







ROME

PENDANT LA SEMAINE SAINTE


P. Toussaint

SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

ROME

PENDANT

LA SEMAINE SAINTE

DESSINS PAR PAUL RENOUARD



PARIS

BOUSSOD, VALADON & CIE

Imprimeurs-Éditeurs

9, RUE CHAPTAL, 9





ROME

PENDANT LA SEMAINE SAINTE



RRIVÉ A ROME. — Comme on est loin des enthousiasmes de jadis et de cette phrase de Dupaty : « Enfin, je vois Rome. Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus sublimes et les monstres les plus exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus, a descendu jusqu'à Néron, est remontée jusqu'à Marc-Aurèle ».

Et cette autre phrase de Châteaubriand à Fontanes : « Il me serait impossible de vous dire ce que l'on éprouve lorsque Rome vous apparaît tout à coup au milieu de ses royaumes vides, *inania regna,* et qu'elle a l'air de se lever pour vous de la tombe où elle était couchée. Tâchez de vous figurer ce trouble et cet étonnement qui saisissaient les prophètes, lorsque Dieu leur envoyait la vision de quelque cité à laquelle il avait attaché les destinées de son peuple : *quasi aspectus splendoris.* La multitude des souvenirs, l'abondance des sentiments vous oppressent; votre âme est bouleversée à l'aspect de cette Rome qui a recueilli deux fois la succession du monde, comme héritière de Saturne et de Jacob. »

Il y a cent ans, quand on voyageait en poste ou en voiturin, on avait le

temps de se monter, de se chauffer; comme Montaigne, tout sceptique qu'il fût et tout malade, aimant pourtant les longs repos et les grasses matinées, on partait trois heures avant le jour pour y être plus tôt, « tant on avait envie de voir le pavé de Rome ». Du plus loin qu'on apercevait la boule du dôme de Saint-Pierre, dans la désolation de la campagne noire, on pressait les chevaux et l'on y courait. A présent, dans le matin brumeux ou clair, c'est le réveil en chemin de fer, dans la promiscuité d'un wagon empesté, la mélopée ininterrompue des rails d'acier sous les roues de fer, la subite entrée dans une gare pareille à toutes les gares du monde, des douaniers, des conducteurs, des omnibus, des sifflets : trente-six heures, de la poussière, deux mauvaises nuits, une alerte continuelle. On était à Paris, on est à Rome.

Et, tout au sortir de la Ferrovia, un square avec des ruines comme au boulevard Saint-Germain ; des grandes rues droites et larges, qu'emplit le soleil ; des rues à noms nouveaux, sur qui l'on a vidé les panthéons de l'Indépendance, des rues où les maisons semblent des décors, de ces décors tout neufs, déjà tremblants, à peine praticables, trop monumentaux pour être réels. Aux fenêtres, des vieux linges sèchent, battant au vent. De ces rues, une seule a de la grandeur, quoique à son extrémité elle aboutisse à une sorte de rampe en zig-zag tout à fait étrange. On l'appelle à présent Via-Nazionale. Elle date, pour la bonne partie de son parcours, d'avant le Vingt Septembre et s'appelait alors Via-La-Moricière. C'est l'œuvre de l'ancien pro-ministre des Armes de Pie IX : Monseigneur de Mérode.

Ailleurs, un désordre, un inattendu qui déroute et qui ahurit. Des rues très larges, démesurées, tout à coup se resserrent en une ruelle, non pas une ruelle d'ancienne date, mais une ruelle toute neuve, qui, autorisée et construite avant que le plan général ne fût tracé ou avant qu'il ne fût remanié, se trouve tout couper, détruire tout l'effet. De partout, d'énormes, hautes, vilaines maisons montent, brisant le panorama radieux, encerclant de leur ocre sale les monuments, mettant devant Saint-Pierre, au lieu de la majestueuse désolation des prati-di-Castello, leurs lignes jaunâtres de fabriques américaines à qui, pour être parfaites, ne manquent que les hautes cheminées de briques vomissant de la fumée noire.

En ce décor, tout des Romains anciens est hors de propos : on s'attend à y rencontrer des chauffeurs à barbe de bouc, à veston charbonné, à chaussures à vis, non point des *ciociari* aux grands chapeaux, aux épais cheveux noirs, aux jambes enveloppées de bandes de toile, ou des *campagnoles* aux

CAMPAGNOLE



hautes guêtres de cuir, au large manteau de couleur indécise, passant à l'amble de leurs petits chevaux non ferrés, la longue lance à pointe de fer à l'étrier. Comment se risqueraient-ils en un tel paysage, comment ne se mettraient-ils point à l'unisson, comment n'adopteraient-ils point à leur tour les façons et les costumes qui sont comme l'uniforme qu'imposent à leurs esclaves les prétendues civilisations, eux qui, jadis, en leur liberté fière, faisaient comme une part et non la moindre du pittoresque de Rome et qui à présent, dépaysés en cette ville nouvelle, n'y rencontrent plus ni la trace de leurs ancêtres, ni la bienvenue de leurs anciens maîtres, ni même le traditionnel éclat des pompes de leur religion. Pour n'être point regardés en bêtes curieuses, désignés comme des sauvages rétrogrades, dénoncés peut-être et *ammoniti*, il faut qu'ils se mettent au niveau, qu'ils cessent de faire tache en la ville piémontaise où ils errent rêvant aux émigrations par delà les océans.

Comme on comprend l'indignation d'Ernest Hébert qui, des terrasses de la Villa Médicis, voyait chaque jour ces pâtés jaunes croître et enlaidir. Il n'y tenait point et se ruait en fureurs, si bien que, un beau matin, partant en guerre, il exprima tout ce qu'il éprouvait en une grande figure nue : *Roma sdegnata*, une Rome à la tête laurée, serrant de son bras gauche l'urne cinéraire des aïeux, tandis que l'horizon s'emplit de bâtisses vilaines et de toits de zinc. Et son tableau, ce peintre qui est un poète ne se fit pas faute de le montrer, même aux plus haut titrés, mettant dans le commentaire toutes ses rancunes d'artiste, toute sa foi de Romain d'autrefois. Au Salon des Champs-Élysées, on ne comprit guère : il eût fallu une légende explicative et puis, qui s'occupe de Rome? Mais, là-bas, cela traça, fouettant les visages comme un ïambe classique, ce tableau d'un vieux maître amoureux de Rome qui, prenant congé de l'Académie pour la troisième fois, laissait comme carte de visite cette symbolique expression de ses regrets, cet indélébile témoignage arraché à sa conscience outragée.

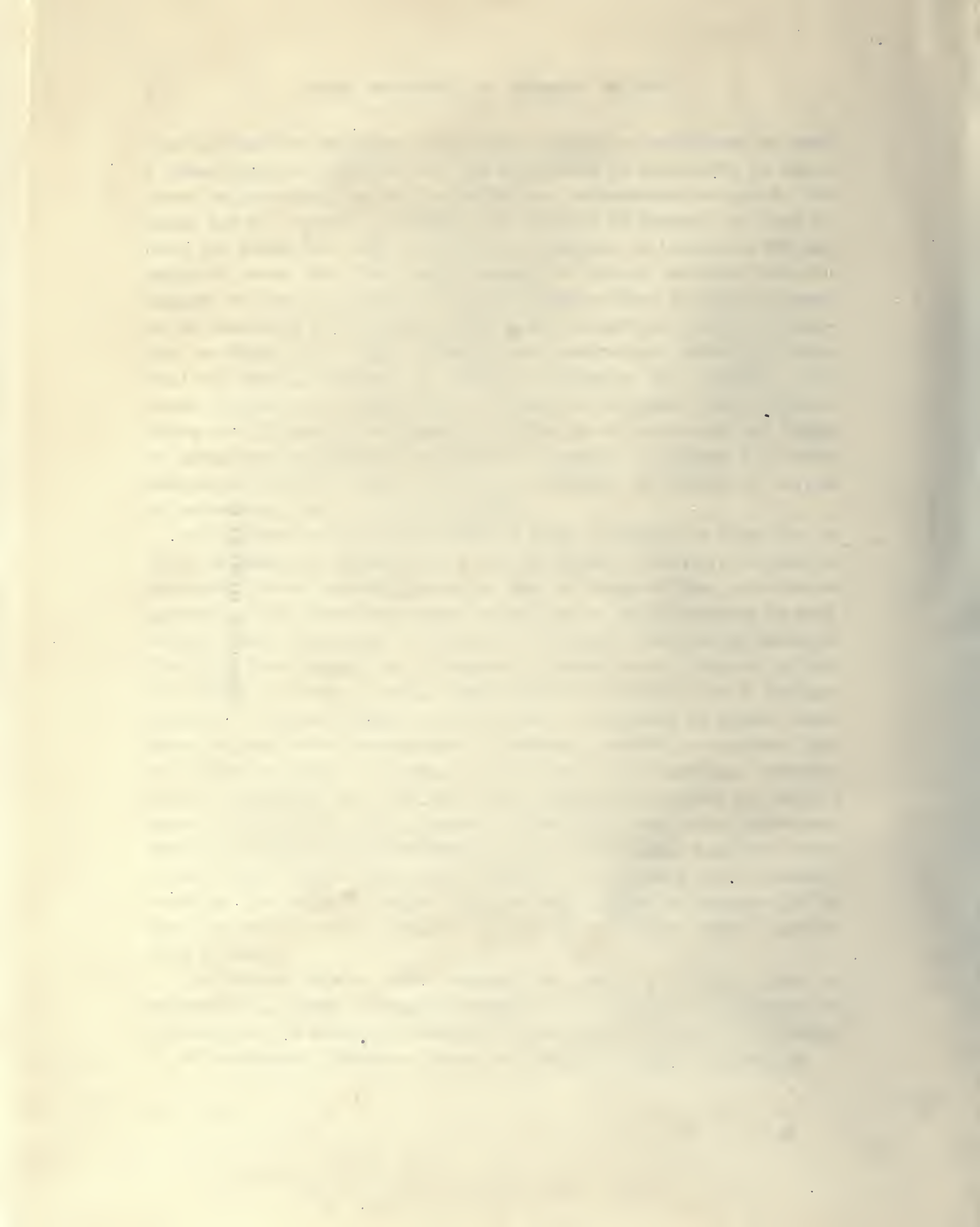
En quatre ans, nous autres Français avions mieux fait à Rome. Le Comte de Tournon, préfet du département de Rome, de 1810 à 1814, en a rendu bon compte et l'on n'a qu'à rappeler ce qu'il dit. L'administration française, après avoir acheté de gré à gré les maisons et les greniers construits sur l'emplacement du Forum, les fit démolir, ouvrit des tranchées jusqu'à la rencontre du sol antique, et, après une reconnaissance soigneuse, entama la campagne en dégageant les trois colonnes angulaires du Temple de Jupiter Tonnant,

enterrées jusqu'aux chapiteaux. On les remit d'aplomb, on en retrouva les bases à quinze mètres de profondeur, on refit le stylobate en sous-œuvre, on enleva toutes les terres jusqu'au mur du Tabularium, soubassement du Capitole. Nul depuis lors n'y a touché. Le Temple de la Concorde fut déblayé; une route fut créée qui permit aux voitures d'accéder au Capitole; la Colonne de Phocas, jusque-là cachée entre deux vieilles maisons et enfouie aux deux tiers, fut dégagée, de même les colonnes du Temple de Jupiter Stator, la vasque de granit qui est maintenant sur la place de Mont-Cavallo, le portique d'Antonin et Faustina. Au Temple de la Paix, démolition des constructions modernes, enlèvement des débris, découverte du pavage, consolidation des murailles et des voûtes. Jusque-là, on n'avait point eu à toucher à des églises : pour mettre le Forum et le Colysée en communication directe, on se trouva arrêté par l'église de Santa-Francesca-Romana, qui renferme le tombeau de Clément XI, le pape français qui rétablit à Rome le siège de la Papauté. On démolit un couvent qui se trouvait à côté : on respecta l'église.

On découvrit les bases du Temple de Vénus et Rome; on isola l'arc de Titus; on déblaya les entours et l'intérieur du Colysée, on en reprit les murs en sous-œuvre, on en consolida les voûtes. Dans les bains de Titus, huit salles et galeries nouvelles furent découvertes, et enfin l'arc de Janus Quadrifons fut entièrement déblayé. Voilà pour le Forum et le Colysée; c'est peu de chose. Le Temple de Vesta dégagé, mis à découvert, de même que le Temple de la Fortune virile; le Forum de Trajan fouillé jusqu'aux fondations de la Basilique Ulpienne, la colonne dégagée, la place formée en respectant les églises Santa-Maria-di-Loreto et del-Nome-di-Maria; le Panthéon consolidé et recouvert; dans les édifices modernes, la basilique de Saint-Paul et les basiliques Constantiniennes entretenues avec soin; des travaux importants, montant par année à quatre-vingt-deux mille francs, exécutés à Saint-Pierre; deux seules églises sans importance démolies pour l'agrandissement de la place Trajane, toutes les autres, et leur nombre dépasse trois cents, réparées et entretenues; deux cimetières créés, non des champs de repos comme en France, mais des charniers, si l'on peut dire, où les travaux montaient à quatre cent mille francs; voilà ce qu'on fit dans la ville.

Le Quirinal, érigé en Palais impérial, fut remanié à l'intérieur; dans les appartements, revêtus de marbres précieux, on accumula les sculptures de Camuccini, de Thorwaldsen, d'Alvarez; on les meubla en entier et le mobilier en fut entièrement fabriqué à Rome, de même que pour la Chancellerie —

CÉSAR & HERCULE




César & Hercule

devenue le Palais de Justice — et pour le Palais de Monte Citorio — la Préfecture. Enfin l'admirable promenade du Pincio avec ses rampes pour les voitures, fut créée sur ce *Collis Hortulorum* où Néron eut sa sépulture, où Domitien eut ses jardins, où Bélisaire avait posé son camp. Elle existe telle que Tournon la fit. L'administration italienne y a seulement parsemé un certain nombre de bustes de héros.

Ces travaux de l'administration française ont coûté en quatre années plus de cinq millions, et ont été exécutés uniquement par la population romaine. Le Trésor impérial et la liste civile de l'Empereur fournirent les deux tiers de ces cinq millions; la ville de Rome seulement un tiers. Cela semble une épigramme, c'est une vérité.

En tout cela, en tout ce qu'avaient fait ces Français, rien d'inutile, rien pour la montre, rien pour la vanité; nulle dépense somptuaire, nulle qui soit mal entendue, nulle qui ait changé les aspects généraux de la ville, et qui, en embellissant un coin, ait enlaidi l'ensemble : un superstitieux respect des grandeurs mortes, la volonté de s'y rattacher, l'idée que le successeur de Charlemagne, donateur de Rome, héritier des empereurs romains, était là dans son patrimoine et que, pour s'y faire honneur, il n'avait ni à redouter un souvenir ni à abolir une mémoire.

Cela, tout Romain le comprenait, car le Romain est traditionnel. Il se sent aux veines le sang des vainqueurs d'Annibal; il se plaît à rappeler le grand ancêtre, le peuple qui commandait aux rois et qui régissait les nations et, comme pour affirmer cette hérédité, encore aujourd'hui, il donne à ses enfants, presque de préférence aux noms sacrés, les noms des héros de la vieille Rome, les noms des dieux que Rome adorait. Napoléon était de cette race. Aussi aux Romains et aux Italiens, général, consul, empereur, il n'apparut jamais ni comme un conquérant, ni comme un usurpateur, mais comme un continuateur.

La dette officielle amortissable, contractée par la ville de Rome depuis 1871, s'élève à 54,223,741 fr. 23, mais, en fait, l'établissement et le développement de Rome capitale ont coûté jusqu'ici à la ville cent quatre-vingt-seize millions de dépenses extraordinaires, sans y comprendre les travaux des ports de Civita Vecchia, de Fiumicino et de Ripa-Grande, les sommes dépensées pour l'assainissement de l'*agro romano* et ce qu'on appelle le Consorzio-Idraulico. Une somme de cent cinquante millions est encore nécessaire pour l'achèvement des

travaux en cours d'exécution; mais ces chiffres, si gros qu'ils soient, sont loin de former le total réel des dépenses effectuées.

Nul n'ignore que depuis quinze ans une sorte de folie de spéculation sévit sur tous les grands propriétaires de Rome, sur les membres de la haute aristocratie qui possédaient soit des villas, soit des jardins dans l'enceinte des murs. Tout le monde a acheté des terrains, percé des rues, construit des maisons. Pas une villa urbaine n'est restée debout, pas un jardin n'est demeuré intact; dans des travaux incomplets et aujourd'hui interrompus, ont coulé les fortunes des Borghèse, des Sciarra, des Gabrielli, les deux tiers des fortunes romaines. Pour ne citer qu'un chiffre, tout le monde sait à Rome que le premier enjeu du prince Borghèse, enjeu entièrement perdu, car les constructions qu'il a entreprises, puis abandonnées, tombent en ruines, s'est élevé à dix-huit millions. Il convient donc de majorer au moins du double les dépenses effectuées par la municipalité et de les porter pour le passé à plus de quatre cent millions.

Si ces quatre cent millions devaient produire une vivification de la ville, si les ruines particulières avaient pour effet de grandir la fortune publique, si le développement de la ville correspondait à des besoins réels et à un avenir industriel possible, il n'y aurait que demi-mal. Mais Rome, par le fait de sa situation en Italie, de la conception obligée du réseau des chemins de fer italiens, ne sera jamais, quoi qu'on fasse, ni une ville industrielle, ni une ville commerciale.

Les grandes cérémonies de la Papauté y attiraient des voyageurs, mais encore craignaient-ils le climat. Ces cérémonies supprimées, compte-t-on sur la fièvre pour amener des visiteurs?

Des Anglais et des Américains pouvaient venir pour la chasse au renard, mais combien étaient-ils? Et lorsqu'un prince romain épousait quelqu'une de ces chasseresses, n'était-ce pas plutôt celui-là qui enrichissait celle-ci, que celle-ci celui-là?

Des plaisirs, de ceux qui aujourd'hui aimantent le monde sur une capitale, il n'en est pas qu'on puisse acclimater à Rome : pas de saison comme à Londres, car l'aristocratie romaine n'a jamais aimé à recevoir et à présent est ruinée, l'*agro romano* n'est pas propice aux *garden-parties,* et si l'on peut, une fois par hasard, obtenir une fête au casino Borghèse, avec lumière électrique sur les statues, ce n'est pas des expériences qu'on renouvelle.

Quoi alors? Des courses? Mais fera-t-on mieux qu'à Londres ou à Paris? Des théâtres? En vérité il n'y a point à en parler. Des restaurants? S'il est un

DES FLEURS !



endroit où l'on mange mal, c'est ici. Une cour? Mais est-ce une cour, deux grands bals par an où s'empilent tous les commerçants de l'endroit, tous les électeurs influents, où l'on pille le buffet comme à l'Élysée, et où l'on rencontre un monde analogue; puis, quelques dîners par séries : militaires, diplomates, députés, quatre-vingts ou cent convives à qui l'on prodigue en musique le saumon du Rhin sauce maltaise, le filet de bœuf à la printanière et des vins assortis; et puis, le reste du temps, rien. Car cela ne saurait compter le petit thé à cinq ou six personnes que la Reine donne chaque soir? Il y vient quelque professeur qui a des manières, quelque pianiste d'ambassade, quelque étranger de passage à renommée de philosophe féminisant, puis quelque dame du Palais — romaine à Rome, napolitaine à Naples, florentine à Florence, car on en a dans chaque préfecture, et, ainsi, où qu'on se transporte, on trouve une société dont on n'a point eu à payer les voyages; — on cause avec cette liberté charmante qui est l'apanage des cours, où l'on parle, lorsqu'on vous interroge, pour dire le contraire de ce que l'on pense; on conserve une grâce d'attitude d'autant plus grande qu'on est debout; le Roi paraît quelques instants et bredouille divers aphorismes. Lorsqu'il se retire, la Reine se lève en pied pour lui faire une belle grande révérence allongée, pendant que, de la porte, lui, salue militairement. Voilà les divertissements : point d'autres, car à d'autres il faudrait inviter les ministres et leurs épouses, et ce serait vraiment un monde trop peu royal.

Quoi alors? Ni cour, ni théâtres, ni restaurants, ni bals, ni parties, ni filles; des monuments et la fièvre typhoïde, cela n'est pas assez pour faire de Rome une ville de plaisirs.

Pour faire une ville industrielle, il faut une industrie. Certes, il y a bien à Rome les écharpes multicolores, les couvertures de fausse soie dont le contact fait grincer les dents et dont la vue est pour aveugler; il y a les petits cubes en marbre dont on peut faire des presse-papiers; il y a les chapelets, les croix et les petits Saint-Pierre en bronze, mais on ne les débite point sans doute en l'honneur du roi d'Italie et le commerce n'en survivrait peut-être point à un départ du Saint-Père. Enfin, il y a les fleurs, ces pauvres bouquets que, toutes courantes, des petites filles, costumées en Italiennes d'atelier, s'en vont tendre aux landaus de remise qui trimballent des étrangers : pauvre commerce! C'est un peu d'elles qu'elles vendent ainsi, ces petites filles, car, au village, dans tous les environs, il y avait des roses en fleurs autour du carré de vignes. Au lieu de les mettre à leurs cheveux, il a fallu les offrir aux étrangers, ces

fleurs de nature qu'on gardait pour se faire belles. Après les fleurs, que vendra-t-on demain si l'on a faim?

Il y avait les objets d'art aussi, mais à présent il est défendu de les sortir d'Italie et leurs propriétaires ont le droit de mourir de faim en présence de chefs-d'œuvre qu'ils ne peuvent vendre qu'au gouvernement, lequel, de cette façon, n'a point à redouter qu'une concurrence fasse hausser les prix. Il est vrai que, de loi formelle confisquant ainsi les objets d'art, il n'y en a pas : nulle pénalité ne peut frapper un propriétaire qui est parvenu à évader d'Italie ses tableaux ou ses statues. La loi Pacca, que l'on invoque, est abrogée de plein droit, mais on laisse croire qu'elle subsiste et, quiconque est soupçonné de vouloir vendre, est espionné, traqué, filé comme le pire conspirateur. C'est une façon de comprendre l'*irrédentisme.*

Donc, nul avenir favorable, mais au contraire une progression nécessaire des dépenses, une diminution fatale des ressources et une dette écrasante.

Ces sommes immenses, à quoi ont-elles passé? A des travaux utiles? A des établissements de bienfaisance? A l'organisation de l'instruction publique? Fi ! que cela est vil et peu propre à donner idée d'une grande puissance. Cela a passé, d'abord et presque uniquement, à faire du grandiose, à élever des façades, à fabriquer des immortalités, et rien n'est cher comme l'immortel.

Un exemple entre cent : celui du monument à Victor-Emmanuel.

On pouvait l'édifier place des Thermes, suivant le projet de l'architecte français Nénot, l'architecte de la nouvelle Sorbonne, lequel avait obtenu le premier prix au concours international; on pouvait encore en orner la nouvelle et immense place Victor-Emmanuel, mais il fallait le mettre au Capitole. Là, une place existait, occupée à la vérité par la statue de Marc-Aurèle, mais cette statue pouvait être transportée ailleurs; qu'est-ce que Marc-Aurèle près de Victor Emmanuel? Entre les trophées de Marius, les statues de Constantin et de Constant, avec ce décor que dessina Michel Ange, le lieu n'eût point été indigne du Roi-galant-homme; mais c'est petit, ce Capitole, c'est étriqué, cela n'a point d'horizon. Il fallait que, du Corso, le nouveau monument fît point de vue, qu'il s'élevât donc au revers de la montagne; c'était un quartier presque entier à exproprier, mais qu'est-ce que cela? On détruisit d'abord une partie du couvent des Frères mineurs observants de Saint-François, avec l'église et la tour de 1251 ; puis, on soutint la montagne en la revêtant d'immenses murs de travertin — le travail dure depuis trois ans; — puis on construira des

rampes, des escaliers, un portique en fer à cheval au milieu duquel on placera la statue du Roi ; devis : trente millions. Ce n'est pas tout : il faut une perspective au monument, et, pour cela, on abattra le palais Torlonia, on écornera le palais de Venise, on créera une place gigantesque depuis la place de Venise, et on y fera aboutir trois, quatre, cinq boulevards et, si l'on peut, la Via-Nazionale. Avec une centaine de millions on commencera à y voir un peu clair.

Nul accroissement de valeur utile, nulle revente avantageuse, nulle chance pour la ville d'alléger l'opération puisque aucun des bâtiments expropriés ainsi au centre même, dans le quartier où le terrain a atteint sa pleine valeur, ne pourra être reconstruit en bordure, que tout y demeurera vide et somptuaire et ajoutera chaque année, aux dépenses déjà énormes d'expropriation et d'aménagement, des frais d'entretien considérables. Il n'y a rien là ni pour la salubrité, ni pour l'utilité, ni pour la stratégie; c'est de l'embellissement, et de l'embellissement déclamatoire. On fait ici de la littérature monumentale.

Ainsi, l'église de Santa-Maria-Rotonda est inondée tous les ans : il est impossible de l'exhausser et le sol en demeurera toujours plus bas que celui de la place. Pour dégager les entrées et les abords, faire là-devant une place qui ait une ordonnance, il faudra des millions. Mais Santa-Maria-Rotonda s'est appelée le Panthéon, et il y a à Paris une église de Sainte-Geneviève débaptisée en Panthéon et consacrée aux grands hommes. Victor-Emmanuel ira au Panthéon. D'ailleurs, Raphaël y est déjà. Certes, et aussi le cardinal Consalvi, le Carrache, Annibal Peruzzi, Jean d'Udine, tout un atelier de peintres. Il n'importe : c'est le Panthéon. On ne le laïcise point encore, mais il ne faut désespérer de rien, la hâblerie étant la maladie que les latins qui se disent libres attrapent le plus facilement et dont ils guérissent le moins vite.

Dans toutes les conceptions édilitaires romaines, c'est partout le même enfantillage emphatique, la même griserie de mots creux, la même ineptie financière, le même pédantisme de maîtres d'école, et, comme disait un Romain, la même mégalomanie théâtrale.

La vieille Rome, la Rome que regrette Hébert, chaque génération y avait tracé son nom, chacune y avait laissé son empreinte. Les siècles après les siècles avaient passé sur elle et, chacun jetant un peu de sa poussière sur le Forum, ils avaient aplani les collines, comblé les vallées, égalisé les précipices,

comme si ce passé trop grand pour les modernes épaules, il avait fallu l'ensevelir, et en l'enterrant, le garder aux descendants. Puis, les peuples revenus avaient bâti une Rome sur la vieille Rome, tirant d'elle, comme de carrières, les marbres précieux, les colonnes, les bronzes des temples pour servir à la gloire de la ville nouvelle. Les dieux morts ne s'en offusquaient point : Romains d'hier ou d'aujourd'hui, c'était toujours leur race. Comme les mères ici, lorsqu'un brusque orage éclate, inondant les rues, abritent sous un pan de leur longue mante la ribambelle de leurs enfants rieurs, Rome, pour couvrir ses fils nouveau-nés, leur laissait prendre un morceau de sa robe antique. Rome, même ainsi refaite, c'était encore Rome.

Et, après, quand les nobles, bandits, se taillaient des châteaux à leur guise dans les colosséons antiques, dressaient les tombeaux en forteresses, peuplaient les thermes et les cirques de leur *gens,* pointaient leurs tours comme des piques à tous les coins de la cité, c'était Rome encore, une Rome comme retournée aux factions et aux luttes civiles, une Rome où les féodaux avaient leurs ancêtres dans les Syllas passés, où les aristocraties sanglantes appelaient les justices tribunitiennes, une Rome qui se soudait si étroitement à l'ancienne que celle-là recommençait presque celle-ci.

Et après, avec la profusion des églises dorées, avec les dômes surhumains, avec les palais aux nobles architectures, lorsque les Papes répandaient ces magnificences, ces arcs de triomphe, ces obélisques, ces fontaines au travers des maisons sordides, entre les ruines des empereurs et les tours des tyrans, que, çà et là, des jardins aux grands arbres mettaient sur les pierres la tache grisâtre de leur feuillage et brisaient les architectures avec la silhouette élancée de leurs pins noirâtres, c'était Rome toujours, mais c'était alors la Rome parfaite, la Ville éternelle et unique, la tête du monde, la cité sans pareille.

Or, dans la peau de cette Rome, aujourd'hui, une autre Rome s'est glissée. Elle tranche, elle coupe, elle abat, elle américanise. C'est une ville comme toutes les villes, une ville pour s'amuser, pour politiquer, pour aller vite, non plus une ville pour prier, pour rêver, pour se laisser vivre. C'est une ville qui se nomme toujours Rome, mais qui n'est plus Rome, où les monuments n'ont plus leur signification et leur raison d'être, où les choses, mieux entretenues, mieux grattées, plus découvertes, mieux surveillées, ne parlent plus, car c'est ce qu'elles symbolisent qu'on veut détruire. Dans Rome, à présent, il y a deux villes, celle qui tressaille encore, mais qui chaque jour disparaît

IL PLEUT



sous la pioche, la ville proscrite dont il semble que rien ne doive rester debout, la ville conquise qui doit perdre ses mœurs, ses habitudes, ses maisons et ses rues, et la ville neuve, conquérante et laide, morte avant que d'avoir vécu, quadrilatérique ou polygonale comme un ouvrage fortifié, une ville démontable qu'on peut aussi bien planter sur les bords de l'Ohio ou de la Sprée que sur ceux du Tibre, une ville qui semble construite avec ces morceaux de bois qu'on achète pour les enfants, une ville d'architecture enfantine.

Et, pour compléter la ressemblance, vienne un coup de sirocco, les *stabilimenti* tout neufs, où il n'y a pas un locataire, croulent comme à Jéricho.

A chaque pas, dans chaque rue, cette prise de possession se marque et se grave en l'esprit : il n'est pas même besoin qu'on voie, comme au Campo-dei-Fiore, la provocation dressée en bronze sous forme de statue. Cela, ce Giordano Bruno, c'est pourtant ce qu'on a trouvé de plus fort; c'est le soufflet du gantelet de fer à la face du vaincu; c'est l'ultime insulte, cherchée à loisir, fondue à plaisir, étalée à souhait avec drapeaux et musiques, trains de plaisir et journaux spéciaux, correspondances étrangères et approbation, hélas! des philosophes patentés — même des Français.

Certes, parmi les souscripteurs au monument, et même parmi les membres du comité, même MM. Crispi, Zanardelli, Minghetti, Moleschott, Saffi, Mancini, Cairoli, Nicotera, Saccarini — ils sont vingt-deux — bien peu ont lu, s'il s'en trouve un seul, les œuvres de Giordano Bruno. C'est fort nuageux, le *De umbris Idearum* et le *De Monade numero et figura.* Il n'en est guère que des éditions allemandes, et il faut une singulière connaissance de la marche des idées philosophiques au seizième siècle pour y prendre goût. Ce dominicain défroqué avait un sens médiocre du pratique; il est regrettable peut-être qu'il ait été brûlé, mais le bûcher était un des arguments favoris de la polémique de son temps; on avait alors l'épiderme sensible sur les questions de philosophie, et si, à Rome, on brûlait Giordano Bruno, à Genève on brûlait Michel Servet. La controverse avait ses périls, et il valait mieux discuter de loin que de près. Aujourd'hui, entre gens de lettres, on se bat au premier sang. En ce temps, entre philosophes, c'était au dernier feu. Bruno, à Rome, n'était pas seulement hérétique : moine, il avait violé ses vœux. Pour Rome, c'était un déserteur, et un déserteur à l'ennemi en temps de guerre. C'est triste pour les déserteurs de se faire prendre, mais d'ordinaire on les fusille, et jusqu'ici on ne leur a point érigé de statues.

En fait, Giordano Bruno n'était pas un personnage intéressant, et quoi qu'en ait dit M. Renan, ce n'était pas un grand esprit. De plus, ses œuvres sont fort indigestes, et nul ne les avait lues. Mais, à côté de ses ouvrages de philosophie et de son système à la Spinoza, d'un panthéisme un peu niais, il se trouvait que Giordano Bruno avait, par bonheur, écrit deux ou trois pamphlets contre la papauté, dont on pouvait faire des *publicazioni di grandissima attualita*. Le *Spaccio della bestia trionfante,* « chef-d'œuvre, dit un prospectus, où se trouve symbolisée l'Église, et où sont décrites toutes ses hontes », cela est irrésistible, et bien que la première édition soit de 1584, et qu'elle ait été faite à Londres pour flatter feue Sa Majesté la Reine Élisabeth, on en peut encore tirer bon parti. Donc, gloire à Giordano Bruno, l'auteur de la *Bête triomphante.* Et, du même coup, gloire à Jean Wiclif qui a traité le pape d'Antechrist, qui l'a appelé : *the proud and wordly priest of Rome;* gloire à Jean Huss et à son *Traité de l'Église;* gloire à Michel Servet, à Pierre Ramus, à Aonius Palearius, à Paolo Sarpi, à Giulo Cesare Vanini, à Tommaso Campanella. Ce sont là les médaillons qui figurent sur le piédestal de la statue. Sauf Ramus, Vanini et Campanella, tous sont authentiquement les insulteurs les plus âpres de la papauté; nullement des penseurs, uniquement des hérésiarques. Ainsi, l'injure est patente, volontaire, officielle. Et cette statue a servi à deux fins : d'abord contre le Pape, ensuite contre le conseil municipal de Rome. Ce conseil municipal était honorable; il répugnait à cette lâcheté contre un vieillard qui était un vaincu. On le chassa et on le remplaça. Déjà la colonisation de Rome permettait de s'y faire une majorité.

Colonisation n'est pas de trop. Qu'est-ce cette invasion annuelle de dix mille étrangers, fonctionnaires, manouvriers, va-nu-pieds quelconques qui prennent pied à Rome et y apportent, avec leurs façons, une langue, des mœurs, un physique même différents. Voilà vingt ans, cela fait deux cent mille — 218,378 âmes en 1868; 401,000 en 1888, chiffres officiels. — Le flot a monté, refoulant le vieux Romain, lui prenant sa maison, son travail, sa liberté, sa vie. Plus de ces petits emplois dont il vivait, plus de sinécures avantageuses, de fructueuses clientèles. S'il veut servir dans l'administration, il lui faut s'exiler. S'il entre dans l'armée, de même. A Rome, les neuf dixièmes des employés sont piémontais ou siciliens, siciliens surtout; pas un dixième n'est romain. Le Romain n'est plus chez lui à Rome, et on lui signifie d'en sortir. Rome capitale n'a plus droit d'être une cité, et, en attendant, comme Florence, la banqueroute prochaine, elle voit

CAMPO DEI FIORI — MONUMENT A GIORDANO BRUNO



chasser de son Capitole ses élus municipaux, et après ceux-là qu'on disait cléricaux, ceux-ci qui se disaient libéraux. Ils sont Romains et c'est assez. Dehors les Romains!... Jadis, en Italie, on criait : Dehors les barbares!

Ce procédé n'est point neuf. En matière d'annexion, les Piémontais imitent comme en tout. Ils font en grand, à Rome, ce que d'autres font à Strasbourg. Rome, dit-on, s'était donnée, et l'on n'a pu écrire jusqu'ici qu'il en ait été ainsi de Strasbourg. Mais, prise ou offerte, la ville était à conquérir. Ici comme là, la force prime le droit — force du canon d'abord, force des émigrés ensuite. L'on colonise Rome, Érythrée peut attendre.

Comme si, en l'obscurité des atavismes confus, était réapparu en cette génération le sang des Germains destructeurs, comme si leurs rêves, leurs façons, leurs mœurs hantaient les cerveaux de ceux qui, physiquement, leur ressemblent, comme si ceux-ci aujourd'hui comme ceux-là jadis, sentaient le lien d'intime fraternité qui les unit aux gens du Nord, c'est à ce modèle qu'ils veulent se conformer, et, tout Italiens qu'ils se disent et qu'ils croient être parce que depuis des siècles ils habitent à côté de l'Italie, ils ne se sentent point chez eux dans Rome, et tant qu'elle demeurera telle que les siècles l'avaient faite, Rome leur échappera. Donc, il faut que Rome ne soit plus Rome, car cette Rome ils l'ont réclamée, ils l'ont quémandée, ils l'ont prise, et ils ne sont point assez souples pour se laisser conquérir par elle. Rome capitale, ce pouvait être une belle pensée, si Rome reprenait ainsi sur l'Italie et le monde l'influence souveraine de la Rome antique. Mais, pour cela, il fallait une Rome italienne, et l'on a fait une Rome piémontaise. Puis, peu à peu la manie germaine s'est donné cours : pour être fort comme l'Allemand, pour être victorieux à sa suite, pour réclamer sa part des Sadova futurs, pour oublier les Custozza passés, quoi de mieux que de devenir allemand soi-même? Il y a cent cinquante ans, le président de Brosses écrivait que « le fond du cœur est, pour les Allemands, dans toute l'Italie ». Il ne croyait pas si bien dire.

Tout, dans l'Italie officielle, atteste aujourd'hui cette germanisation.

Il semble que l'on prétende changer le caractère de la nation, lui enlever ses qualités de vivacité, d'imprévu, de brio, ses légèretés de main, ses souplesses d'esprit, ses habiletés à toute œuvre qui veut moins de raisonnement que de génie, ses combinaisons faites d'intrigues, de sous-entendus, de demi-promesses, de demi-complicités, de petits moyens ingénieux, d'atermoiements savants, de larmes habiles, de coups de couteau adroits, tous procédés ayant fait leurs preuves, et n'ayant jusqu'ici point si mal réussi. Comme Rome dans le

moule d'un Manheim agrandi, on veut faire entrer l'Italien dans un uniforme allemand. L'Italie avait une tradition militaire comme une tradition politique, mais si l'une, la politique, originale et conforme au tempérament, date de loin, passe à travers les Médicis et les Borgia pour arriver à Cavour, l'autre, relativement moderne, tenait de la France avec les trois couleurs du drapeau, ses enseignements et sa gloire. A la suite du premier roi d'Italie, en Prusse, en Espagne, en Autriche, en Russie, les Italiens surent combattre et vaincre. Ils ne copiaient personne alors ; ils étaient eux-mêmes. Pliés au service, endurcis aux souffrances, faisant montre en toute rencontre d'une généreuse bravoure, ils rivalisaient aux chocs et aux assauts avec les Français soldats de l'Empereur ; mais nulle part on ne leur a demandé, ni Napoléon, ni Eugène, ni Joseph, ni Murat, d'oublier ce qu'ils étaient, parce qu'on ne leur eût point appris ce que nous étions. Pino, Teulie, Zucchi, Pepe, pour ne nommer que ceux-ci entre les immortels, étaient demeurés des Italiens commandant à des soldats italiens, ayant pour rêve de former une armée italienne. Pour les commander, Murat exagérait leurs défauts, se faisait plus Italien qu'eux-mêmes, empruntait leurs costumes, parlait leur langue, utilisait leurs jurons, se nationalisait Napolitain. Pourquoi ne pas le dire ? Par sa race, son esprit, ses habitudes, Napoléon leur appartenait. C'est pourquoi cet universel, si français ailleurs, si tyranniquement imbu de l'idée de la gloire française, leur pouvait être un roi. Chez eux il était à eux, parlait leur langue, pensait en italien. Dans sa correspondance, le Roi d'Italie tient autant de place que l'Empereur des Français. Le sacre du Dôme de Milan vaut autant pour lui que le sacre de Notre-Dame ; et sur sa poitrine la Couronne de fer est seule avec la Légion d'honneur. Ce n'est point sur le pas d'un conscrit breton ou alsacien qu'on réglait alors le pas des gens de la Basilicate ou de l'Ombrie. Tous couraient à leur mode et quand même arrivaient. A présent, rien de bien de ce qui se faisait en Italie. Avec les vieux serviteurs et les vieux fers, on vend les vieilles mœurs. Comme on abat les maisons antiques et les églises surannées, on démolit les patriarcales habitudes, on supprime les façons traditionnelles. Napoléon avait fait de l'Italie une patrie : on veut faire de l'Italie une sous-Allemagne, une Allemagne de contrefaçon et de contrebande, une Allemagne champagnisée !

Ce phénomène, on l'a déjà vu, plus d'un siècle durant, se produire au nord de l'Europe. La bonne terre que la Russie pour les Allemands ! Les empereurs étaient allemands, les impératrices allemandes, les grands-ducs allemands, les maréchaux, les généraux, les ministres, les fonctionnaires, les percepteurs,

GRANDE CHALEUR



les fermiers d'impôts, les banquiers, les entrepreneurs, tout ce qui gouvernait, tout ce qui commandait, tout ce qui gagnait, tout Allemand. On avait exproprié les mœurs, les costumes, les lois, la langue au profit de l'Allemand. La Russie ne semblait exister que pour que les Allemands vinssent y faire leur fortune. Ils croyaient peut-être qu'ils gagnaient leur argent. En fait, sous ce fardeau qui l'écrasait, le peuple, courbant le dos, continuait à suivre dans son cerveau confus de peuple enfant, les idées qu'y avaient placées les générations lentes d'ancêtres ignorés. Ces idées, il les bégayait à voix basse, gardant avec sa foi première ses aspirations, ses souvenirs, ses rêves! Il n'entendait point ces voix rauques hacher les mots rudes, il n'entendait que les cloches sans nombre sonner les heures saintes aux clochetons dorés. Il marchait au pas cadencé, roidissant son corps sous le bâton de l'instructeur prussien, il obéissait à son commandement, il prenait même ses airs; mais, sitôt l'instructeur éloigné, vite le dos se courbait comme à la charrue, les pieds couraient plat posés, la barbe croissait à plaisir, et avec quel entrain on échangeait les tuniques ajustées à l'allemande contre les touloupes graisseuses, la haute mitre imitée des grenadiers de Frédéric contre le bonnet de fourrure! Comme on se remettait à jacasser entre soi, à chantonner ses chansons, à râcler ses guitares, à boire son thé! A l'extérieur, on eût dit que la germanisation était accomplie. Au dedans, l'âme russe était toujours vivante, si bien vivante que c'est elle qui triomphe à présent, elle qui parle à voix haute, elle qui chante à plein gosier, elle qui impose sa langue, son écriture, son costume, son esprit, elle qui, du quatrième descendant de Pierre de Holstein et de Catherine d'Anhalt, a fait le Czar Alexandre III.

Quoi que l'on ait fait à Rome pour tuer Rome, l'âme romaine vit encore. Proscrite, elle s'attache aux masures restées debout; elle flotte dans l'air qu'on respire; elle coule dans l'eau qu'on boit; elle s'abrite aux plis des vêtements surannés; c'est elle qui donne leur grâce à ces petits enfants endormis à l'ombre d'un vieux mur, demi-nus, les cheveux embroussaillés, qui tordent un haillon en manteau triomphal; elle qui cambre ces corps de femmes aux hanches robustes, aux poitrines pleines, qui marchent d'une allure souveraine sur les dalles brisées; elle qui, aux jours de chaleur, sonnant en notes claires, de toutes les fontaines dispersées par la ville où, à défaut de sculptures grandioses, un nom de pape, une inscription, des armoiries sommées de la tiare, mettent, avec un peu d'art, un souvenir du passé, appelle à l'eau romaine, à l'eau

brillante et fraîche, à l'eau dont, à la première goutte, les vrais Romains nomment la source, comme on ferait d'un vin renommé : Aqua-Marcia, aqua-Claudia, aqua-Julia, aqua-Trajana, aqua-Virgo, des eaux qu'Agrippa conduisit à ses Thermes, des eaux qui parlent de Sixte-Quint et de Q. Marcius Rex, de Claude et de Curius Dentatus, des eaux qu'ont payées les dépouilles de Pyrrhus et qui, dans la Rome papale, s'épandent en cascades comme à Trevi, jaillissent comme devant Saint-Pierre, s'ébrouent comme à la place Navone, mettent un arc-en-ciel dans toutes les rues, une lumière dans tous les horizons, lancent à tous les coins des coulées blanches d'argent en fusion, sèment à tous les vents l'étincellement continu de leurs diamants liquides, des eaux qui sont une joie et une parure, au bruit desquelles il est bon de vivre et que longuement, comme ils téteraient le sein d'une mère nourrice, les petits enfants aspirent d'une goulée !

C'est par elle et rien que par elle que prennent leur caractère et leur beauté ces morceaux étranges de ruines, s'emboîtant et s'encastrant dans des bâtisses modernes, familiarisés avec la vie de chaque jour, traités en grands parents par ceux-là qui, depuis des siècles, s'abritent à leur ombre, respectés en leur vieillerie comme des témoins des grandeurs mortes, laissant bonassement les enfants grimper à leurs chapiteaux frustes, n'étalant point la prétention d'être des chefs-d'œuvre ou des raretés, étant seulement un trait d'union, un anneau de la chaîne, solidaires du présent et se souvenant du passé. Aussi vivent-ils : qu'on les isole, qu'on les gratte, qu'on les nettoie de leur poussière séculaire, qu'on en arrache les masures qui s'y sont accrochées, qu'on en enlève les brins d'herbe dont les oiseaux ont porté là-haut les semences, qu'on en fasse, comme on a fait du Colysée, quelque chose de propre, de récuré, de militaire qu'on vient voir en faisant crier un tourniquet et que démontre un soldat-cicerone, qu'on en chasse les fleurs, les oiseaux et les enfants, avec eux s'envolera l'âme romaine et, pour contenter quelques pédants d'Allemagne, ces ruines qui vivaient, ne seront plus que des ruines : des pierres grises dans du mortier noirâtre ! Mais, pour leur donner à chacune un square et un gardien, elles sont trop : l'armée italienne n'y suffirait point. Encore un temps, au désespoir des tudesques, il faudra laisser les mioches indiscrets conserver comme ils font depuis deux mille ans l'héritage des grands romains, patiner de l'usure de leurs haillons les bronzes antiques, mêler à leurs jeux l'ombre souriante des ancêtres et faire, à leurs chansons, vivre et palpiter encore l'âme romaine.

C'est elle, l'âme romaine, qui jette à genoux ces foules au passage du Viatique,

LE BON DIEU EN VILLE



emplit d'êtres prosternés la maison où l'on porte le Corps sacré, éveille les ferveurs endormies, et dans ce peuple, auquel les gouvernants prêchent l'athéisme, fait passer encore un rêve d'immortalité. Quand, aux façades, devant les Madones mères, les lampes s'allument, déjà plus rares, déjà plus ternes, n'est-ce pas elle encore qui brûle en elles, dansante au vent qui souffle des grandes rues droit percées? Combien de lampes éteintes, brisées; combien que n'allument plus les vierges folles! Mais, que vienne la mort, qu'elle entre dans la maison, à la suite du Viatique, qu'elle amène avec elle son cortège de douleurs et de cris, voici que, devant le Saint-Sacrement, l'on se prosterne comme jadis, qu'avec une terreur pareille, devant la porte que désigne l'ombrellino, l'on s'entasse comme autrefois : au fond, dans la petite cour, une statue antique se dresse, attestant là comme partout, cette liaison intime du présent au passé, donnant pour témoin à cette religion qui en a triomphé quelque César persécuteur. Et aux mêmes paroles de l'officiant, ce sont les mêmes répons des assistants, c'est la même émotion, c'est la même foi, la même confiance absolue et intouchée en la récompense promise, la même certitude du lendemain, certitude telle que le Viatique reçu, le drame accompli, les yeux se sèchent et les cris s'éteignent : à quoi bon pleurer, à quoi bon se lamenter? Il est heureux, ce mort : il est en Paradis. Ah! sans ce lendemain, l'on serait fort; mais, que mettre à la place de ce qu'a mis l'Église, de ce qu'elle enseigne depuis dix-huit siècles? Est-ce que, devant ce lendemain, reniant leur vie tout entière, et tous leurs actes, et toutes leurs pensées, et tous leurs rêves, ceux-là qui ont voulu Rome et qui l'ont prise au pape, ne se sont point jetés au Dieu dont le pape est le prêtre et, haletants, affolés de la terreur des ombres prochaines, n'ont point demandé grâce, depuis le ministre jusqu'au Roi? Et, comme ils eussent voulu, alors, s'endormir avec cette assurance qu'ont les petites gens de Rome, de l'immortalité chrétienne!

Et ce ne sont point seulement les petites gens. Que la cloche de l'église prochaine annonce la mort, voici que les confrères revêtent leurs longues cagoules, et tous confondus, riches ou pauvres, nobles ou vilains, repris par l'invincible pouvoir des survivances anciennes, ils vont aux églises et aux charniers, masqués et inconnus, communiant en une même foi, tenant tous en main ce cierge où brûle l'âme romaine. Des confréries, des archiconfréries, combien? On userait son temps à les compter. Toutes semblables par la forme du costume, par le sac, par le cordon, par la pèlerine armoriée, par le capuchon qui, rabattu sur la tête, couvre la figure et ne laisse voir que les yeux, toutes

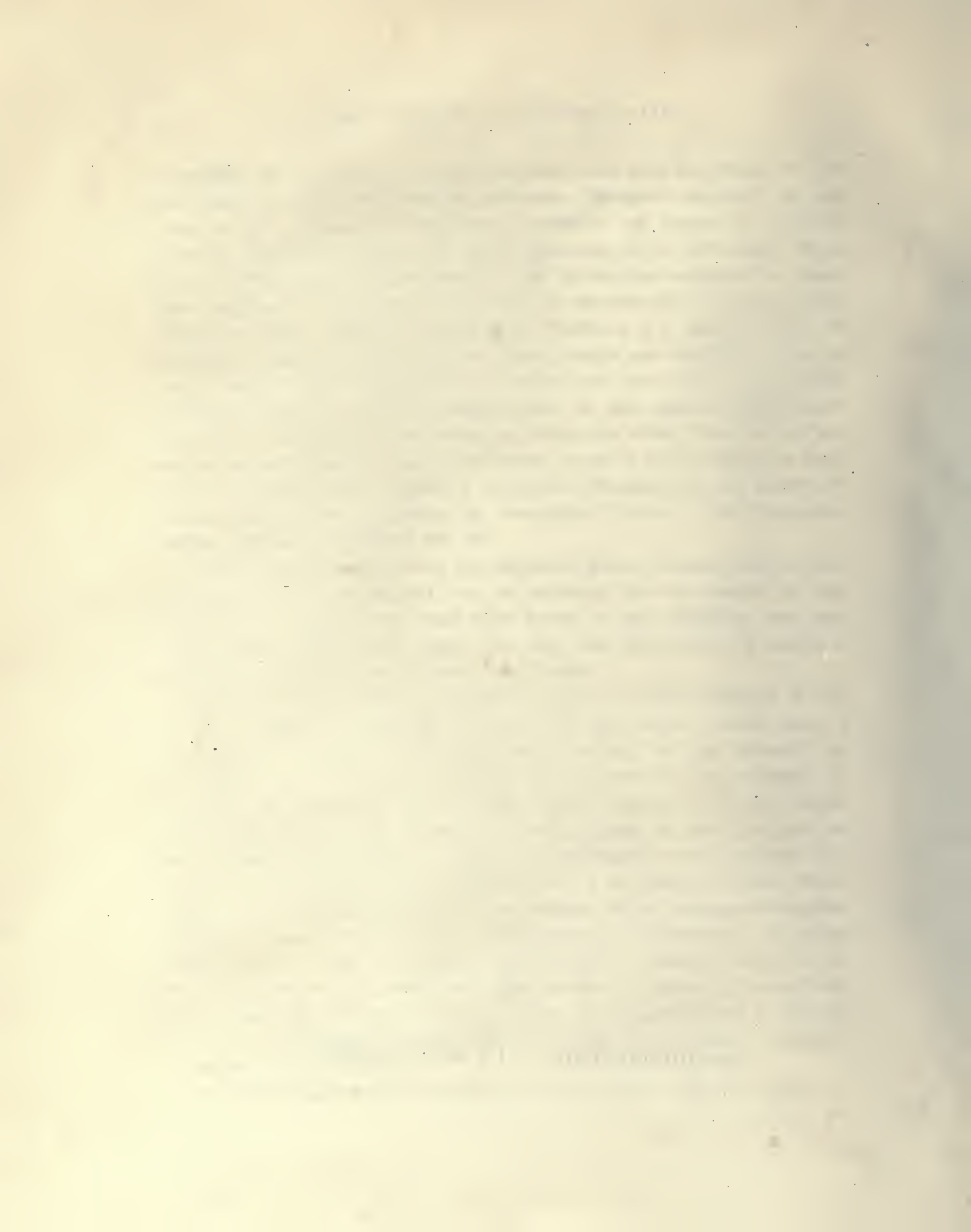
semblables par ce capuchon étrange qui laisse sans nom les orgueils et abat les vanités au niveau de l'humilité chrétienne, distinguées seulement par des couleurs qui, symboliques, marquent et attestent une spéciale et commune dévotion, elles tiennent Rome tout entière, quiconque est de vieux sang romain. En leurs rangs, sous la bure pareille, le fils du mendiant catholique et, singulière hardiesse des vainqueurs, le fils du roi excommunié, vont côte à côte, récitant les mêmes prières : toujours le *De Profundis* et le *Miserere,* le cri du chrétien à la mort, le grand appel au Christ, maître des sépulcres. Certes, le cierge éteint, la cagoule dépouillée, ils croient bien, eux aussi, que ce n'était là qu'un mauvais rêve, une superstition vaine, un vieil usage qu'il faut abolir, et dont, si on les poussait, ils feraient au besoin des risées. Mais c'est en leur sang et en leur moelle, et, quoi qu'ils fassent, quand la cloche tintera, ils iront, et, s'ils n'y allaient point, pareils à ces prêtres défroqués qui, aux heures des messes, errent autour des églises, ils viendraient là encore, voir et regarder, infidèles à Rome et possédés par elle.

Non, quoi que fassent ici ceux qui détiennent Rome, à moins qu'ils la détruisent, jamais ils n'y seront chez eux; ils peuvent y être les maîtres, ils sont toujours des étrangers. Rien dans leurs façons et leurs habitudes, rien dans leurs manières d'être et de penser, rien dans leur physionomie et dans leur allure, rien dans leurs rêves même, n'est romain.

Après vingt ans écoulés, les maîtres en sont au même point que le jour où, par la brèche de Porta-Pia, ils sont entrés dans Rome. Comme jadis, il semble qu'ils y craignent une fatalité pesant sur eux, sur leur dynastie, sur leur avenir... Ils en sont plus arrogants, parce qu'ils sont plus craintifs. Ils voudraient se faire passer pour des rois d'ancien régime, et ils n'ont même point à Rome la place qu'y trouverait un césar germain. Ils n'ont que celle des rois lombards qu'a terrassés la main de Charlemagne, rois d'invasion dont rien ne reste, pas même les noms. Rien ici n'est à eux, rien n'est d'eux. Ils n'y rencontrent ni un souvenir qui justifie leur présence, ni une gloire qui la légalise. Hautains et raides, même en leurs démonstrations de popularisme, ils logent toujours en garni dans ces palais des papes, et ils le sentent si bien que, par une sorte de terreur, ils y restent le moins possible. Il semble qu'ils aient hâte de retourner dans le Nord, là où les cœurs des peuples battent à l'unisson des leurs, où ils ont des amis, des soldats, une patrie. Ici, ils entrent, ils sortent, ils passent, ils ne sont rien.

Ils peuvent s'approprier, au Palatin, les fouilles qu'avait payées Napoléon III,

ARCHICONFRÉRIE — LA BONNE MORT





et au Panthéon se donner la place de M. Agrippa; mais c'est l'âme de Rome qu'ils devraient arracher des pierres, et comme aux temps barbares, ce n'est qu'après avoir brûlé ces marbres pour en faire de la chaux, ce n'est qu'après avoir passé la charrue sur les églises et sur les palais qu'ils pourraient dire : « Rome nous appartient. » Tant qu'une pierre sera debout, elle criera. Voici un palais qu'on a pris et où l'on campe. En face, des églises gênaient, on les a détruites. Mais, au-dessus de ce balcon où l'on s'accoude pour répondre aux vivats, ce balcon d'où l'on proclamait les Papes, une Vierge tenant l'Enfant-Dieu bénit la foule. Cet obélisque, c'est Pie IV qui l'a dressé; ce palais, tout près, où travaille M. Crispi, Clément XII l'a bâti, et, là-bas, fermant l'horizon, comme la borne gigantesque où se brisera la roue du char, ce dôme, c'est Saint-Pierre, avec, dans son ombre, le Vatican.

AU VATICAN



E Vatican est toujours le même, toujours pareil à ce que vit Châteaubriand : « solitude de ces grands escaliers ou plutôt de ces rampes où l'on peut monter avec des mulets; solitude de ces galeries ornées des chefs-d'œuvre du génie, où les Papes d'autrefois passaient avec toutes leurs pompes; solitude de ces loges que tant d'artistes célèbres ont étudiées, que tant d'hommes célèbres ont admirées : des reines, des rois ou puissants ou tombés, et tous ces pèlerins de toutes les parties du monde... » seulement, cette solitude est emplie par une pensée, ce désert est peuplé par un homme.

A l'entrée des Italiens, en 1870, on avait commencé par dire que la Cité Léonine, entre le Tibre et les murs, appartiendrait au Pape. La loi des garanties du 13 mai 1871 lui a simplement accordé la jouissance des palais apostoliques du Vatican et de Latran, et du château de Castel-Gandolfo. De fait, le 20 septembre 1870, le Pape était au Vatican : Il n'en est point sorti : Il n'en sortira point.

Hors de la porte Saint-Sébastien s'élève une petite église, *Domine quo vadis*. Là, saint Pierre fuyant Rome et le martyre rencontra Jésus et lui dit : « *Domine quo vadis?* — Seigneur, où allez-vous? » Et Jésus répondit : « *Venio*

iterum crucifigi. Je viens pour être crucifié de nouveau. » Et Pierre, retournant sur ses pas, alla offrir sa tête aux bourreaux. L'église est bâtie au lieu même où Pierre vit Jésus. Au mois de septembre 1870, un cardinal français avait été chargé d'offrir à Pie IX un asile en France. « Revenez me voir dans quelques jours, lui dit le Pape, je vous donnerai ma réponse. » La réponse fut une plaquette d'ivoire entourée d'un cercle d'or et représentant le *Domine quo vadis.* Et le Pape, racontant et commentant la légende, terminait en disant à Monseigneur de Bonnechose : « Et tenez, monsieur le Cardinal, je ne veux pas m'exposer au même reproche. »

C'est donc au Vatican que le Pape vit depuis vingt ans : le Pape, car peu importe le nom : Pie IX ou Léon XIII. L'homme a changé, mais le Souverain Pontife est le même, il a le même pouvoir, les mêmes obligations, le même piédestal. Pie IX a exprimé cette pensée de la permanence du Pape sous une forme bien frappante. Un diplomate français, prenant congé de lui, lui demandait sa bénédiction pour son fils. Pie IX, regardant l'enfant, dit au père : « Gravez profondément dans sa mémoire le souvenir de cet homme qui est aujourd'hui devant lui, habillé de blanc. Et, quoi qu'il arrive de moi qui ne suis rien, sachez qu'ici, à cette place où je suis debout, lorsque l'enfant devenu vieux reviendra avec ses fils et ses petits-fils, sachez qu'il trouvera là, toujours à cette même place, un homme comme moi, habillé de blanc. » Sera-ce au Vatican que, demain, ceux qui, de tous les coins du monde, viennent recevoir du prêtre blanc la bénédiction suprême, devront diriger leur route? Aux ambitions qui s'agitent, aux haines qui s'exaspèrent, faudra-t-il encore que la Papauté cède ce dernier asile et que le Pontife suprême erre, mendiant un asile par le monde? Qu'importe pour un temps : Où est le Pape, là est Rome. *Ubi Papa, ibi Roma.* Et d'ailleurs où que les rafales du vent mauvais poussent la barque de Pierre, elle trouvera un abri, non un port. Si les papes connaissent les chemins de l'exil, ils savent les routes du retour. Les hommes passent, le monde tourne et la Croix demeure.

De la place Saint-Pierre on n'aperçoit du Vatican qu'une partie, une immense maison à trois étages, sans caractère, relativement moderne, puisqu'elle ne remonte qu'à Urbain VIII. C'est là que vit le Pape. On y accède de la place Saint-Pierre par un portail de bronze que gardent à l'intérieur quelques Suisses dans leur étrange costume mi-parti rouge et jaune, relevé de bleu, qu'avait, dit-on, dessiné Michel-Ange, mais qui aujourd'hui est singulièrement défiguré par des

LA PORTE DE BRONZE



adjonctions modernes. Au dehors, des carabiniers italiens montent la faction. Le flot s'arrète là. Depuis vingt ans, il vient, s'étalant sur cette place, battre ces marches du Portone, et les marches aussi qui montent à Saint-Pierre. Parfois, dans des jours d'orage, il s'engouffre sous les portiques du Bernin, et, d'un bond, tourne presque autour de la basilique. Et puis, il se retire piteusement, après ces colères factices, ces emportements commandés, ces déchainements payés, et, du portail, les bras croisés, attendant, les Suisses le regardent passer.

Pauvres suisses, prisonniers eux aussi, car comment hasarderaient-ils dans Rome leurs ajustements moyen âge, leur perroquetterie armée? De leurs Cantons on les amène, on les verse au Vatican, ils n'en sortent plus; vivant à Rome, ils ne voient d'elle que ce qu'ils aperçoivent par le battant ouvert des portes qu'ils gardent, usant à la caserne les heures lentes avec des contes de leurs montagnes, des ressouvenirs, des histoires du pays. Ils ont une musique, toute une musique avec trombones, ophicléides, pistons, flûtes, tambourins, chapeau chinois et grosse caisse, mais la musique ne sert jamais, puisqu'il n'y a plus de *Fonctions,* et les musiciens n'ont qu'une seule occasion de montrer leur talent : c'est quand un des camarades retourne au pays. Alors, toute la journée, dans une chambre de la caserne, la musique prend le libéré, le tient, le dévore et ne le rend qu'après lui avoir défilé son répertoire complet.

Singulière destinée, celle de ces Suisses : gardiens fidèles et impassibles durant des siècles, des royautés triomphantes, mêlés, eux, ces républicains, à toutes les pompes et à toutes les splendeurs des monarchies bourboniennes, ils ont, en un siècle, assisté aux plus effroyables chutes et aux plus lamentables catastrophes, et, dans des causes qui n'étaient point les leurs, ils se sont trouvés si étroitement mêlés que, dans toutes les agonies de royautés, c'est un épisode nécessaire, le massacre des Suisses. Des siècles durant, ils avaient reçu salaire pour parader, combattre et au besoin mourir. Leur vie était achetée, mais jusque-là ils n'avaient point livré la marchandise. En cent ans, l'on peut dire qu'ils ont, en comptables honnêtes, apuré leurs comptes avec les rois. Ils ont vu le Dix août et Louis XVI, poussant du pied les feuilles mortes dans le jardin des Tuileries, leur donner l'ordre de se faire tuer, alors qu'ils pouvaient vaincre. Ils ont vu — mais c'était au moins autre chose qu'une guerre civile — les ponts de la Bérézina, et, en avant, sous les hauts sapins, tachant la neige de ses habits rouges, la brigade suisse est tombée tout entière, sauvant l'Empereur et l'armée. Ils ont vu les journées de Juillet où le commandement,

comme au Dix août, les abandonna. Ils ont vu Venise et l'agonie de la république de Manin. Ils ont vu Gaëte. Ils ont vu Castelfilardo; ils voient Rome.

Dans toutes les débâcles et les déroutes, quand les trônes s'écroulaient, faisant l'arrière-garde; impassibles, car ils n'avaient le droit ni d'éprouver des passions, ni de ressentir des haines; victimes quand on les appelait bourreaux; aux prises avec les rêves des uns, avec les fureurs des autres, avec l'antipathie de tous; mêlés à des querelles qui n'étaient point leurs querelles; mercenaires en des chocs où chacun se battait pour ses idées; gladiateurs que le caprice du maître pouvait chaque jour mettre en face du peuple déchaîné; soldats sans patrie, eux dont les pères avaient les premiers conquis une patrie, ils erraient de l'Escurial à Versailles, et du Pausilippe au Vatican, cherchant qui pourrait bien acheter leur sang, ne trouvant plus à la fin, pour gagner leur pain en vendant leur vie, qu'un service d'antichambre dans le palais d'un prêtre. Leurs armes ne sont que des armes de parade, leurs uniformes, n'était la tradition, sont ridicules; mais si, quelque jour, cette porte doit être forcée, il faut du sang devant, et ce sang sera le leur. Ils le savent : leur service n'a d'autre raison d'être, leur engagement n'a d'autre but, et ils attendent...

Sur la porte de bronze ouvre un immense couloir où débouche l'escalier dit de Pie IX, et cet escalier donne accès à toutes les constructions massives formant l'habitation du Pape et qui, sur la face opposée à Saint-Pierre, donnent de trois côtés sur la grande cour Saint-Damase. Ce pavillon se soude obliquement à un autre groupe de palais bâtis au xve et au xvie siècles, et qui contiennent les Loges, les appartements Borgia, la Salle royale, la Salle ducale, la chapelle Sixtine, les Stances et la chapelle Pauline. Ce palais, à son tour, sert de base à un parallélogramme de constructions plus modernes qui s'étendent sur une longueur de plus de cinq cents mètres, et qui contiennent les musées et la Bibliothèque. Sans parler des salles et des escaliers d'apparat, des musées, des chapelles, des galeries, on compte au Vatican onze mille chambres et deux cent huit escaliers.

Depuis Léon IV, le créateur de la Cité Léonine, c'est-à-dire depuis le ixe siècle, chaque pape y a mis la main et y a laissé sa trace. Encore prétend-on remonter, pour la fondation du palais, à saint Symmaque, et affirme-t-on que Charlemagne logea à cette même place lorsque, en l'an 800, il vint recevoir des mains de Léon II la couronne impériale. Au xiie siècle, le palais, tombant en ruines, est rebâti par Eugène III. A son retour d'Avignon, Grégoire XI l'habite,

et à sa mort on y tient un premier conclave. Jean XXIII le relie au château Saint-Ange par une galerie couverte; Nicolas V, qui veut en faire le plus beau palais du monde, commence des constructions que continue Sixte IV, le créateur de la Sixtine; Innocent VIII fait le Belvédère, Alexandre VI l'appartement Borgia, Jules II réunit par une immense galerie le Belvédère au palais; Léon X commande les Loges de la cour Saint-Damase; Paul III a la chapelle Pauline; Sixte-Quint la Bibliothèque; Clément VIII les appartements qu'occupe aujourd'hui Léon XIII; Urbain VIII l'Escalier royal; Clément XIV et Pie VI le musée Pio Clementino; Pie VII le Braccio Nuovo; Grégoire XVI le Musée étrusque et le Musée égyptien; Pie IX la Scala Pia : c'est l'histoire de la Papauté que racontent ces pierres, ces statues, ces fresques; l'histoire de son goût, de son érudition, de sa piété; c'est aussi l'histoire des habitudes, des façons de vivre et de penser de chacun des papes durant un espace de mille années.

Ce plan même du Vatican est plein d'enseignements. Dans cette condensation de vie autour de la cour Saint-Damase, dans ces palais accumulés, dans ce terrain utilisé jusqu'au dernier pouce, on sent le développement graduel de la puissance pontificale et comme son emmagasinement de forces. Elle se concentre, se replie sur soi-même et, plus près on peut l'approcher, mieux l'on se trouve. Ce groupement significatif s'interrompt exactement à la fin du XVIIIe siècle et, alors que la Papauté est le plus menacée, elle jette comme à l'infini des constructions lointaines, des galeries d'antiquaire dilettante, percées de larges baies, disposées non plus pour la vie, non plus même pour l'admiration, comme était le Belvédère, mais pour la satisfaction de manies vaniteuses et nullement scientifiques. On a voulu avoir de tout, et l'on a eu, comme de juste, du tout médiocre. Près des merveilles d'art, des bibelots indignes d'un musée d'arrondissement. Des collections entières seraient à éliminer, des collections pas sérieuses qui ne peuvent servir à aucune étude et n'ont rien à faire avec l'art. Et puis, partout, les réparateurs ont joué un tel rôle que, dans les antiques, une bonne moitié de ce qu'on voit et tout ce que les guides font admirer, est moderne, d'un moderne qui hésite entre l'école de Thorwaldsen et l'école de Canova. Et le bâtiment est de même ordre. Or, c'est ce bâtiment qu'on aperçoit de partout, le seul qui soit en belle vue, qui symbolise le Vatican et en prend le nom et en usurpe la gloire.

Pour se faire une idée à peu près exacte du palais, il ne faut pas s'arrêter à ces aspects, pas plus qu'aux cours d'honneur, aux escaliers royaux, aux salles

d'apparat où se déploie la majesté pontificale, où se déroule la pompe des cortèges et où l'habit noir moderne tranche si singulièrement qu'il semble un anachronisme et presque un blasphème. Il faut pénétrer dans ces arrière-cours, des puits verdâtres où le soleil ne descend point, mais sur lesquels s'ouvre comme le « Pot-Bouille » du Vatican. Le regard, arrêté tantôt par un jardinet sur un appui de fenêtre, tantôt par une jolie tête de servante se penchant pour regarder, tantôt par l'éclair d'une hallebarde qu'un Suisse nettoie dans une chambre trop petite, va d'étage en étage jusqu'à accrocher quelque monstrueux écusson qui, là-haut dans le vide, plane avec des armoiries que nul ne lira. Ailleurs, dans une cour où nulle porte ne donne plus accès, des contreforts énormes ont poussé contre un mur qui menaçait ruine; ils l'ont doublé, triplé, bouchant portes et fenêtres, et, dans la cour où, depuis des siècles, nul n'a posé le pied, une végétation de mousses étranges où pointent des fleurs sans nom, naît, vit et meurt. On suit des chemins de ronde où l'on rêve de guerriers fabuleux, de cardinaux casqués, de machines de guerre formidables et enfantines et, brusquement, on débouche dans une cour d'architecture noble, faite pour un peuple, et où il n'y a personne.

On va. Des espèces de souterrains, des escaliers qui plongent dans le vide, des ressauts subits de murs cyclopéens, la nudité d'un rempart brisée tout à coup par l'enfilade de fenêtres sculptées qui annonce une salle imposante; quelque débris antique, quelque marbre patiné par les siècles, quelque fontaine jaillissante, quelque balcon aux glorieux ornements, c'est une surprise à chaque pas, c'est le souvenir éveillé des siècles éteints, des âges superposés, des successions continues de rois et de pontifes, des grandeurs mortes, des majestés disparues, et aussi des petites gens qui ont picoré là leur pâture, des vies inconnues et sans histoire qui se sont écoulées dans les dessous de ce merveilleux théâtre pour préparer le luxe, la somptuosité, la merveille d'une *fonction*, pour faire, pendant un quart de seconde, un scintillement dans un cortège, pour rien — pour vivre.

Aussi bien chez lui dans les couloirs obscurs, dans les cours herbées, dans les salles presque souterraines où, dans des sarcophages antiques, trempe du vieux linge, que sur les dalles de marbre, dans les vastes corridors, à travers les immenses escaliers, comme il y a des siècles et encore des siècles, le peuple, le petit peuple du Vatican passe et circule avec une liberté familière, une liberté que nos mœurs ne connaissent point et qui, un jour, fait d'une fille de cuisine une introductrice utile près d'un cardinal. Nulle part on ne comprend mieux

DOMESTIQUE DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT



qu'à Rome la clientèle romaine, les petits abrités sous un patronat cardinalice ou patricien, vivant dans l'ombre du seigneur, approchant de lui à toute heure, lui rendant ce qu'ils doivent sans embarras et sans platitude. Nulle part comme ici, l'on ne comprend ce trait d'union établi par les services rendus, les parentés lointaines, les souvenirs d'enfance, lès rapports anciens de pénitente à confesseur, les rencontres coutumières. Ce fait même d'habiter ensemble — si loin que ce soit les uns des autres — ce grand palais, constitue entre des êtres si différents par l'éducation, par l'intelligence, par la position sociale, un rapprochement étroit, les fait *pays* avec cette nuance de *combinazione* qui existe en tout italien.

Bien qu'ils puissent, à leur aise, prendre leurs ébats au dehors, ils ne sont chez eux qu'ici; ils y sont plus maîtres que les maîtres, car les papes passent, les cardinaux disparaissent, les prélats meurent; il y a chez les gens d'en haut un mouvement de va-et-vient, des départs pour des nonciatures lointaines, des séjours dans des archevêchés; eux demeurent. Depuis quarante-cinq ans, le même domestique est à son poste chez le secrétaire d'État. Il en a bien vu six ou sept en ce demi-siècle, et c'est peu; il en verra d'autres, et peu lui importe qui, pourvu qu'il ouvre et ferme sa porte. C'est à lui, cette porte, comme à d'autres ce coin de cour ou cette écurie. Il ne la lâche que le moins possible, ne descendant à Rome que dans des cas d'exception, n'ayant pas, depuis vingt ans, franchi le pont Saint-Ange.

Et d'autres aussi, mais d'une façon différente, tiennent le Vatican pour la patrie : dans Rome, les prêtres de toutes nations ne voient que ce grand palais de mystère et ils y courent. Au seuil, ils laissent flotter le manteau dont ils s'enveloppaient la taille, portent plus haut la tête, assurent leur regard. Ils ne tiennent point au Vatican comme la mousse aux pierres; ils y viennent comme le fer à l'aimant, et la ville jadis sainte, maintenant maudite, traversée, ils entrent là chez eux, étant chez le Pape.

A présent, c'est tout le domaine temporel de l'Église, ce palais : domaine qu'on conteste encore et sur lequel on chicane; mais, de ce domaine, même réduit encore, fût-ce à un appartement, fût-ce à une seule chambre, un homme embrasse le monde, et la parole qu'il dit est répétée par des centaines de millions de voix. Il lie et il délie; il garde les clefs du Ciel et de l'Enfer, il est, pour la moitié des habitants du globe, le détenteur unique de la puissance mystérieuse et sacrée qui régit l'homme après la mort. Une tradition vingt fois

séculaire a bâti les assises où repose son trône. Où il envoie ses prêtres, ils vont en soldats, non pour combattre, mais pour mourir, pour attester de leur sang que son Dieu est leur Dieu. Sa main, étendue pour bénir, fait s'incliner tous les fronts. Sa main, levée pour maudire, ferait encore se courber bien des têtes. Il règne sur les esprits et il gouverne les âmes, mais par quels ressorts, par quels agents? Quel est le dénombrement de son armée pacifique? Quels sont les degrés de la hiérarchie dont il occupe le sommet? Comment a-t-il tissé le réseau dont il a enveloppé le monde?

Évêque de Rome, Vicaire de Jésus-Christ, Successeur du Prince des Apôtres, Souverain Pontife de l'Église Universelle, Patriarche de l'Occident, Primat d'Italie, Archevêque et Métropolitain de la Province Romaine, Souverain des Domaines temporels de la Sainte Église Romaine : tels sont les titres donnés au Pape, et chacun de ces titres du deux cent soixante-troisième successeur de saint Pierre, est l'affirmation d'une prérogative spéciale de son ministère. Ainsi le titre qu'il assume de patriarche de l'Occident explique pourquoi, tandis que, en Orient, se trouvent treize patriarches, il ne s'en rencontre que deux en Europe, celui de Venise (à l'orient de Rome) ayant des suffragants dans l'Adriatique, et celui de Lisbonne étendant sa juridiction sur les sièges épiscopaux des colonies portugaises en Afrique. Seul, dans toute l'Église, le pape porte la calotte blanche, la soutane de soie blanche, les bas blancs, les souliers rouges sur l'empeigne desquels est brodée une croix. Il y ajoute au chœur la mosette de soie ou de velours rouge, bordée d'hermine, la ceinture blanche à glands d'or, et le rochet de dentelles. Dans les cérémonies, il joint aux ornements qui lui sont communs avec les évêques, la *falda* qui est une longue et large jupe de soie blanche à queue traînante, extrêmement ample, retombant sur les pieds, et qui doit être soutenue de trois côtés par les camériers secrets pour que l'officiant puisse marcher; il y ajoute encore le fanon fait de deux mosettes superposées, d'étoffe de soie et d'or rayée de blanc, d'or et d'amarante; l'une de ces mosettes tombe sur la poitrine et est brodée au-devant d'une croix rayonnée; l'autre sert à envelopper la tête.

Enfin, le Pape seul porte la tiare : Il est présumable que la tiare n'était originairement qu'une mitre ornée de pierres précieuses et garnie à sa base d'un cercle d'or en forme de couronne — *regnum.* — Par la suite, deux couronnes ont été ajoutées à cette première pour symboliser, après le pouvoir pontifical, le pouvoir royal et impérial, pour rappeler aussi la puissance exercée sur l'Église souffrante, l'Église militante et l'Église triomphante. La forme de

la mitre s'en est trouvée modifiée et la tiare ou trirègne a été complétée par l'adjonction au sommet, devenu de forme convexe, d'une croix supportée par une boule : en général cette boule est faite d'une pierre précieuse et la croix est enrichie de diamants.

Ces insignes essentiels de la dignité pontificale sont entourés dans les grandes cérémonies d'un cadre particulier, mais si ce cadre comporte des ornements spéciaux, on peut dire qu'ils sont divisibles du pape devant lequel on les porte. D'ailleurs si les *flabelli,* par exemple, ces grands éventails de plumes de paon que l'on porte à droite et à gauche de la *sedia,* paraissent à présent réservés en Occident au pontife romain, les Arméniens, les Maronites en font usage et il n'y a point très longtemps que le grand prieur de Malte, l'archevêque de Messine et l'évêque de Troie en Apulie jouissaient de cette marque d'honneurs.

Pour la *Sedia Gestatoria,* c'est un simple fauteuil de velours cramoisi aux armes du pape, placé sur un plan horizontal, lié par de fortes traverses de bois et porté sur les épaules des palafrenieri. Il serait plus juste de citer, comme un attribut du suprême pontificat, ce privilège qu'a le pape de se faire précéder en tout lieu et partout par la croix processionnelle. Certains prélats, patriarches, archevêques, évêques, par privilège spécial, peuvent se faire précéder de la croix dans leur diocèse. Quelques-uns même des patriarches, peuvent le faire dans le monde entier, hors Rome, hors le lieu où réside soit le pape, soit un de ses légats *a latere*, hors en présence d'un cardinal ; mais le pape seul, d'après un décret du Concile de Latran en 1215, a droit partout à cette marque de suprême dignité et de juridiction universelle. On peut considérer de même comme une distinction particulière que le pape, quoique évêque de Rome, n'a pas de crosse aux offices pontificaux et que, dans l'exercice de certaines fonctions sacrées telles que la consécration des églises, des autels et des évêques et l'ouverture de la Porte sainte, il tient à la main une croix aussi haute que celle dont il se fait précéder, à une branche comme celle-ci, et sans la figure de Jésus crucifié. On donne deux explications de cette suppression de la crosse : suivant les uns, saint Pierre ayant désigné saint Martial pour évangéliser les Gaules, lui adjoignit un jeune romain nommé Front. Martial et Front partirent, mais, au vingt-deuxième jour de route, Front tomba malade et mourut. Martial revint consulter Pierre qui lui donna son bâton et lui ordonna de l'appliquer avec confiance sur le cadavre de Front. Front, mort depuis quarante jours, ressuscita et continua sa route : il devint évêque de Périgueux ; Martial fut

l'apôtre de l'Aquitaine et, à Limoges, où était son siège, on vénéra, dit-on, durant des siècles, le bâton miraculeux. Selon Innocent III, ce serait à Trèves que saint Pierre aurait envoyé son bâton à Eucher, premier évêque. On prétend même que, en commémoration, le pape doit se servir de la crosse dans les églises de Trèves. Enfin, les liturgistes ajoutent que le bâton pastoral, recourbé dans sa partie supérieure, semble l'indice d'une juridiction bornée, que cette courbure, inclinée vers la terre, paraît indiquer que l'autorité épiscopale emprunte quelque chose à l'autorité des hommes, tandis que l'autorité du pape vient uniquement de Dieu.

Le pontifical du pape a des règles particulières, mais, en fait de privilèges remarquables, il semble qu'il n'y en ait que trois à retenir : le cierge allumé que tient devant le pape, quand il lit ou chante, un évêque assistant au trône pontifical, n'est pas dans un bougeoir, comme ceux des cardinaux, des évêques et des prélats qui célèbrent, *quia lumen Papæ*, dit un auteur, *non indiget sustentatione.* Une astérisque, ou étoile d'or à douze rayons sur lesquels sont inscrits les noms des douze apôtres, est, aux messes pontificales, placée par un maître des cérémonies sur la patène de façon à recouvrir et garantir entièrement l'hostie, jusqu'au moment de la communion. Le pape enfin, qui communie sous les deux espèces, se sert d'un chalumeau d'or qu'il plonge dans le calice pour en aspirer le contenu. Ce chalumeau serait, selon certains auteurs, un emblème du roseau, attaché à une éponge, qu'on approcha des lèvres de Jésus expirant. Jusqu'au douzième siècle, il semble que ce ne fût point là un privilège réservé au souverain pontife. Dans des temps plus modernes, l'abbé du Mont-Cassin se servait du chalumeau. Quant à la communion sous les deux espèces, on n'ignore pas que, à la messe du Sacre, les rois de France la recevaient des mains du Grand aumônier.

Le Sacré Collège des Cardinaux de la Sainte Église Romaine, *collatéraux et coadjuteurs du Souverain Pontife* (collatéraux est ici dans le sens latin collateralis, *qui est à côté),* suit immédiatement le Pape dans la hiérarchie. Il se compose en droit depuis Sixte-Quint de six cardinaux-évêques, de cinquante cardinaux-prêtres, de quatorze cardinaux-diacres, mais, en fait, ce nombre de soixante-dix qui pourrait être porté à soixante-quinze puisqu'il y a soixante-quinze titres cardinalices, n'est jamais rempli.

Les cardinaux-évêques sont ceux qui, résidant à Rome, ont opté par ordre d'ancienneté un des six évêchés suburbicaires : Ostie et Velletri, Porto et Sainte-

Rufine, Albano, Frascati, Palestrina, Sabina. Les cardinaux-prêtres, auxquels a été assigné le titre d'une des cinquante-trois églises de Rome, en deviennent comme les curés, y exercent leur juridiction, y célèbrent les offices avec les mêmes insignes que l'évêque dans son diocèse, apposent aux portes extérieures des tableaux où sont leurs armoiries, successeurs en fait et en droit des prêtres *principaux* ou *cardinaux* qui formaient primitivement le conseil de l'évêque de Rome.

Les cardinaux-diacres, au nombre de quatorze, sont les successeurs des administrateurs des diaconies, chapelles jointes à des hôpitaux ou à des hospices. Adjoints plus tard aux prêtres-cardinaux, ils ont vu leurs droits égalés aux leurs, sauf qu'ils ne peuvent célébrer la messe en public. Si, à l'origine, nombre de cardinaux-diacres n'avaient point reçu les ordres majeurs, tous aujourd'hui sont prêtres, mais l'usage s'est retenu de ne point nommer cardinaux-diacres des archevêques en possession de sièges. Cet ordre se recrute donc soit dans la prélature, soit dans les ordres réguliers.

Les cardinaux-prêtres au contraire se recrutent pour la majeure partie parmi les archevêques ou les évêques de toutes les parties du monde catholique. Jadis les Papes avaient coutume de n'y admettre les étrangers que dans une proportion infime : l'usage accordait quatre chapeaux cardinalices à la France, autant à l'Empire, autant à l'Espagne, deux au Portugal, un à la Pologne. Tout le reste allait aux Italiens et surtout aux Romains. Le Souverain pontife régnant a changé cette proportion : il a dû accorder plusieurs chapeaux aux chrétientés nouvelles : États-Unis d'Amérique, Canada, Australie; il a augmenté le nombre des chapeaux français et allemands. Enfin, à Rome même, il a nommé cardinaux plusieurs étrangers résidant qui, à défaut de Romains, occupent les places qui, jadis, leur étaient réservées. Cette transformation du Sacré Collège aura les plus graves conséquences lorsque les cardinaux seront appelés à exercer la plus haute de leurs fonctions : celle de l'élection d'un nouveau pape qui ne peut être élu que par eux et ne peut être que l'un d'eux.

Dans le cours ordinaire de leurs fonctions, les cardinaux prêtent au pape, dans les consistoires, le concours de leurs lumières. C'est dans les consistoires que le pape nomme les cardinaux, qu'il préconise les évêques et les archevêques, qu'il pourvoit à toutes les charges majeures de l'Église.

Les cardinaux ont pour insignes essentiels la calotte rouge, la barrette rouge, le chapeau rouge. S'ils sont séculiers, ils portent les bas rouges, la soutane, la cappa, la ceinture, la mosette, le mantelet rouges; à certaines fêtes,

ces vêtements sont violets ou rose clair. Si les cardinaux appartiennent à un ordre régulier, ils portent leurs vêtements de la couleur de leur ordre.

C'est d'ordinaire parmi les cardinaux dits de Curie, c'est-à-dire provenant de la prélature romaine, ayant exercé soit des nonciatures à l'étranger, soit des secrétariats de grandes congrégations, soit des charges palatines, que le Saint-Père choisit ceux qu'il associe de plus près encore au gouvernement de l'Église ou auxquels il délègue certaines des prérogatives qu'il ne saurait exercer par lui-même.

Ainsi, si son premier titre est celui d'évêque de Rome, il ne peut, surtout en des temps aussi troublés, entrer lui-même dans l'infini détail qu'exigent les si nombreuses églises de la capitale du monde chrétien, dans l'administration des séminaires que toutes les nations y ont établis, dans les questions d'enseignement religieux, de dispenses, etc. Il nomme donc un vicaire général, lequel est inamovible durant la vie du Pape qui l'a élu, mais dont les pouvoirs ne lui survivent point. La tâche du vicaire de Sa Sainteté, singulièrement difficile au milieu des épreuves que traverse la Papauté, est aux mains du cardinal Parocchi, ancien archevêque de Bologne, démissionnaire parce qu'il n'avait point obtenu l'agrément de la Cour d'Italie. C'est un manœuvrier consommé, un homme d'esprit, un travailleur infatigable : Il se retourne sans embarras au milieu des tracasseries qui lui sont faites chaque jour, il excelle à parler beaucoup sans se compromettre et, comme disait un de ses confrères, il montre toujours ses préférences à tout le monde. On parle beaucoup de Son Eminence comme un des successeurs possibles de Léon XIII.

Le cardinal-vicaire exerce une délégation spéciale. Les cardinaux palatins ont des attributions générales. L'un, qualifié secrétaire d'État — c'est aujourd'hui le cardinal Rampolla del Tindaro, — est chargé des relations politiques du Saint-Siège avec toutes les Cours, un autre est prodataire, un troisième secrétaire des Brefs, un quatrième secrétaire des Mémoriaux. Les autres cardinaux résidant à Rome se partagent les présidences ou les préfectures des congrégations, très diverses dans leur objet, auxquelles est renvoyée par le Pape l'étude des diverses questions intéressant l'Église. Les cardinaux étrangers siègent aussi dans ces congrégations, mais ils ne sont point d'ordinaire appelés dans les plus importantes. Ainsi, nul cardinal non résident ne fait partie des sacrées congrégations de l'Inquisition romaine et universelle, et de la Visite apostolique dont le Pape s'est réservé la préfecture; ils sont en nombre infime à la Congrégation Consistoriale et à celle des Affaires ecclésiastiques extraordi-

LE CARDINAL PAROCCHI, VICAIRE DE SA SAINTETÉ



naires. Par contre, ils abondent aux congrégations des Indulgences et des Saintes Reliques, de la Discipline des réguliers et des Rits.

Au-dessous des cardinaux, viennent immédiatement les patriarches dont les sièges sont au nombre de dix; mais certains sièges ont un patriarche pour chaque rit : Antioche a un patriarche maronite, un patriarche melchite, un patriarche syrien et un patriarche catholique. Les treize patriarches sont égaux en droits et reçoivent les mêmes honneurs.

Après les patriarches, les archevêques et les évêques. Ceux-ci ne sont point nécessairement suffragants d'un archevêque et peuvent relever directement du Saint-Siège : ainsi, en Autriche, l'évêque de Cracovie; en Allemagne, les évêques de Metz et de Strasbourg; en Prusse, les évêques de Breslau, d'Hildesheim, d'Osnabruck et de Varmie. Les archevêques et évêques des anciens États de l'Église relèvent chacun en particulier du Souverain Pontife, mais c'est en tant que le pape est archevêque et métropolitain de la Province romaine. Il y a des archevêques et des évêques de six rits différents : le rit latin, répandu dans toute l'Europe, l'Extrême-Orient, l'Afrique, les deux Amériques et l'Océanie, est suivi par cent soixante-quatre archevêques et six cent quatre-vingt-seize évêques, et le rit oriental comprenant : le rit grec rutène, le rit arménien, le rit copte divisé en copte égyptien et copte abyssinien, le rit grec (grec rumène, grec rutène, grec bulgare et grec melchite) et le rit syrien (syrien, syrien chaldéen, syrien maronite et syrien malabare), a en tout vingt-et-un archevêques et cinquante-six évêques. On sait que, dans le rit latin, l'Église, depuis Pie IX, n'admet plus que d'insignifiantes variantes.

A côté des sièges effectifs, la Papauté a hiérarchisé de même, et disposé aussi en provinces ecclasiastiques, les sièges titulaires, qu'on appelle communément *in partibus infidelium*, qu'elle est en usage de conférer soit aux nonces, soit aux auxiliaires des évêques, soit aux missionnaires apostoliques, soit aux dignitaires de la Cour pontificale. Ces patriarches, archevêques et évêques titulaires, au nombre de trois cent dix-huit, sont sacrés comme les évêques résidents et prennent place après eux. Dans les pays où la hiérarchie épiscopale n'est point établie, les archevêques et les évêques missionnaires, titulaires *in partibus* exercent leur ministère sous la dépendance de la Propagande, avec les qualifications de délégués apostoliques et de vicaires apostoliques et sous un titre emprunté d'ordinaire aux villes grecques dont les sièges

ont été abandonnés après le Grand schisme. Pour prendre l'Europe, Constantinople et la Grèce y forment des délégations apostoliques (il y en a sept dans le monde entier); l'Anhalt, la Germanie septentrionale, Gibraltar, la Saxe et la Suède y sont des vicariats. Au-dessous des vicaires, dans la hiérarchie, se trouvent les préfets apostoliques et, en Europe, le Danemark, la Misnie et la Luzace, la Norwège, le Schleswig-Holstein et plusieurs cantons suisses sont des préfectures. Les préfets ne sont point évêques. Le nombre des vicariats est considérable : vingt-neuf pour la Chine, cent quinze pour l'univers catholique. Les préfectures, beaucoup moins nombreuses, semblent l'embryon des vicariats que les délégations réunissent ensuite, en attendant que, le pays étant entièrement catholicisé, la hiérarchie épiscopale y soit constituée avec les métropolitains et leurs suffragants. L'organisation des délégations prépare donc l'organisation épiscopale : celle-ci sort de celle-là et c'est ainsi que, sous le pontificat de Léon XIII, la transformation a pu s'opérer, même chez plusieurs nations européennes, sans secousse, sans changement dans le personnel, sans trouble pour les fidèles, par le simple jeu de cette Propagande, l'une des institutions les plus précieuses de l'Église catholique, celle dont la conservation importait le plus aux nations européennes, cette Propagande dont l'Italie, avec une audace qui n'a point été réprimée, a confisqué les biens.

Au-dessous, c'est l'immense peuple des prêtres; mais là encore se trouve une hiérarchie avec ses échelons : portier, lecteur, exorciste, acolyte, sous-diacre, diacre et prêtre. Être prêtre est tout : nul besoin d'être évêque ou archevêque pour être nommé cardinal, nul besoin pour être élu pape. Aux premiers âges, les diacres étaient plus souvent élus que les prêtres. Le premier évêque pape a été Formose, évêque de Porto en 890. Clément XIV, Pie VI et Grégoire XVI étaient, à leur exaltation, de simples prêtres, cardinaux certes, mais non évêques.

Telle est la hiérarchie du clergé séculier; il en est une parallèle pour les réguliers qui, dépendant la plupart, pour les pouvoirs spirituels, de l'évêque dans le diocèse duquel ils exercent leur ministère ou vivent en communauté, sont à d'autres points de vue soumis à des chefs qu'ils ont élus ou qui ont été nommés directement par le Saint-Père. Ces chefs portent des noms très divers : vicaires généraux, abbés généraux, maîtres généraux, présidents, archiabbés, commissaires généraux, majors, ministres généraux, prieurs généraux, correcteurs généraux, supérieurs généraux, préposés généraux, recteurs

généraux. Leurs pouvoirs sont aussi différents suivant les constitutions. Toutefois, et malgré cette diversité, on divise le clergé régulier en six grandes classes : *chanoines réguliers, moines, ordres mendiants, clercs réguliers, congrégations ecclésiastiques* et *instituts religieux;* mais dans chacune de ces classes, le nombre des religieux est fort inégal : tandis que sous le titre de *chanoines réguliers,* on ne comprend que les Chanoines de Latran, les Prémontrés, les Prémontrés de la Congrégation de France et les Chanoines de la Sainte-Croix, on compte vingt-quatre *congrégations ecclésiastiques*, parmi lesquelles les Doctrinaires, les Prêtres de la Mission, les Sulpiciens, les Eudistes, la Société des Missions de Paris, les Passionistes, les Maristes, les Prêtres du Saint-Sacrement, etc. Parmi les *clercs réguliers*, les Jésuites qui sont presque seuls, suffisent pour rétablir l'équilibre.

Tout régulier qui est prêtre est, comme un séculier, accessible au cardinalat et à la papauté. En Italie, un certain nombre parviennent à l'épiscopat; ils fournissent la plupart des évêques aux sièges hiérarchisés de l'Orient et de l'Extrême-Orient et tous les titulaires affectés aux vicariats apostoliques.

Pour parvenir à la pourpre, le plus court chemin n'est point d'évangéliser les infidèles et d'affronter le martyre. Il n'est point d'exemple qu'un gouvernement bien inspiré ait réservé un de ses chapeaux pour ces missionnaires qui conquièrent des empires à la civilisation occidentale en même temps qu'à la religion catholique, et qui font tout ensemble œuvre de grands chrétiens et de grands patriotes. Si, *motu proprio*, le Pape créa cardinal un capucin qui, par ses missions, avait préparé la tentative coloniale de l'Italie, ce fut lui qui y pensa. Sur les dix vicaires apostoliques de ses possessions en Indo-Chine, la France, peut-être parce que le choix lui semble trop difficile, n'a jamais songé à en désigner un, ce qui serait pourtant une belle affirmation — et guère onéreuse — de la politique coloniale. On n'est point assez intrigant aux Missions étrangères; il est vrai qu'on y est plus ambitieux : on y forme des martyrs, on ne songe point à former des cardinaux.

C'est dans la chapelle pontificale qu'on en fait. Car, à côté de la hiérarchie catholique qui embrasse le monde, se trouve une hiérarchie pontificale qui embrasse le Vatican. Ce ne sont pas les plus titrés ou les plus méritants qui approchent le plus près, le plus souvent, le Saint-Père, lui sont le plus agréables et se rendent chaque jour le plus utiles. Comme jadis les rois oubliaient volontiers les bons soldats qui, pour eux, mais loin d'eux, faisaient

la guerre, et laissaient volontiers les gens qui toujours étaient là, qui demandaient sans cesse et mendiaient sans honte, ramasser les emplois qui traînaient et se mettre aux places qui vaquaient, de même les papes, jadis surtout, avaient des faiblesses et des complaisances pour leurs domestiques et les grandissaient au point qu'ils emplissaient presque le Sacré Collège. Il n'en va plus ainsi; mais certaines fonctions, par l'usage et la tradition, mènent encore au chapeau, et, pour n'être plus souveraine comme elle fut à des époques, la prélature n'en tient pas moins son rôle et n'en a pas moins son importance.

Dans les fonctions sacrées de la Chapelle pontificale, le Sacré Collège des Eminentissimes et Révérendissimes Seigneurs Cardinaux, selon leur ordre et leur ancienneté, vient nécessairement aussitôt après le Pape; puis le Collège des Illustrissimes et Révérendissimes Patriarches, Archevèques et Évêques assistant au Trône Pontifical : dignité qui donnait jadis le droit de distribuer la décoration de l'Éperon d'or et le titre de Comte de Latran, qui ne confère aujourd'hui que certains privilèges personnels, certaines dispenses religieuses, et qui, d'ailleurs, si enviée soit-elle, est assez prodiguée, car on comptait l'an dernier douze patriarches, soixante-dix-huit archevèques et cent cinquante-deux évêques assistant au Trône Pontifical. Viennent ensuite le Vice-camerlingue de la Sainte Église Romaine, les Princes Romains laïques assistant au Trône (Orsini et Colonna), l'Auditeur général de la Chambre apostolique, le Trésorier général de la Chambre apostolique, le Préfet des Sacrés-Palais, majordome de Sa Sainteté, le Ministre de l'Intérieur quand il y en avait un, et enfin les Archevèques et Évèques.

La prélature, comme on voit, s'intercale déjà avant les archevèques. La place de majordome est de celles qui mènent droit au cardinalat et on y vient de celle de maître de chambre. Quoiqu'il soit maintenant cardinal, monseigneur Macchi a si longtemps rempli ces fonctions de maître de chambre et de majordome, sous Pie IX et Léon XIII, qu'il en demeure un type inoubliable. Il prenait des grâces si bien jouées; il répandait des promesses qui paraissaient si sincères; il avait, pour parler des papes, des effusions si profondes; il s'entendait si bien à arroser les pèlerins altérés d'audiences ou de grâces spirituelles avec l'eau bénite de Saint-Pierre, que l'on ne pouvait lui tenir rancune si les faveurs se faisaient attendre et si, sans avoir vu le pape, les voyageurs devaient partir. Il excellait à faire accepter les retards, à donner des remises, à traîner en longueur. Son métier, facile sous Pie IX qui aimait recevoir les fidèles, avait été un purgatoire

LE CARDINAL MACCHI





sous Léon XIII ; mais il faut passer par le purgatoire. Il a le ciel à présent, et s'y plaît ; il y prend un air fin, comme s'il avait encore à refuser des audiences — on ne lui en demande pas.

Tout de suite après les archevêques et les évêques viennent les prélats du Collège des Protonotaires apostoliques. Le cadre en comporte douze qui sont *Protonotari di numero partecipanti*, suivant la constitution *Romanus Pontifex*, mais il y a trois cent dix surnuméraires et non participants. Cela donne pour la vie l'habit et la *manteletta* violets, le rochet et le chapeau prélatice avec cordons violets et *fiocchi* rouges, tandis que, deux degrés plus bas, on n'a droit qu'au *mantellone* que l'on perd à la mort du Pape où l'on ne garde qu'une simple colletine violette. C'est donc un privilège fort envié que le titre de protonotaire ; on marche avant le Commandeur du Saint-Esprit, le Régent de la Chancellerie, les Abbés généraux des Réguliers, les Pénitenciers de la Basilique Vaticane, les Généraux des Ordres mendiants, le Magistrat Romain et même le Maître du Sacré Hospice, le prince Ruspoli.

Ce n'est qu'ensuite que s'avancent les prélats Auditeurs de la Sainte-Rote : ils sont douze dont un Français, deux Espagnols, un Allemand, un Vénitien, un Milanais, un Bolonais, un Ferrarais, un Pérugin alternant avec un Toscan, et trois Romains. Ainsi le règlent les constitutions de Sixte IV, de Pie IV, de Jules III et de Clément VIII. Viennent, après, les douze prélats Clercs de la Révérende Chambre Apostolique, les cinq prélats Votants de la Signature, les treize prélats Abréviateurs du Parc-Majeur, les Ministres assistant à l'Autel.

Après, c'est la foule des Camériers Secrets : d'abord, hors rang, les treize Camériers Secrets Maîtres des Cérémonies, et les dix Camériers Secrets Participants. Ceux-là remplissent les fonctions ; mais il y a ensuite quatre cent quatre-vingt-treize Camériers Secrets Surnuméraires répandus, non seulement à Rome, mais par toute l'Europe, qui ont droit à la *cappa*, non pas longue et étoffée comme la *cappa* des cardinaux, mais presque réduite à l'état de pèlerine, et qui pourraient bien figurer dans les cérémonies s'ils venaient au Vatican. Un ecclésiastique qui est attaché à une ambassade, qui s'est distingué par quelque ouvrage, qui, comme on en a vu en France à la suite de la suppression des Facultés de théologie, a droit à être mis hors du commun, reçoit ce degré d'honneur, inférieur à celui des protonotaires, mais pourtant désirable, car il donne le *Monseigneur* et du violet à la soutane et au chapeau. Des prêtres français qui gravitent à Rome autour de l'Ambassade, le Supérieur de Saint-Louis est proto-

notaire, l'Auditeur de Rote n'a point besoin d'autre distinction, le Clerc français du Sacré Collège est camérier secret surnuméraire et de même le Consulteur canonique. Celui-ci, Monseigneur Guthlin, est un des hommes les plus instruits des choses romaines, une bibliothèque vivante et parlante où l'on n'a qu'à frapper pour rencontrer à point nommé tous les renseignements qu'on souhaite. Plusieurs ne l'aiment point parce que, Alsacien, il est doublement Français, que son œil curieux sait voir par-dessus les lunettes et que, en son corps très grand, très fort et un peu lourd, l'esprit, d'une agilité de gymnaste, est servi par une implacable mémoire ; qu'il ne se prête point à trahir le gouvernement de son pays, qu'il n'a point renié les amitiés dont le souvenir l'honore, qu'il connaît enfin trop d'histoires : trop de choses, trop de gens et trop de masques.

Après les Camériers Secrets Surnuméraires, viennent encore les Camériers d'honneur. Il n'y en a, aux dernières nouvelles, que deux cent trente, mais il y faut joindre les Camériers d'honneur *extra urbem* qui sont en même nombre. Cette division est assez habituelle. Ainsi, pour les Chapelains secrets, ils sont sept en titre, quarante-huit d'honneur et cinquante-trois *extra urbem*. De prélats qui n'appartiennent à aucun collège, il n'y en a pas moins de quatre cent trente-cinq. Tout cela fait un total de dix-huit à dix-neuf cents prélats monseigneurisés et soutanés de violet, sans compter les Chapelains Chanteurs qui n'ont point de surnuméraires.

Il faut passer les laïques de médiocre importance : Clercs de la Chapelle, *Bussolanti*, Maîtres Portiers de la Verge-Rouge, Massiers et Curseurs apostoliques, pour arriver aux Camériers Secrets de Cape et d'Épée. Ici les titres ont leur valeur, puisque, dans quelques pays d'occident, l'on voit montrer à des salons qui ne sont pas toujours catholiques, la chaîne d'or qui sert d'insigne aux camériers.

Il y a d'abord les Camériers Secrets de Cape et d'Épée *participants* au nombre de quatre ; ce sont les plus grands seigneurs de Rome, après les Princes assistant au Saint-Siège. Il y a le prince Ruspoli, maître du Sacré-Hospice, le marquis Sacchetti, fourrier majeur des Palais apostoliques, le marquis Crescenzi, grand écuyer de Sa Sainteté, et le prince Massimo, grand maître des postes. Ceux-ci ont leur rang avant tous les laïques.

Viennent ensuite quatre Camériers Secrets de Cape et d'Épée *di numero*, parmi lesquels des princes et des marquis du Baldaquin, de ceux qui ont le droit de placer, dans l'intérieur de leur palais, un dais de forme carrée, avec des pentes en velours brodé et orné de leur écusson.

MONSEIGNEUR GUTHLIN





Puis ce sont des *surnuméraires* au nombre de deux cent trente environ, dont les premiers de la liste, qui sont Romains, font un service dans les antichambres papales, reçoivent les ambassadeurs et les cardinaux, paraissent dans les fonctions.

Après ces surnuméraires, quatre Camériers *d'honneur* de Cape et d'Épée titulaires, et enfin environ cent dix surnuméraires. Cela ne fait pas loin de cinq cents personnes qui portent un titre à peu près pareil, mais où, comme on voit, il faut, pour les honneurs et les distinctions, savoir mettre les différences.

A Rome, dans les cérémonies, ils ont en tête la toque à plumes noires, au col une énorme fraise blanche, aux jambes un maillot de soie noire; sur leur vêtement de velours noir qu'agrémente un petit manteau flottant, ils passent une lourde chaîne d'or et ils se ceignent d'une épée de forme étrange, suspendue à un baudrier compliqué.

On dit d'ordinaire, à Rome, que ce service de camériers est réservé à des *gentilshommes* de toutes les nations; il est plusieurs des noms qu'on voit à l'almanach qu'on ne s'attendrait point à voir ornés des titres qui les accompagnent, et, à côté de beaucoup qui sont de familles grandes, illustres ou nobles, d'autres qu'on chercherait en vain dans les nobiliaires. Au surplus, voici, avec les titres qu'on y joint, les noms à désinence française des Camériers Secrets de Cape et d'Épée *surnuméraires* inscrits dans la deuxième partie de la *Gerarchia Catolica* publiée à Rome à la *Tipografia Vaticana* : le comte Gabriel de Caix de Saint-Amour, le comte Ferdinand-Alfred O'Gorman, le comte Gaston Yvert, le comte de Raymond, le marquis de Goyeneche, M. Louis d'Orgemont des barons de La Fontaine, le comte Théodore Ducos, M. Victor Du Sart baron de Molembaix, le baron Gaëtan de Thiene, M. d'Arras, le comte Antoine-Isidore de Mauléon-Narbonne, le baron de Mase, le comte de Waresquiel, le baron de Haulleville, le comte Louis de Franqueville, le comte Léon de la Bourdonnaye, le marquis Auguste-Charles de Lambertye-Gerbeviller, le prince de La Tour d'Auvergne, le comte Georges de Nédonchel-Choiseul, le vicomte Jean de Chabrol, le comte Pierre de Brunet de la Renoudière de Puisaye, le baron de Linde, le vicomte de la Celle, le baron Aimé Héraud de Châteauneuf, le marquis Henri de Saint Jean Lentilhac, le comte d'Estienne de Prunières, le baron Armand Doncœur, le baron Paul d'Allemagne, le vicomte Louis de Becdelièvre, le comte Frédéric de Renesse Preston, le vicomte Albert de Carrière, M. Henri de Vandouard, le comte de Toulgoët-Treanna, le comte Rozan, le comte Gustave Morand de Jouffrey, M. Pandin comte de Narcillac, M. Standish de

Noailles, le comte Melchior de Polignac, le comte de Girval, le comte de Drée, le vicomte Charles de Villoutreys de Bronoy, le comte Yran Goubaux Godin, le vicomte de Maupas du Juglart, le comte Paul Molinier, le commandeur Raoul de Pillot comte de Coligny, le baron Jules de Biase des ducs de Trecchina, le comte Alfred de Kreuznach de Belley, le comte Jules de Wagner, le comte Charles Lair, le comte Beneyton, le comte Robert de Puységur de Bagnères de Bigorre, le comte Isidore de Sicart e de Torrents, le comte Georges de Montgermont, M. René Le Pays du Teilleul, le comte Eugène Vérité de Saint-Michel, le commandeur Georges Ginoux, le comte Renato de Leven, le comte Gandelet, le baron de Papius, le chevalier Ernest Michel, le comte Cognard d'Agoret, le comte de Baltestrem, le comte de Baudry, le comte de Ornadt, le comte Pierre Boulet, le marquis de Thézan de Gaussan, le vicomte Édouard Werlé.

A cette liste, il faudrait ajouter celle des Camériers d'honneur de Cape et d'Épée surnuméraires; mais une suffit.

De France, on se précipite, tandis que, à Rome, de plus en plus se vident les avenues qui mènent au Vatican. Jadis, la noblesse romaine en emplissait les antichambres, peuplait le Sacré Collège, recrutait toute la prélature, n'avait point d'autre but que de fournir le Pape. Un Pape, dans une famille, c'était la fortune et la puissance. Tous ceux qui ont des titres et de l'argent les tiennent des Papes. Combien s'en souviennent? Combien cherchent les solitudes où l'on prie, où l'on pense et où l'on rêve? Il faudrait pour les attirer et les convaincre autre chose qu'une chaîne d'or dont ils savent la vanité et dont ils connaissent le poids. Les plus grands, les plus haut titrés, ceux que leurs fonctions héréditaires semblaient attacher pour jamais au Trône pontifical, ont oublié la route du palais apostolique : l'un figure parmi les fidèles du Quirinal, l'autre hésite encore à se déclarer, mais ses enfants se déclarent pour lui. A l'Almanach italien, dans les services de Cour, à l'article des maîtres des cérémonies, des dames de Cour et des dames du Palais, les noms romains commencent à affluer, des noms dont chacun évoque à l'esprit un pape bienfaiteur, un pape complaisant, un pape népotique, un pape qui, dans sa famille, avait accumulé les dignités et les richesses, les titres et les terres, pour la faire grande, certes, mais aussi — car c'est là la justification qu'on donne du népotisme — pour faire à la Papauté, à travers les âges, un cortège de fidélités désintéressées, de splendeurs gratuites, comme une inépuisable réserve de dévouements obligés.

Le Vatican, cela ne mène plus à présent ni aux principautés romaines, ni aux duchés napolitains, ni aux grandesses espagnoles, ni à la Toison d'or, ni

LE COMTE ALBORGHETTI, CAMÉRIER SECRET





au Cordon bleu; cela ne mène plus aux villas urbaines encombrées de chefs-d'œuvre, dont les jardins tenaient tout un coin de Rome; cela ne mène plus aux galeries regorgeantes de tableaux et d'antiques, aux palais qui semblent des villes, aux fiefs immenses que le Pape détachait du Patrimoine de Saint-Pierre, à tout ce que laissait couler la main d'un vieillard vers qui affluaient les richesses du monde entier. Cela ne mène plus à rien. C'est pourquoi les Romains de la jeune génération n'y vont point, et ces fonctions gratuites de camériers n'ont rien qui les séduise. Ceux qui figurent, ce sont de vieilles gens qui achèvent leur carrière, qui, dépaysés, errent depuis vingt ans dans leur Rome qu'on transforme et mourront là pensifs et tristes, en leurs habits de vieille mode, qui s'harmonisent à leurs façons anciennes et seyent bien à leurs corps de cent ans.

Mais parmi les Français, parmi les Anglais, les Allemands, les Espagnols qui sont en grand nombre et qui, en général, ne prennent point de titres parce que peut-être, dans leurs patries, les manuels nobiliaires officiels sont dans trop de mains, il y a des jeunes hommes. On se prend à penser qu'il est dommage qu'ils ne soient point venus vingt ans plus tôt : M. de Charette en eût tiré bon parti; il en eût bien formé quatre compagnies et eût trouvé sans doute quelque place pour eux près de ses zouaves aux environs de Porta-Pia : il est vrai que ce n'est pas la même chose.

De ce qui fut l'armée pontificale il ne reste qu'une garde d'honneur et de police, distinguée en quatre corps dont les fonctions, les privilèges et le recrutement diffèrent, et qui, par leurs uniformes, rappellent le souvenir des splendeurs d'autrefois. Il faut venir à Rome pour rencontrer des Gardes-Nobles pareils à ceux qui, des siècles durant, ont veillé au Louvre et à Versailles aux portes des Rois Très Chrétiens. Ceux-ci ne datent point de si loin. Pie VII, à sa restauration, craignant que la jeune noblesse de ses États, inoccupée et oisive, ne se laissât affilier à la Charbonnerie, lui ouvrit ce débouché. Au point de vue de l'équivalence des grades et du service intérieur, le règlement paraît presque calqué sur celui des Gardes du Corps et l'uniforme même a de sensibles ressemblances avec l'uniforme de 1814. Seulement, au service de palais, les Gardes du Corps ajoutaient à l'occasion un service de guerre. Depuis le XV[e] siècle jusqu'au milieu du XVIII[e], depuis Liège où, en 1480, Robert Cunyngham, capitaine de la Compagnie écossaise, se fit tuer, jusqu'à Fontenoy, il n'est point une action qui se soit passée sans eux et où leur épée n'ait joué son rôle. Les Gardes-Nobles pontificaux n'ont point d'histoire et ils attendent encore leurs *Journées d'Octobre.*

Le capitaine commandant, qui a rang de lieutenant général, est le prince Altieri; après lui, et avec la même équivalence de grade, se place le Porte-étendard héréditaire de la Sainte Église Romaine, le marquis Naro Patrizi Montoro. Le lieutenant — brigadier général — est le marquis Cappelletti, le sous-lieutenant, aussi brigadier général, M. de Cinque. Viennent ensuite dix exempts colonels, parmi lesquels le neveu du Pape, Camillo des comtes Pecci. On s'imagine qu'il a une influence près de son oncle; mais les temps du népotisme sont bien passés. Lorsque Camillo s'est marié, Léon XIII lui a donné tout juste cent mille francs de dot. Ce n'était point si mal pour le petit-fils de maire de Carpineto; mais les cent mille francs paraissent avoir peu duré. Le dragon — comme on appelle le comte Camillo à Rome — a de belles dents et il est de grand appétit. L'on ne peut dire qu'il ait la mémoire aussi bonne que les dents. Il oublie volontiers non seulement les heures où son service l'appelle au Vatican, mais les dates même qui, en des temps tout proches, ont le plus tristement marqué dans l'histoire de la Papauté. Pour paraître au théâtre un vingt septembre il faut peut se souvenir.

En dehors de cet état-major de quatorze officiers, le corps se compose de huit cadets ayant rang de lieutenants-colonels, de dix gardes capitaines, de vingt gardes lieutenants et de six gardes surnuméraires. Chaque jour, un exempt et six gardes sont de service. A côté des actifs se trouvent les pensionnés : vingt-six lieutenants, un sous-lieutenant et trois exempts.

Après la Garde-Noble, vient la Garde-Palatine, une sorte de garde nationale volontaire recrutée dans la petite bourgeoisie romaine, elle date de Pie IX. L'effectif est d'environ quatre cents hommes commandés par un colonel, deux lieutenants-colonels, un major et deux capitaines. Son service consiste à fournir, les jours d'audience, un piquet dans l'antichambre qui précède celle des Gardes-Nobles et à former la haie sur le passage du pape aux cérémonies de la Sixtine et de Saint-Pierre.

Les Gendarmes pontificaux, au nombre de cent à cent vingt, commandés par un major, exercent une surveillance générale et de police dans les galeries, les corridors et les jardins.

La Garde Suisse, qu'il faut citer la dernière parce qu'elle a, comme étrangère, le dernier rang et qu'elle tient seulement les portes extérieures du Palais et des grands appartements, est pourtant la seule qui ait une histoire. On en trouve trace dès 1370 où Oswald Schmid commandait la garde d'Urbain V et de Grégoire XI. Toutefois, on n'en peut suivre la chronologie qu'à partir de 1505 où

CAMILLO DES COMTES PECCI, EXEMPT DES GARDES-NOBLES



Gaspard de Silenen obtint des cantons qu'ils s'engageassent à fournir une compagnie de deux cents hommes. Il en fut le chef jusqu'en 1517, où Gaspard Roüst lui succéda jusqu'en 1524. Le fils de ce Gaspard commandait la compagnie quand, le 6 mai 1527, les Impériaux emportèrent Rome d'assaut. Il se réfugia avec ses hommes et leurs familles dans Saint-Pierre, s'y barricada, s'y défendit en héros et fut massacré avec tous les siens. La Garde suisse ne fut point renouvelée avant 1548 où Josse de Meggen refit une capitulation avec les cantons catholiques comme capitaine-colonel; il mourut en 1559. Ses successeurs furent Gaspard de Silenen (1559-1564), Josse Segeser de Brunegg, fils d'une Meggen (1565-1592); Étienne-Alexandre Segeser de Brunegg (1592-1629), Nicolas et Josse de Flekenstein (1629-1652). Au milieu du XVIIe siècle, le commandement passa dans la famille de Pfyffer qui, sauf un temps d'interrègne (1696-1712), occupé par Jean-Gaspard Meyer de Baldegg, le retint pendant plus de cent ans (1652-1769). Aujourd'hui, il est exercé par le comte Louis de Courten d'une famille qui a fourni deux lieutenants généraux, trois maréchaux de camp, plusieurs brigadiers et quantité d'officiers supérieurs au service de France.

La compagnie suisse, composée de cent vingt hommes qui doivent par mois onze jours de service, a en outre un lieutenant ayant grade de lieutenant-colonel et un sous-lieutenant avec rang de major. On prétend que l'esprit n'est plus tel qu'autrefois et il est certain que, il y a douze ans, lors de l'exaltation de Léon XIII, les Suisses formèrent d'étranges réclamations, mais, vienne l'occasion, ils sauraient faire leur devoir.

LA JOURNÉE DU PAPE



Joachim Pecci, le Pape régnant, qui, le jour de son exaltation, a pris le nom de Léon XIII, en souvenir de Léon XII sous lequel il fit ses études au Collège Romain, est né le 2 Mars 1810 à Carpineto, diocèse d'Anagni. Sa famille était bourgeoise, peut-être de petite noblesse, mais sans nulle illustration. Son père, qu'on a dit avoir été colonel sous Napoléon Ier, avait simplement rempli les fonctions de maire de Carpineto, auxquelles il avait été nommé par le général Miollis et la Consulte des États romains, le 5 août 1809. Après de bonnes études chez les Jésuites, d'abord au collège de Viterbe, puis au Collège Romain, dont il sortit, en 1832, docteur en théologie, Joachim Pecci fut admis à l'Académie des nobles ecclésiastiques où il prit successivement les doctorats de droit canon et de droit civil. Grégoire XVI le nomma prélat domestique en janvier 1837, référendaire à la signature en mars de la même année et, dès qu'il eut été ordonné prêtre (31 décembre 1837), l'envoya délégat apostolique à Bénévent. Il passa de là à Pérouse (mai 1841) où il eut des succès et se fit aimer; deux ans plus tard, il fut désigné nonce à Bruxelles en même temps qu'il était préconisé archevêque titulaire de Damiette. Son séjour près du roi Léopold fut bref — deux ans et demi — Grégoire XVI l'ayant avec son consentement nommé, sur la demande du clergé de

12

Pérouse, archevêque-évêque de Pérouse. Il revint par l'Angleterre et la France sans se presser, en quoi il eut tort, car, à son arrivée à Rome, Grégoire XVI qui vraisemblablement l'eût créé cardinal sur le désir qu'en exprimait le roi des Belges, était mourant et, durant sept années, monseigneur Pecci dut attendre avant que Pie IX se déterminât à lui donner le chapeau. Pie IX le goûtait peu et le cardinal Antonelli moins encore. L'évêque de Pérouse, durant trente-deux années, ne sortit de sa ville épiscopale que pour venir à Rome à de rares intervalles et sans presque y séjourner. Il fit mieux que de se livrer au beau monde : il édifia son clergé et ses ouailles par ses mœurs, son austérité et son désintéressement, administra avec vigueur et habileté son diocèse, fit beaucoup de bien autour de lui, s'établit dans l'esprit de tous comme un évêque modèle. Ce n'est pas qu'il montrât, après 1860, dans ses rapports avec les Piémontais, devenus maîtres de Pérouse, une ardeur de violence comme en déployaient ailleurs plusieurs de ses confrères, mais il y maintint fort exactement les doctrines et, s'il transigea souvent sur les faits, il n'abandonna jamais les principes. Les Italiens, pour cette cause ou d'autres, l'espérant peut-être plus transigeant qu'il n'était en réalité, le souhaitaient fort pour pape et, peut-être pour diminuer ses chances d'élection, Pie IX l'appela près de lui comme camerlingue de la Sainte Église. Il est presque sans exemple que le camerlingue soit élu pape. Cela ne servit de rien et, au conclave qui suivit la mort de Pie IX, le 20 février 1878, le cardinal Pecci obtint quarante-quatre suffrages sur soixante-et-un votants.

L'histoire dira ce que fut son pontificat qui, si l'on en juge par les douze années écoulées, sera entre les plus intéressants qu'elle ait eus à enregistrer, et, en faisant la part des circonstances où les événements se sont produits, il restera encore pour l'habileté, la constance et l'inspiration diplomatique de Léon XIII, une part assez grande pour immortaliser son nom. Toutefois, le temps n'est point venu de raconter par quelle suite de négociations le Pape est parvenu à rétablir avec la plupart des gouvernements européens des relations que Pie IX avait ou rompues ou compromises. Presque partout, Léon XIII a eu gain de cause et l'on peut dire que les concessions qu'il a faites, portant sur des questions de personnes ou sur des points de politique, n'ont rien été en comparaison des avantages qu'il a obtenus. Partout, il a fait triompher les principes et les doctrines établies par le Concile du Vatican; il a mis fin sans coup férir à tous les schismes qui s'étaient produits, aussi bien en Occident qu'en Orient; il est entré, à la requête même de plusieurs puissances, dans leur politique intérieure et a commencé à y faire jouer à la Papauté un rôle qui, pour

LA MESSE PRIVÉE DU PAPE



être discutable, n'en est pas moins d'une importance majeure. Il a su enfin, en Italie même, constituer pour l'Église, par tout un ensemble d'espèces particulières habilement disposées, par une série de précédents adroitement ménagés, un mode de vivre qui, par bien des côtés, équivaut à une existence concordataire.

Ce qu'il a fait, il l'a conçu seul, préparé seul, exécuté seul : par quel prodige de volonté, par quelle activité de travail, par quel règlement de vie! C'est cette vie qu'il faut dire, cette vie de prisonnier entre les murailles du Vatican, cette vie qui, rayonnant sur le monde catholique, le régit et le gouverne.

Tous les jours, à six heures du matin, le premier valet de chambre entre dans la petite chambre à coucher de Léon XIII pour recevoir ses ordres. Cette chambre, assez exiguë, dont les murs sont tendus d'étoffe jaune, est partagée par un rideau derrière lequel se trouvent un lit blanc et un prie-Dieu. Le Pape se lève pendant qu'on prépare l'autel dans la chapelle privée de l'appartement; puis, sans autre assistance que celle de son camérier, il dit sa messe.

De temps en temps, le Pape délaisse sa chapelle privée pour l'oratoire qui ouvre ses portes sur la salle des Gardes-Nobles : c'est une petite chapelle très modeste, presque obscure, très recueillie. L'admirable *Nativité* peinte sur l'autel par Romanelli s'éclaire alors aux flammes de six grands cierges et quelques fidèles, membres de l'aristocratie romaine ou étrangers d'importance, reçoivent l'autorisation d'assister à la cérémonie. Elle est fort courte, ne dure qu'une demi-heure; point de présentations, point de discours; mais c'est à peu près la seule occasion qu'on ait d'approcher le Pape; aussi cette faveur est-elle des plus enviées.

Le Pape, en disant la messe, prononce très distinctement les paroles sacrées, mais il le fait avec ces accentuations périodiques qui marquent parfois le mouvement des respirations fatiguées. Il monte et descend difficilement les marches de l'autel, soutenu par deux camériers secrets, mais à mesure que s'accomplit le Sacrifice, le corps se redresse, les yeux brillent, la physionomie s'anime. Sa foi semble le porter.

Les portraits de Léon XIII sont trop répandus pour qu'il soit nécessaire de décrire ce corps très long et très maigre, ce visage étroit où le nez puissant dessine la ligne aquiline tout près des yeux assez petits, très brillants, très observateurs, plus interrogateurs que bienveillants. La bouche large, d'un dessin correct, à lèvres minces, s'appuie sur un menton carré, d'une ossature violente et est annoncée sous les pommettes par deux rides profondes, en coup

de sabre, qui s'accusent extrêmement lorsque, sa bouche sans lèvres exactement close, le Pape veut avoir l'air de sourire. Le front poli, dénudé, est haut. La tête est d'un prêtre diplomate réservé; l'œil seul traduit des impressions, qui, parfois, se sont échappées en paroles, en sons plutôt, mais seulement depuis douze ans. Il arrive que, parlant des personnes, le ton seul dont le Pape prononce un *povero* ou *poverina,* qui voudrait être banal et presque affectueux, met brusquement tout le caractère en lumière, éveille l'attention, fait qu'on regarde au profond de ces yeux qui essaient en vain de se ternir. Rien d'un pasteur suprême, doux et tendre aux petits, aux femmes, aux humbles. Ce visage impassible, tout blanc, uniformément pareil à de la cire blanche, qu'accompagnent deux touffes de cheveux d'un blanc pur, que soutient le col haut mettant son blanc de linge sur le blanc de la soie de la soutane, sur le blanc laineux de la pèlerine, ce visage que son maître a voulu clore, qu'il a clos par trente-deux années d'observation, de réserve, de concentration, ce visage n'attire pas, ne séduit pas, ne retient pas, il oblige, il commande, il domine. Le mot distingué, si l'on pouvait s'en servir ici, rendrait la première impression. En regardant de plus près, on voit le triomphe, on sent comme il a été acquis et l'on songe aux patients cheminements, durant des jours, des années, des vies, les cheminements à la Sixte-Quint.

Trente-deux ans à Pérouse, une petite ville de quinze mille âmes, où il y a des souvenirs, des monuments, des tableaux, mais qui, pour le mouvement intellectuel et artistique, est une bourgade de province! Trente-deux ans où, de ce bourg juché sur une montagne en plein milieu de l'Apennin, il a dû tout entendre de ce qui se disait dans l'Église et dans le monde, tout voir de ce qui se faisait, tout méditer de ce qui se pensait! Et le but, incertain, presque inavouable, car, si fort qu'un cardinal ait désiré la tiare, jusqu'au dernier bulletin dépouillé, il parle de son indignité, se plaint du fardeau dont on veut le charger et déclare qu'il n'accepte que par contrainte.

Ne rien laisser deviner de son rêve et le poursuivre tant qu'on existe, jusqu'à l'extrême vieillesse qui, suivant les conclaves, donne ou retire des chances; enfoncer en soi son secret sans confidence possible — car confidence engendre trahison; — et pourtant ne pas perdre une seconde pour se rendre prêt à vivre à l'âge où les autres hommes sont morts, où soi-même on doit normalement être mort; tendre toute son activité cérébrale à comprendre, à connaître tout ce qui est du monde et, quarante années durant, ne rien laisser voir de ce qu'on sait, n'échanger nulle idée, ne formuler aucun jugement, ne

LE FALDISTORIO



voir aucun homme, ne visiter aucun pays, être enfermé là dans l'isolement où l'on tient les hallucinés, c'est de quoi rendre imbécile ou dément, ou c'est de quoi tremper à jamais le génie et la volonté. D'une telle retraite, l'homme qui y survit ne peut sortir pareil aux autres hommes. Un sceau est sur sa face qui la rend inoubliable. Ce sceau est sur la face de Léon XIII.

On ne peut guère approcher du Pape qu'à cette messe privée, car il n'admet point les audiences sans objet précis, sans utilité immédiate, celles qui n'apportent point un renseignement, ne servent point sa politique, qui ne sont que de dévotion ou de curiosité. Son maître de chambre qui sait ses intentions, a soin de décourager les pèlerins, d'arrêter les demandes indiscrètes. Lorsque les gens sont trop recommandés pour qu'on les rebute, il leur offre d'assister à la messe privée, mais encore ne s'engage-t-il point sur le jour. Il faut du temps, beaucoup de temps; car le jour dépend de la disposition — on ne dit jamais de la santé du Saint-Père. — Souvent même, au jour dit, les pèlerins arrivant à l'heure très matinale trouvent que le Pape a chargé quelque cardinal de dire la messe à sa place. Alors que reste-t-il aux pauvres pèlerins qui n'ont point entendu la messe? De voir et de baiser le *faldistorio*, cette sorte de prie-Dieu de forme traditionnelle, monté sur quatre pieds en bois doré, accompagné de deux bras richement sculptés, couvert d'une étoffe de la couleur du rit qui sert de siège aux cardinaux et aux évêques et, dans les fonctions, servait de prie-Dieu au Pape.

Pour les fonctions dans la chapelle Sixtine, il ne s'en tient plus que pour l'anniversaire du couronnement, la messe funèbre de Pie IX, les services à l'occasion du décès de quelque souverain catholique et les consistoires publics. Encore les pompes sont-elles fort amoindries, et ne voit-on plus dans le cortège quantité de costumes qui n'étaient point parmi les moins admirés. Plus de sénateur de Rome, de chefs de quartiers, de dignitaires civils, plus même de Suisses en grande tenue, casqués, cuirassés, portant sur l'épaule la lourde épée à deux mains.

Le Pape fait, à la vérité, quelque exception encore pour les pèlerinages ou les associations catholiques. A ces pèlerinages, il se mêle parfois des personnages qui ne semblent guère à leur place au Vatican — comme l'an dernier, les Indiens de la troupe de Buffalo-Bill, comme une autre fois une fournée de ces recrues des agences, dévastateurs de musées, inscripteurs d'inepties, dont les groupes photographiés salissent les façades des monuments célèbres, et à qui

un entrepreneur avisé, en faisant passer le train de plaisir pour un train de dévotion, est parvenu à obtenir une audience collective. — Mais ce sont là, si regrettables soient-elles, de presque inévitables erreurs, et l'on sait d'ordinaire séparer le bon grain de l'ivraie. D'ailleurs, ces réceptions se passent sans cérémonial ; elles ont lieu dans la Salle Mathilde ou la Salle ducale, avec une pompe très restreinte : six Gardes-Nobles et deux camériers secrets. Le directeur du pèlerinage ou le président de l'association lit une adresse ; le Pape répond, puis donne une bénédiction générale. A peine a-t-on eu le temps de le voir.

La messe que, les jours de grande fête, le Pape célèbre dans la salle Mathilde, est exclusivement réservée à « la Famille noble » ; nul étranger n'y est admis.

Enfin, l'on ne saurait compter sur le retour de cérémonies analogues à celles par qui fut célébré le Jubilé sacerdotal de Léon XIII. Les réceptions alors se multiplièrent, les audiences furent plus faciles. L'immense basilique de Saint-Pierre, emplie de la foule des pèlerins, revit les splendeurs pontificales, et, apparaissant sur la Sedia, le Pape entendit un peuple acclamer sa royauté temporelle, dans un élan d'enthousiasme qui, s'il n'était point très profond, paraissait pour le moment fort sincère.

C'eût été un artiste, le peintre qui eût tenté alors de fixer la physionomie et le regard du Pape à ce moment. Quel regard ! Le geste n'était point souple, manquait d'ampleur, et, peut-on dire, avec les Italiens, de désinvolture ; il était étriqué et bref. Mais la tête ! Mais les yeux ! Il y a un tableau qui représente Léon XIII dans la Sixtine, lors de ces journées ; il vaut mieux n'en pas parler.

De fait, le portrait de Gaillard, très intéressant pour les premières années du pontificat, ne donnant plus, après douze ans, l'aspect réel du Pape, il faut s'en tenir aux photographies dont quelques-unes sont étonnantes de vérité. Léon XIII étant toujours en représentation, la pose devant l'objectif n'a rien changé de sa figure habituelle, mais n'a point rendu, par contre, l'affaissement du corps, si étrangement maigre que, lorsqu'il remue, les vêtements flottent sur lui, si las qu'il semble comme s'effondrer, se diluer, se dissoudre.

Aussitôt après la messe qu'il a dite lui-même et que suit une messe d'actions de grâces dite par un aumônier, le Pape prend son premier repas : du café au lait et du pain. En déjeunant, il lit les journaux, ouvre les dépêches urgentes, reçoit ses secrétaires intimes ; puis, aussitôt, se met au travail.

Son mode de travail, lorsqu'il veut rédiger une encyclique ou un document

LE PAPE DESCENDANT DE L'AUTEL



diplomatique important, montre avec quelle réflexion et quelle attention il procède. Après avoir lu ce qui a été écrit de plus sérieux sur la question qu'il désire traiter, il commence à jeter des notes sur de grandes feuilles de papier ministre, notes très abrégées, car il écrit difficilement et, pour le faire, est obligé d'avoir la main dans une machine. Ces notes servent à un premier canevas écrit phrase à phrase, idée à idée, sur de petits morceaux de papier soigneusement numérotés, et qui repose un temps plus ou moins long dans un tiroir dont le Pape porte constamment la clef sur lui. Du reste, les clefs de ses tiroirs ne le quittent guère, non plus que les clefs de son appartement lorsqu'il en sort. Il prétend ainsi se garder contre les indiscrétions, et, de plus, il coupe court à certains trafics habituels, sous Pie IX, aux valets du Vatican et qui, s'ils contentaient la dévotion de certains fidèles, servaient le plus souvent les manies de collectionneurs excentriques.

Lorsque le Pape juge que le moment est venu de rédiger, il fait appeler un des secrétaires en qui il a confiance, soit Monsignor Angeli qui a le titre de chapelain secret, soit Monsignor Volpini qui est officiellement secrétaire des lettres latines, et il leur dicte le canevas qu'il a préparé. Les secrétaires, dans cette première version italienne, doivent, en arrondissant seulement les phrases et en ménageant les transitions, conserver les expressions que le Pape a choisies, couvrir la toile. Puis, nouvelle correction par le Saint-Père, nouveau remaniement par les secrétaires, et ainsi à l'infini jusqu'à ce que la rédaction italienne soit au point. On recommence le même travail pour le latin et, comme Léon XIII se pique de l'écrire purement, ce n'est point d'une simple traduction qu'il s'agit. Il faut peser tous les mots et n'admettre que des tournures qui, sans être cicéroniennes à la Muret, aient au moins quelque harmonie. Quand, ainsi mûrement médité, patiemment écrit, longuement corrigé, le document est prêt, le Pape l'enferme soigneusement dans son tiroir et il attend : *patiens quia æternus.*

Tout ce travail se passe dans la bibliothèque : une vaste salle de forme régulière, dont la moitié est cachée par une grande cloison ; partout, sur les murailles, des livres et de beaux tableaux. Derrière la cloison, sans arrêter, pépient des serins : Léon XIII aime ses oiseaux, s'y intéresse, s'en occupe, et leur perpétuel grincement l'amuse sans le distraire.

A dix heures un quart, commencent les audiences, et le Pape, pour les recevoir, passe dans un salon plus petit, tendu de damas de soie rouge, tissé rouge sur rouge des insignes pontificaux encadrés d'arabesques ; on trouve

cette étoffe, qui a bien l'air d'avoir été fabriquée à Lyon, dans tous les salons et les appartements officiels du Vatican. Elle doit dater de Grégoire XVI. Point de tableaux aux murs, presque pas de meubles, en dehors du fauteuil où il s'assied; sur une table chargée de papiers, quelques pendules portatives de forme ancienne.

Les antichambres s'emplissent. Un mouvement se fait dans les salles immenses où, par ordre, comme avec la solennité d'une infranchissable hiérarchie, se tiennent d'abord les Suisses, rouges et jaunes, puis les *Palafrenieri* tout de rouge vêtus, puis les Gendarmes à tunique noire, à bonnet à poil plumeté de rouge, puis les Gardes palatins en uniforme de coupe presque française, shako à plumet blanc, tunique foncée à revers et collet rouges, pantalon rouge à bande d'or, enfin les Gardes-Nobles vraiment élégants avec leur casque recourbé où, aux grands jours, on pique un plumet blanc, leur tunique bleue — en grande tenue, rouge et toute soutachée d'or — et les larges épaulettes d'or. Tout ce monde guette, pour se mettre sous les armes et rendre les honneurs, les signaux que transmet à la muette le Suisse de faction au bas du grand escalier.

Pour un cardinal ou un ambassadeur, le cérémonial est presque identique. Le cardinal, en son habit sacerdotal en drap noir fileté de rouge, avec le manteau, la calotte et la ceinture rouges, tenant son chapeau à la main, suivi de son valet de pied qui porte les papiers enveloppés dans une étoffe rouge, entre dans la salle Constantinienne, où les Suisses portent les armes; à la porte de cette salle, un *palafreniere* fait la première révérence, prend les papiers des mains du valet de pied et précède le cardinal jusqu'à la troisième antichambre, celle des Gendarmes, où il est remplacé par un *bussolante*, un laïque en soutane violette, qui accompagne l'Eminence jusqu'à la salle du Trône. Là, c'est le tour de révérence des *camerieri segreti*, qui, en temps ordinaire, passent simplement une chaîne d'or sur leur habit noir. Les *camerieri segreti* accompagnent l'arrivant jusqu'à l'antichambre secrète où le *maestro di camera* et ses *partecipanti* se chargent de l'entretenir et où seulement les cardinaux se séparent de leur chapeau — notable privilège.

Il n'y a presque jamais — audiences ordinaires et extraordinaires comprises — plus de huit à dix personnes admises chaque jour à voir le Pape dans son appartement privé. Rien ne transpire de ce qu'il y a été dit: les cardinaux ont tout de suite compris que le Pape n'aimait ni les indiscrétions, ni les racontars. Les diplomates ont tout à perdre à ne pas envoyer à leurs cours des nouvelles

inédites et les journalistes affidés ne disent que ce qu'on veut qu'ils disent.

Au surplus, pour les non initiés, les discours que le Pape tient aux diplomates accrédités près de lui, pourraient paraître ternes tant ils sont prudents. Ce n'est point en paroles que Léon XIII se répand; enfermant toute sa pensée en lui-même, il aime à procéder par des coups brusques, des lettres ou des documents rédigés à loisir, gardés dans un secret absolu, subitement mis au jour et, comme une flèche vigoureusement lancée, venant vibrer dans le noir du but. Le fin du fin, pour le diplomate avisé, est de pressentir justement que l'arc est bandé et le trait encoché. Alors, si la résistance est décidée, si les motifs en sont avouables, si l'on sait ne pas reculer, en cas extrême, devant la menace d'un départ, il y a des chances pour que le document ne sorte pas du tiroir; mais il y dort et, vienne un instant favorable, une minute propice, si le Pape ne se sent plus surveillé, s'il voit que d'autres objets ont distrait l'attention ou que les gouvernements, en se renouvelant, ont perdu le fil de leur politique traditionnelle, c'est fait, c'est parti, c'est envolé, la bombe éclate. Donc, dans les audiences, bien souvent parle-t-on à la cantonade, laissant tomber des mots dont aucun ne reste inentendu et dont plusieurs semblent sans liaison. C'est un assaut à armes courtoises où les fleurets paraissent plus mouchetés qu'ils ne sont en réalité, mais où les coups de bouton qui touchent le mieux semblent comme portés dans le vide.

Dans ces audiences, dans ces conversations du Pape, aucune digression, nul dilettantisme, sauf lorsqu'il s'agit de certains chefs-d'œuvre de la littérature latine ou des peintres de l'école de Pérouse. Léon XIII a gardé de son long séjour dans cette ville un si vif souvenir que c'est là la patrie de son cœur. Si quelqu'un a exercé sur lui une influence, ç'a été le comte Connestabile, le grand seigneur de Pérouse, dans le palais duquel *avait été* accroché un tableau de Raphaël; homme curieux, intéressant, plein d'idées fausses, un catholique moderne à la Montalembert, nuancé d'italianisme unitaire, de libéralisme parlementaire et d'infaillibilisme romain : le plus singulier mélange; avec cela, de la chaleur, une certaine éloquence, des aperçus sur le monde et la politique, des relations en Europe et une vocation de journaliste. De Pérouse aussi l'Eminence Laurenzi, secrétaire des Mémoriaux, le confident le plus intime du Pape; Monseigneur Gabriel Boccali, auditeur du Très-Saint, c'est-à-dire chargé non seulement des informations sur les ecclésiastiques destinés à l'épiscopat, mais de la correspondance secrète, dont il partage la charge avec Mon-

seigneur Nazareno Marzolini, aussi de Pérouse, officiellement chapelain secret et maître des cérémonies surnuméraire. De Pérouse, Monseigneur Rotelli, nonce à Paris après avoir eu des missions à Constantinople et ailleurs; enfin naturalisés Pérugins, le Galimberti, nonce à Vienne, l'agent le plus intrigant de la Triple-Alliance, et le cardinal Schiaffino qui, pendant quatre ans, fut presque officiellement le candidat à la Papauté des *conciliazionistes*. Malheureusement pour lui il n'était pas immortel. C'était un moine, un bénédictin, né à Gênes, ayant longtemps résidé à Pérouse où il s'était fort lié avec le cardinal Pecci et avec le comte Connestabile. Avec celui-ci, il entreprit ce journal très curieux, mais fort discuté : l'*Aurora*, où l'on soutenait une politique de transaction, où le principal rédacteur écrivait cette fameuse phrase qu'on lui a si fort reprochée : « L'Église n'est pas avec les partis vaincus ». Après la mort de l'*Aurora*, il passa à la présidence de l'Académie noble ecclésiastique, l'école des hautes études politiques et diplomatiques. On dit qu'il y porta les mêmes doctrines qu'en son journal. Il fut six mois secrétaire d'une congrégation, poste cardinalice où l'on passe d'ordinaire plusieurs années, et fut créé cardinal au consistoire du 27 juillet 1885. Il avait alors cinquante-six ans. Il fut, tout de suite, des congrégations les plus importantes et les plus secrètes, désigné aux regards de la foule, non seulement par sa tête curieuse et caractérisée, mais aussi par son costume blanc de bénédictin; car, appartenant au clergé régulier, il avait conservé la couleur de son ordre. On l'appelait le cardinal blanc, et le mot, ici, avait un double sens. Il est mort l'an dernier, et Laurenzi est mort cette année. Les Pérugins y ont fort perdu; mais, tant que Léon XIII vivra, leur dernier mot ne sera point dit.

Autant que les hommes de Pérouse, le Pape en prise les tableaux. C'est vrai qu'il y eut là, sans conteste, une des écoles qui ont le plus influé sur l'art universel et que cette petite ville a produit plus de peintres et de plus illustres que Londres, New-York et Vienne réunies. Sur leurs œuvres, le Pape a ses idées, presque ses paradoxes. Il se plaît à les mettre en parallèle avec leurs élèves, et on ne saurait dire si le séjour de Raphaël à Pérouse n'est point ce que remarque le plus chez lui l'ancien archevêque-évêque. Mais si l'on sait que tels sont les goûts du Pape, c'est presque par ouï-dire, c'est parce qu'on a vu les tableaux qu'il se plairait à acheter, et qu'on a remarqué les diverses décorations qu'il a fait exécuter dans des églises. Il est extrêmement rare qu'il converse avec des dignitaires de sa Cour et que, comme faisait son prédécesseur, il tienne une sorte de cercle. Tout au plus, une fois

LE CARDINAL SCHIAFFINO



par an, le jour de sa fête, admettait-il le personnel de la Cour pontificale à lui présenter ses hommages et les retenait-il quelques minutes dans sa bibliothèque. On dit qu'alors il causait agréablement et qu'il consentait même qu'on le contredît. Cela s'est fait une fois, cela ne se fait plus.

Dès que le dernier visiteur est entré chez le Pape, le mouvement devient très sensible dans les antichambres. L'exempt des Gardes-Nobles donne les ordres pour la promenade. *Monsignor maestro di camera* traverse les salles pour voir si tout est prêt; le chapeau, le grand manteau rouge et la canne de Léon XIII sont placés sur le banc, à la porte de l'antichambre secrète, les gardes forment les rangs et, au fond de l'appartement, à la salle des Gardes-Palatins, la porte s'ouvre toute grande et la chaise à porteurs paraît entourée par les *palafrenieri* en costume rouge.

Une sonnette retentit, Monsignor della Volpe s'élance à la porte secrète d'où sort le dernier visiteur. Il entre, il sort de nouveau; après un moment de silence, la porte de l'appartement se rouvre et le Pape paraît donnant sa bénédiction aux gens de la première antichambre qui se sont prosternés.

« Oh !... *Va bene !...* dit-il presque toujours avec l'air d'un homme qui est content du travail de sa matinée. N'est-ce pas, monsieur l'exempt, qu'il fait beau aujourd'hui? Nous allons prendre un peu d'air... »

L'exempt s'incline. On entend, dans les autres antichambres, des commandements à voix basse :

« *Presentat sciabl !* (Présentez sabre !)

— *Ginoch, terr !* (Genou, terre !) »

Le Pape passe donnant sa bénédiction, il arrive à sa chaise à porteurs, il s'y assied, il bénit une dernière fois les assistants.

« *Alzate !* » commande le chef des *Palafrenieri* et le petit cortège se met en mouvement.

Deux Suisses, la hallebarde au bras, ouvrent la marche; deux Gardes-Nobles les suivent à peu de distance, et aussitôt après la chaise du Pape portée par six *palafrenieri;* l'exempt des Gardes-Nobles et le *participante* qui montera en voiture vis-à-vis du Pape, suivent et deux Suisses ferment le cortège.

On traverse, d'un pas assez rapide, les secondes Loges et les Chambres de Raphaël, les salles de Constantin, d'Héliodore, de la Signature, de l'Incendie du Borgo, puis les galeries des Tapisseries, des Cartes géographiques, des Candélabres, on descend le grand escalier du musée et on arrive au jardin.

Quelquefois l'itinéraire change; pour accéder au jardin, on traverse la Bibliothèque vaticane ou le musée Chiaramonti. C'est en suivant cet itinéraire que Sa Sainteté fit un jour l'épreuve de la politesse allemande. Au passage du cortège, tous ceux qui sont admis à travailler à la Vaticane se lèvent d'ordinaire. Si ce n'est point là un hommage rendu au prêtre, au moins est-ce une marque toute simple d'égards au maître de la maison. M. Mommsen, qui avait obtenu l'autorisation de consulter des documents jusque-là particulièrement secrets, ne se leva point. On lui en fit l'observation et il haussa les épaules. Les vainqueurs ont de ces façons.

A la porte du jardin, le Pape monte en voiture avec son *participante*; deux gardes-nobles sautent à cheval pour l'escorter, tout le reste du cortège reste à la grande grille.

Les jardins du Vatican occupent l'espace qu'une voiture au trot peut parcourir en une vingtaine de minutes : c'est une suite de pentes douces, de collines, de pelouses bien tenues, d'allées ombragées, bornées d'un côté par les murs de Rome, de l'autre par la Basilique de Saint-Pierre. Il y a une petite forêt assez épaisse, de beaux vieux chênes, des petits ruisseaux, toutes sortes de débris de colonnes, des statuettes, des fontaines, des petits ponts. Au pied d'une éminence plantée d'arbres, s'élève le casino de Pie IV, décoré de sculptures, de mosaïques et de peintures, Trianon papal de ce Versailles colossal où, cet été, Léon XIII venait s'installer dès le matin et où il avait même fait arranger une petite chapelle pour y dire sa messe.

A l'heure de la promenade du Saint-Père, le jardin est en état de siège; à tous les coins on rencontre des gendarmes, le revolver à la ceinture, qui surveillent les hautes murailles de la ville, que l'on a plusieurs fois tenté d'escalader. La promenade en voiture dure à peu près une heure; on est presque toujours à la même place, parce que l'espace n'est pas grand; mais le cocher met toute son habileté à varier les détours, de manière que la perspective change aux yeux du Pape. Du reste il n'y fait pas grande attention : son bréviaire l'absorbe, et c'est à la petite promenade à pied, entre le *participante* qui lui tient le parasol et l'*esente*, qu'il demande toutes ses distractions. Il s'intéresse fort, en effet, à ses plantes; son jardinier chef, *il sor Cesare,* l'attend à une place déterminée et avec ce petit bonhomme que le Pape traite avec beaucoup de familiarité, ce sont des discussions sans fin sur la végétation des rosiers, des tubéreuses ou des orchidées, sur les dégâts de la gelée ou du soleil. Après les fleurs, c'est le tour des fruits, et la petite vigne, les rares oliviers et quelques

pommiers qui poussent çà et là sont passés en revue. Dans le bois où des gluaux sont posés, on va voir enfin s'il s'est pris quelque oiseau. Une heure s'est écoulée, le Pape remonte en voiture; cinq minutes après, le cortège a fait le chemin de la grille aux appartements pontificaux, et le Saint-Père est au travail.

Le dîner, vite expédié dans la solitude, servi seulement par le premier valet de chambre, est aussi succinct que le repas du matin : un potage, deux ou trois plats très simplement accommodés, du fromage et un fruit. Le plus souvent même, ce repas est encore abrégé et, si le Saint-Père a pris un bouillon dans la journée, il ne se met à table que pour la forme. Le dîner est suivi d'une demi-heure de repos; puis, le travail recommence jusqu'au coucher du soleil, moment où le *participante* de service vient annoncer les visites privées du soir qui ont lieu sans honneur d'antichambre. A neuf heures et demie, tout le monde est parti, sauf quelques domestiques. C'est l'heure de la prière du soir : tous les familiers se réunissent devant l'autel de la Nativité, l'aumônier entonne le chapelet et le Pape dit les répons avec une pieuse attention.

Après le chapelet, le souper, où reparaissent les mets qui n'ont point été touchés ou achevés aux repas précédents. Puis, le Pape se remet au travail, ne consentant à se coucher que lorsque la tâche de la journée est remplie, que, jusqu'à la dernière syllabe, il a lu son bréviaire. Tard, très tard dans la nuit, à cette fenêtre, au second étage du Vatican, une lampe brûle que de tout Rome on peut voir, que des fenêtres du Quirinal peut regarder le roi d'Italie; cette lampe qui brûle, c'est le Pape qui veille.

Voilà la journée d'hiver de Léon XIII; la journée d'été n'en diffère guère, sauf que la promenade a lieu vers six heures du soir ou à huit heures du matin au lieu de midi. Les occupations restent invariables, l'existence toujours semblable, la promenade toujours pareille.

Une fois pourtant, depuis deux ans, le 15 juillet 1890, l'itinéraire que suit le Pape pour accéder aux jardins a été modifié. En France, à la première nouvelle, on n'a pas compris. On a cru à une fantaisie, comme si le Pape avait des fantaisies; on a parlé d'inadvertance, comme si, après douze ans, le cocher ignorait le chemin qu'il suit deux fois chaque jour. En réalité, c'était un événement assez gros de conséquences pour qu'il importe d'en préciser les détails et d'en donner une version exacte. D'ailleurs, cet incident n'est point instructif à demi sur la psychologie de Léon XIII.

Ce n'est pas sans dessein que le Pape a traversé une cour où les Italiens ont posé une sentinelle et qui, bien que faisant réellement partie de l'enceinte du Vatican, est en fait occupée par eux. Cette cour, *Cortile del Forno,* où aboutit, par une porte monumentale, la *via delle Fondamenta* qui contourne Saint-Pierre, donne accès à la *via della Zecca,* et à la *Zecca* même (la Monnaie).

Les Italiens ont pris possession de la Monnaie, mais ils n'y travaillaient jadis que pendant le jour, parce que, le jour, la porte donnant sur la cour était toujours ouverte et que, pour franchir la nuit cette porte fermée, il eût fallu en demander les clefs au Vatican. Lorsque le cours forcé eut été aboli, la Monnaie dut frapper nuit et jour : on a alors percé un escalier tournant à travers un mur extérieur et c'est par cet escalier que pénètrent les ouvriers et les fonctionnaires. Toutefois, à une sorte de guérite en pierre dans le saillant du mur, les Italiens ont un factionnaire et ils en ont un second à la porte de la Zecca.

Un très court espace sépare le portail monumental, entrée officielle du Vatican, de la porte gardée par les Suisses, qui donne réellement accès au palais apostolique et qui y fait corps. Cette porte ouvre sur la cour del Forno, de même que plus haut, vers la Zecca, une troisième porte qui mène au Belvédère, aux musées et aux jardins pontificaux. Le Pape est sorti du Vatican par la deuxième porte et y est rentré par la troisième et, d'une porte à l'autre, il a traversé un territoire contesté.

Il ne s'agissait point pour lui de faire constater si cette cour dépendait ou non du Vatican, mais de provoquer une interprétation de la loi des Garanties, d'établir la somme des prérogatives et des droits qu'on consentait à lui reconnaître. Or, pendant que les uns affirmaient que le Pape était venu sur territoire italien, pendant que d'autres répondaient que le Pape n'était point sorti du territoire pontifical, le ministre, par son organe le plus accrédité, faisait officiellement déclarer qu'il n'y avait point de territoire pontifical, que le Pape était un simple usufruitier ayant la jouissance des palais du Vatican, de Saint-Jean-de-Latran et de Castel Gandolfo, mais que l'exterritorialité qui lui était concédée était tout au plus analogue à celle que les usages diplomatiques des diverses nations reconnaissent à la demeure d'un ambassadeur ou d'un agent officiellement accrédité. Cela revenait à nier l'indépendance *nationale* du Pape, qui devenait ainsi un citoyen peut-être privilégié, mais à coup sûr un citoyen italien. C'était l'affirmation de la doctrine exposée par M. Minghetti : le Pape sujet du Roi.

Les conséquences qu'on doit tirer de cette déclaration au sujet de la liberté

LAMPES ÉTEINTES



du Souverain Pontife et aussi, et surtout, au sujet de la liberté des conclaves futurs sont si graves que le mieux est d'attendre les événements ; mais n'est-ce pas bien là tout le caractère de Léon XIII et toute sa façon d'agir : ce projet dont il a mûrement pesé toute la portée, et que subitement, tout seul, sans demander nul conseil, il exécute : trois tours de roue et le problème est posé devant l'Europe, le ministère italien se précipite au piège tendu et cette promenade d'un vieillard sur quelques pavés disjoints entre lesquels l'herbe pousse, cette action qui n'est une action que le moins possible et qui semble un argument philosophique tant elle est réduite à ce qui est indispensable pour effectuer la démonstration, suffit à prouver au monde et peut-être au Pape lui-même, que la loi des Garanties n'a été qu'un charlatanisme, que, même si la Papauté en acceptait la lettre, l'Italie en donnerait une interprétation à son gré, que nulle entente n'est possible, que nul raccommodement n'est praticable, qu'il faut renoncer à des tentatives qui ne peuvent que compromettre ou affaiblir la Papauté aux yeux des fidèles catholiques et que le Sacré Collège, lorsqu'il aura, dans une éventualité que Léon XIII connaît, à laquelle il pense sans cesse, et qu'il attend sans inquiétude, à pourvoir à la vacance du Siège de Saint-Pierre, devra considérer d'abord si l'indépendance du Conclave est assurée, et devra ensuite, par ses suffrages, préparer un pontificat tel que les intérêts de l'Église universelle ne se trouvent point subordonnés à la politique de la Triple-Alliance.

LA SEMAINE SAINTE



IL y a vingt ans, pendant la Semaine Sainte, l'Église romaine étalait ses splendeurs et, par des cérémonies d'une pompe grandiose, d'une signification sensible, qu'avaient réglées les plus illustres artistes qui eussent jamais vécu, commémorait le sacrifice du Dieu-Homme mort pour l'humanité. Il est impossible, en rendant compte de ce qui se fait aujourd'hui, d'oublier entièrement ce qui se faisait jadis. Rien n'est resté que le souvenir des fonctions papales, mais ce souvenir plane sur Rome en ces jours-ci et l'emplit d'une vague et mystérieuse attente. Il semble à chacun des vieux Romains que, brusquement, le canon va tonner au fort Saint-Ange, que les étendards de l'Église vont se déployer sur les bastions, surtout que la porte de la loggia de Saint-Pierre ne peut toujours demeurer close, qu'elle va s'ouvrir, que la bénédiction va descendre sur la Ville et sur le Monde. Ils espèrent on ne sait quel miracle et, de tous les entours, des montagnes prochaines, des campagnes où leur abri est un pan de ruine antique, ils viennent pour le prodige. Le prodige s'est fait attendre. Mais ce peuple des environs, joint au petit peuple vraiment romain, suffit à marquer d'un trait si particulier les offices qui se célèbrent à présent presque suivant les mêmes rits que par le monde entier, que c'est à lui qu'il faut s'attacher d'abord, en

notant ses attitudes, en essayant de pénétrer ses idées. Comme il y a vingt ans, les cérémonies du pontificat romain, dont nul artiste digne de ce nom n'a tenté de rendre les splendeurs, ceci aussi sans doute disparaîtra avant qu'une génération n'ait fait sa vie. Les princes ne vont plus au Vatican, pourquoi les petits iraient-ils aux églises? En pays où l'on proclame l'égalité devant la loi, si les ministres se donnent l'agrément de se dire athées, pourquoi le peuple croirait-il qu'il y a un Dieu?

Le but qu'on poursuit ouvertement, c'est de décatholiciser l'Italie. On croit y être à peu près parvenu pour les hautes classes et l'on a fait une société à son image : libertine et impie, qui pèse ses dévouements comme ailleurs on pèse ses alliances et qui a appris par d'illustres exemples quel cas il convient de faire de la reconnaissance et de la foi jurée.

Dans le peuple, un esprit religieux subsiste encore avec des formes qui sont particulières, tiennent plutôt peut-être de la superstition que de la foi, s'attachent aux côtés tangibles du culte plus qu'aux dogmes immatériels de la religion, tournent presque sur des points à une sorte de fétichisme où il est difficile de distinguer, abstraction faite des vocables imposés aux images, la part que le Christianisme a apportée et la trace qu'a laissée le Paganisme. Au sortir des églises où elles viennent de prier ardemment, les femmes, sur la place, se font tirer la bonne aventure. On méle la religion à toutes sortes de superstitions où elle n'a rien à faire. Toutefois, si enveloppée soit-elle, et si défigurée, cette part qui reste du Christianisme est assez grande encore pour tenir ce peuple, ce misérable peuple attaché à la glèbe, pour lui apporter des consolations, pour lui assurer des espérances. Qu'on supprime en son esprit cette religion à laquelle il est uni par des liens vingt fois séculaires, qu'on paie des instituteurs pour lui enseigner que tout ce qu'il croyait, tout ce qui faisait son lendemain immortel et l'aidait à supporter le poids du jour, n'est que préjugé, niaiserie et sottise, ce peuple, dont les besoins factices ou réels augmentent sans cesse et dont les ressources traditionnelles diminuent toujours, qui connaît des passions nouvelles et qu'on déshabitue de ses rêves d'autrefois, à qui jadis on montrait le ciel comme une récompense et qu'on exproprie aujourd'hui de l'éternité, auquel on ne peut donner le bien-être en sa vie présente, et chez qui l'on abolit le songe d'une vie bienheureuse, ce peuple voudra se faire un meilleur partage. Le jour qu'il n'ira plus aux cérémonies des prêtres, il ira aux ventes des carbonari et aux assemblées des anarchistes. Il y trouvera des pompes théâtrales qui flatteront son esprit et des pratiques

LA BONNE AVENTURE



mystérieuses qui plairont à son imagination. A défaut de la foi religieuse, il se fera une foi avec des lambeaux de politique et de socialisme. Malheur à ce qui se trouvera alors sur sa route. En ce peuple enthousiaste qui, lorsqu'il est convaincu, sait donner sa vie, l'abnégation peut être absolue, et le sacrifice entier. Que l'on compte seulement ce que l'Italie a, depuis cinquante ans, fourni de conspirateurs et d'assassins politiques. Et qu'est-ce que la foi politique près de la foi socialiste?

Jusqu'ici un seul frein a arrêté ce peuple : la Religion, et la seule religion qui convienne à son tempérament, c'est la Romaine. D'autres peuples peuvent concevoir un idéal religieux qui n'ait besoin, pour se manifester, ni d'un culte brillant, ni des images, ni des représentations de la Divinité. Lui, point. Les Iconoclastes, soutenus qu'ils étaient par les Empereurs de Byzance, sont venus avorter ici, moins contre les décrets des Conciles que contre un sentiment populaire. La Réforme n'y a point fait des prosélites, n'en pouvait faire. Il faut à ce peuple, dans sa religion, une part de sensualisme et c'est ce sensualisme même, flatté par le regard, l'ouïe, l'odorat, le toucher, enveloppé par le culte qui s'est comme proposé de le satisfaire, qui dessine d'un trait si particulier les attitudes prosternées, les poses suppliantes, les gestes toucheurs des mains sur les crucifix, les baisers chauds sur les reliques, l'écarquillement des yeux aux spectacles et aux pompes papales, mettant toute une matérialité humaine, avec ses goûts, ses désirs, ses passions dans les honneurs rendus à l'Immatériel, dans un acheminement terre à terre vers le Divin.

LES RAMEAUX



Saint-Pierre, jadis chapelle papale. A neuf heures, le Pape descendait de ses appartements ; dans la chapelle de la Pitié, il prenait l'étole, la chape de satin rouge, la mitre lamée d'argent. Il montait sur la *Sedia* et, précédé des prélats et des cardinaux, entouré des Gardes-Nobles et des Gardes-Suisses, il venait à l'autel de la Confession. Assis sur le Trône que décoraient des palmes toutes découpées et recroisées et des rameaux d'oliviers, il recevait l'obédience des cardinaux, en manteaux violets. Ceux-ci revêtaient ensuite les habits sacrés propres à leur ordre : les patriarches et les évêques avaient la chape et la mitre, les prélats romains passaient la cotte sur le rochet. Alors, les acolytes apostoliques et les votants de la signature, portant le bénitier et l'encensoir, s'approchaient du trône, et le sous-sacristain, le diacre et le sous-diacre d'office en aube présentaient à la bénédiction du Pape les trois plus belles palmes destinées à Sa Sainteté elle-même. Les autres palmes, que, une à une, il recevait du cardinal-diacre, le Pape, un grémial richement brodé sur les genoux, les remettait à chacun des cardinaux, des patriarches, des archevêques, des évêques, des abbés mitrés, des pères pénitenciers de Saint-Pierre, au gouverneur de Rome, au prince assistant au Trône, puis à chacun son rang, à quiconque avait place dans la hiérarchie,

jusqu'aux maîtres-portiers de la Verge-Rouge, aux curseurs pontificaux et aux massiers. Les cardinaux, après une profonde inclination, baisaient la palme, puis la main et le genou droit du Pape ; les patriarches et les évêques, fléchissant le genou, baisaient seulement la palme ; les autres, à deux genoux, baisaient les pieds.

Vers le trône tout resplendissant de broderies et de dorures, autour duquel les palmes et les rameaux d'oliviers mettaient des jaunes tout à fait clairs et des verts puissants, la lente théorie montait, et au prosternement allongé des vêtements d'or et de soie correspondait le geste grandiose et automatique du Pape, dont la face demeurait indifférente, dont le corps restait immobile, que faisait seul vivant le mouvement à chaque instant répété, toujours pareil.

Est-ce toujours de San-Remo que viennent les palmes du Dimanche des Rameaux? San-Remo a mieux que cela maintenant : il a le poitrinaire. Tout coin de terre y est gardé pour les hivernages princiers. N'importe, la légende est jolie, bien qu'elle soit connue et qu'il y ait des variantes. Le jour où, devant Saint-Pierre, il y a trois siècles, le 10 septembre 1586, Sixte-Quint voulut faire transporter l'obélisque du cirque de Néron, huit cents ouvriers peinaient silencieusement sous les ordres de Dominique Fontana. Pas un cri, sous peine de mort, car il fallait que l'architecte pût se faire obéir. Les soixante machines se tendaient, les cent cinquante chevaux tiraient à plein collier, l'obélisque montait, il allait trouver son aplomb ; tout à coup, les cordes se détendent, c'est une seconde tragique. De la foule, une voix crie : « Mouillez les cordes », et un homme, un marin, vient s'agenouiller, se livrer pour la mort, devant le trône du Pape. On a mouillé les cordes qui se roidissent, l'obélisque est debout sur son piédestal. Sixte V fait grâce au garçon et lui demande ce qu'il veut : C'est pour son pays natal, San-Remo, le privilège de fournir les palmes aux églises de Rome, le Dimanche des Rameaux. Et, bien avant qu'on eût inventé les villégiatures d'hiver, San-Remo était riche des branches de ses palmiers.

Mais des palmes toutes simples, ayant seulement pour elles cette belle courbe flexible, si décorative aux mains des martyrs des anciens âges, des palmes villageoises comme il en poussait aux arbres du temps du Christ, cela ne suffit point longtemps au goût italien. Il y fallut des enjolivements, des enrubannements, des armoiries, des enchevêtrements, des découpures ; de bonnes sœurs Camaldules se prirent à en faire des chefs-d'œuvre et il est

DISTRIBUTION DES RAMEAUX



impossible de distinguer à quelle flore étrange appartiennent ces branches convulsées étrangement et qui semblent en sucre filé. On ne les veut point vertes; on les veut du jaune doux et pourtant brillant qu'elles prennent, saisies et arrachées en pleine vie, en pleine sève, un jaune qui n'est point brunâtre et triste comme celui des feuilles qu'emporte un vent d'automne, ces feuilles que, même encore à l'arbre, décompose l'humidité des matins frileux. Elles ne seraient point tombées à leur jour, marquées et promises comme un fumier à nos terres sans fleurs; elles seraient demeurées éternellement vertes sans connaître les saisons rapides où s'accrochent pour d'autres l'éclosion et la chute. Coupées et desséchées, elles sont encore un feuillage comme un feuillage de pays des fées, où la nature serait toute d'artifice. Et cela mettait une note de plus dans le tableau, ces fleurs étranges, blondes d'un blond de chevelure d'enfant, sèches et légères — comme immatérielles.

La distribution terminée par les ambassadeurs et les étrangers de distinction, la procession se mettait en marche, chacun portant en main la palme qu'il venait de recevoir. Elle parcourait l'immense nef, pendant que les hautes-contre entonnaient l'hymne : *Cum appropinquaret*. Quand elle arrivait au portique, les deux battants de la grande porte se fermaient; deux clercs restés à l'intérieur entonnaient l'hymne : *Gloria laus et honor,* l'hymne qui valut de la part de Louis le Débonnaire sa grâce à son auteur, Théodulphe, évêque d'Orléans. Les chantres placés dans le vestibule le répétaient. Au dernier verset, le sous-diacre frappait avec le bâton de sa croix la porte qui s'ouvrait aussitôt, et la procession rentrait dans la Basilique au chant alterné des soprani et des chœurs.

Après, c'était la messe papale avec le chant de la Passion, la Passion de Thomas-Louis Vittoria, d'Avila, où le récit était fait par un ténor, les paroles du Seigneur chantées par une basse profonde, où un contralto était chargé des autres rôles, où la foule était représentée par le chœur des chantres pontificaux. Puis le Stabat de Palestrina et le Bénédictus de Baini.

A présent, c'est dans la chapelle chorale, la chapelle du Chapitre, celle où les Papes morts dorment leur sommeil jusqu'au transport dans le tombeau qu'on leur édifie, celle où, rare merveille, le tombeau d'Innocent VIII montre ses joyaux d'orfèvrerie florentine et, après le fracas des grands marbres vides et creux, une œuvre d'exquise simplicité, de pensée haute, d'exécution parfaite; là, au milieu des Anglais qui, lorgnette au côté, Murray en main, se

poussent jusqu'aux marches des stalles des chanoines, s'y installent avec leurs femmes, lesquelles, pour confortable plus grand, apportent des pliants, c'est dans cette chapelle que l'on pourrait penser qu'on verra bénir les rameaux. Les catholiques restent aux grilles, s'y amassent, s'y entassent, ne voyant que de très loin, par-dessus la tête des autres, le doyen du chapitre remettant à chacun des chanoines et des prêtres de la Basilique la palme traditionnelle.

De la tribune du corps diplomatique, la scène est étrange : avec toute la chapelle envahie par ces êtres mixtes, sans sexe, uniformément vêtus de costumes à carreaux, les femmes à casquettes, pareilles à des grooms, grimpées sur leurs pliants, des clergymens çà et là tachant de noir le jaune brun uniforme des vêtements bariolés, une curiosité bousculante, une fureur de voir, une audace que rien n'arrête, un sans gêne que rien n'intimide, la méprisante attitude chez ces bourgeois du Strand, tout imbus de la superstition royale, à l'égard des idoles romaines.

Par le monde entier, quelle plaie, ces gens de train de plaisir, entrant par centaines, déballés par un guide qui leur crie une insupportable et ridicule explication, partout chez eux, car ils ont payé d'avance à l'entrepreneur qui semble avoir exproprié les villes à leur profit, ayant les bêtises lâches des foules, brisant des vases comme au musée Campana, salissant tout un mur de leurs noms comme dans la Chambre des Doges, laids, sales, poussant par les villes leurs imbéciles troupeaux, ayant droit par jour à une somme de monuments et de paysages, à trois repas et un lit, ahuris et hébétés parce qu'ils sont nés ainsi, indiscrets et audacieux parce qu'ils sont nombreux et anonymes, ces êtres dont le regard salit ce qu'il regarde, et après lesquels on a le dégoût de contempler les choses, comme on serait dégoûté de boire dans leur verre, dont la présence tout un jour voile d'un crêpe les chefs-d'œuvre, dont la venue est un péril pour tous les musées, une honte pour tous les palais, une souillure pour toutes les églises; ces bandes dont on devrait se défendre aux frontières comme des porcs serbes ou des moutons allemands! A Rome, plus qu'ailleurs : ailleurs, c'est le penseur, l'artiste, l'écrivain qu'ils troublent au passage et qui se replie sur soi à leur contact; ici, c'est le croyant, le fidèle dont ils usurpent la place, dont ils bousculent la prière, dont ils moquent la foi. C'est à coup sûr un monstrueux paradoxe de penser que, peut-être, les catholiques auraient autant de droit d'assister aux cérémonies du culte catholique que les Anglais hérétiques; mais il n'y a rien à craindre, ce paradoxe-là ne deviendra jamais une vérité.

UN PILIER A SAINT-PIERRE



Pourtant, accrochés à un pilier, se contournant pour voir, — car la curiosité ne perd point ses droits, — et en même temps pour s'incliner aux bénédictions, essayant à la fois de garder l'équilibre et de se maintenir recueillis, voulant comme se pénétrer des cérémonies, afin d'en fixer sans une lacune le souvenir, venus là de loin, au prix de quelles peines, de quelles lésineries pour former leur viatique, tout au fond et bien loin, car ils ont, malgré leur passion, des timidités naïves et des respects craintifs, voici des pèlerins. Ils ont accompli le rêve longtemps caressé; ils ont, des jours et des jours, aspiré à cette patrie de leur imagination et de leur foi. Ils y sont et ils ne voient point et ils n'entendent point et, des chants sacrés, c'est à peine si un murmure léger, scandé d'interjections britanniques, arrive jusqu'à eux. Ils s'en iront, emportant une désillusion et un regret qu'ils n'avoueront pas, et avec la candeur des âmes simples et soumises, ils se diront que sans doute les autres avaient des droits, puisqu'ils en prenaient.

LUNDI SAINT

RETOURNÉ à Saint-Pierre. Peut-être, puisqu'il n'y a point pour le Lundi Saint de cérémonie classée dans les manuels, les gens des agences laisseront-ils prier à Saint-Pierre? Ils sont encore là : ils visitent. Entrés en coup de vent, précipités en tourbillon, pas même un temps leur jacasserie ne s'éteint devant l'immensité majestueuse du temple ouvert, dans ce silence recueilli, comme sacré. A peine si les hommes se découvrent. Nul respect, nulle politesse même. Chez eux, l'étranger qui, pénétrant dans leurs temples, ne garderait point une tenue d'une correction parfaite, qui excédé des voix fausses et des orgues mal à propos soufflées et du ton tartuffien, nasillard et chantant du pasteur, voudrait fuir, ne peut; il faut rester, entendre, se lever aux bons moments et ne point causer de scandale. Mais à eux, hors de chez eux, dans les temples des autres, tout est permis. Soudain pourtant, et brusquement, les conversations s'arrêtent, le silence se fait. A quelque trente mètres du portique, le guide vient d'indiquer une raie en cuivre sur le dallage de marbre. Les voilà tous en chasse à la recherche de l'inscription. Ils l'ont trouvée, ils se penchent, ils regardent, ils déchiffrent; c'est ce qu'il y a de plus curieux à Saint-Pierre. Quelques-unes des dames à casquette s'asseyent pour mieux voir, et le guide, fier, dans le silence, récite

sa leçon : « Ici finit Saint-Paul de Londres, qui a, de longueur, sept cent dix-neuf palmes ou cent cinquante-huit mètres cinquante et un centimètres. C'est la plus grande église du monde ; après celle-ci, Sainte-Sophie, de Constantinople, n'a que quatre cent quatre-vingt-douze palmes, le dôme de Milan six cent six, le dôme de Florence six cent soixante-neuf. » Et faisant danser les chiffres, il compte les trente autels, les cent quarante-huit colonnes, les quarante-deux mètres de diamètre du dôme, les cent trente-deux mètres cinquante centimètres d'élévation, la longueur totale, y compris le portique, de deux cent onze mètres cinquante, tous ces totaux imbéciles que les sots additionnent et qui seuls peuvent, à leur esprit de comptables, donner quelque idée d'art, de grandeur, peut-être d'immensité. Mais déjà on ne l'écoute plus ; on a vu ce qu'on voulait voir ; on sait ce qu'il faut penser de Saint-Paul. On s'en va.

Là-bas, devant la statue de saint Pierre, une autre bande regarde : il y a encore là un spectacle classé et qu'on doit voir. Ce sont des gens de la campagne, des vieillards, des mères, des enfants qui, priant, attendent leur tour pour baiser le pied de la statue.

Qui donc a dit qu'elle était païenne, que c'était Jupiter capitolin, comme si la confusion était possible entre la statue d'or massif que Domitien fit ériger au premier siècle, et cette statue de bronze, très roide à coup sûr et d'un médiocre dessin, mais dont la ressemblance s'accuse si frappante, comme l'a remarqué M. Francis Wey, avec le médaillon de la Vaticane, représentant saint Pierre avec saint Paul. Les mêmes cheveux abondants et crépus, la même barbe frisée, les mêmes traits ramassés où l'on retrouve le même quelque chose d'arabe, dans l'ascétique maigreur, dans l'immobilité voulue de la face. Et, en y regardant de près, il semble que ce soit là comme la première de ces statues mystiques et naïves, d'un réalisme touchant qui, aux portails des cathédrales gothiques, vont, quelques siècles plus tard, s'envoler dans les dentelles de pierre : un art nouveau, un art d'où la convention a disparu et qui ne se soucie plus des canons grecs, un art où la pensée fait oublier la forme, où les êtres représentés, étant des enveloppes d'âmes, perdent en beauté ce qu'ils gagnent en rêverie ; un art où les gestes peuvent être maladroits et roides, mais sont des signes plus que des gestes, et expriment des idées plutôt que des mouvements.

Aussi, dans Rome, et surtout dans Saint-Pierre, cette statue, comme

« ICI FINIT-SAINT PAUL DE LONDRES »



on comprend la vénération qui s'y attache! Elle appelle le regard par sa rudesse, détonnant en anachronisme sur ces marbres clairs, sur ces fonds miroitants, sur ce joli et ce paré de l'immense église; elle ressort plus spectrale et vivante entre ces amours musqués et pompadouresques, ces patriarches contorsionnés, ces figures de papes et de rois emperruquées et bossuées de broderies, couvertes de chatoiements, attifées, ornementées et pomponnées qu'entourent, que soutiennent, que portent des vertus dénudées, des vices terrassés, tous les symboles usés d'un temps réduit pour exprimer une foi qu'il n'avait plus à dévaliser les mythologies et à épuiser les arts poétiques.

Ceci, cette toute simple statue, c'est comme un palladium pour la Rome chrétienne. Sous les baisers des générations, le pied droit est usé. Devant, toute une famille attend son tour : il y a le père, la mère, des enfants de tous âges; chacun d'eux veut être hissé jusqu'à la statue, baiser le pied, et le plus petit, aux bras de sa nourrice, on le lui fait toucher du front. Une femme qui relève de couches vient ensuite, tenant dans son châle son nouveau-né. Droit devant la statue, elle se place, regardant dans les yeux l'apôtre spectral; puis, elle écarte son châle et, d'un geste désignant l'enfant, semble le consacrer. Après, c'est toute une bande d'enfants, les petits portant les grands, les grands portant les petits, et on repense à cette phrase que Louis Veuillot écrivait à sa sœur : « Sortant du Vatican, je suis allé à Saint-Pierre. Devant la statue, il y avait un tas de pauvres gens. Une petite fille en haillons grimpa sur le piédestal pour s'élever jusqu'au pied et le baiser. Elle y parvint, aidée d'une sœur plus petite encore, s'y accrocha des deux mains et enfin y colla ses lèvres. Ensuite, elle aida sa petite sœur à en faire autant. Ce tableau me fit penser à nous, ma petite sœur, et, lorsque à mon tour je baisai le pied de Saint-Pierre, il me sembla que je te sentais derrière moi... »

Qu'on ne croie pas que la dévotion à saint Pierre n'aille qu'aux petites gens : Quand les chanoines traversent la Basilique, allant aux offices, ils baisent, eux aussi, le bronze devenu brillant et jaune.

Un soir, il y a vingt ans, Francis Wey et Jules Lefebvre, presque seuls dans Saint-Pierre, virent Pie IX s'approcher de la statue dont il baisa le pied sur lequel il retint longtemps appuyé son front pensif.

C'était à la veille des résolutions, qu'on peut dire providentielles, car le Concile du Vatican précédant de si peu l'occupation de Rome, le Pape emportant ainsi sous la protection des drapeaux français la décisive victoire sur les

doctrines gallicanes, et, à la veille du désastre qui devait réduire sa souveraineté temporelle aux jardins du Vatican, donnant à sa souveraineté spirituelle une base si large que désormais nul effort ne peut l'atteindre, cela prête à penser.

Les décrets du Concile du Vatican, ces décrets auxquels tous les souverains français se seraient trouvés rebelles, et qui, à Louis IX comme à François Ier, à Louis XIV comme à Napoléon, eussent paru infirmer aussi bien la Pragmatique que les deux Concordats, n'ont pu être rendus que par suite d'un concours de circonstances si étrange qu'il semble échapper au train ordinaire des choses humaines : l'indifférence religieuse des uns, la dévotion ultramontaine des autres, l'ignorance de ceux-ci, la complicité de ceux-là, l'attitude politique des opposants, l'ineptie infatuée de certains ministres, jusqu'aux théories révolutionnaires des libres-penseurs. Ce qui, aux temps des Rois Très-Chrétiens, eût semblé le plus détestable empiètement, parut alors presque simple et n'émut point ceux qui gouvernaient. Pas un ne comprit que l'œuvre, commencée par l'abolition des rits particuliers et des coutumes locales, était désormais accomplie ; que l'Église gallicane avait cessé d'exister ; que, désormais, la Papauté infaillible était invulnérable par l'hérésie.

Conséquence autre et inattendue : par le décret du Concile, par la proclamation doctrinale du dogme de l'Infaillibilité disparaissait des discussions possibles ce point qui, des siècles durant, avait ému les consciences, partagé le monde catholique, divisé le Sacré-Collège. Nul ne pouvait maintenant, sous peine d'hérésie, relever les anciens drapeaux. Nul même n'avait le droit de ne pas croire. Par suite, aux conclaves futurs, plus de ces factions : *Zelanti* et *non Zelanti;* plus de question de doctrine : l'Église n'en a qu'une et, hors d'elle, point de salut. Ainsi, que demain Léon XIII vienne à disparaître, les cardinaux n'auront point à chercher un candidat à la tiare dont les opinions soient hors de suspicion. Les maximes ultramontaines ont tout envahi, tout annexé. Quiconque ne les professe point n'est point catholique. Donc, le conclave pourra, sans craindre que sa foi religieuse puisse en recevoir une contrainte, se transporter en tel pays où il sera assuré de rencontrer une liberté qu'il ne trouverait point à coup sûr en Italie. Les controverses doctrinales n'ayant nul lieu de s'engager, la difficulté étant supprimée du zelantisme ou non zelantisme du pape à élire, les cardinaux seront plus à même de lutter contre les périls qui menaceraient l'Église universelle si la Triple-Alliance parvenait à imposer à la chaire de Saint-Pierre un protégé du roi d'Italie.

LE PIED DE SAINT PIERRE



Et, de même, les Italiens prenant Rome, abolissant le pouvoir temporel, enfermant le Pape dans les murs du Vatican, le dépouillant des derniers vestiges du Patrimoine de Saint-Pierre, la Papauté devenait inattaquable par la force. Toute violence physique devait venir se briser contre l'esprit : nulle contrainte humaine n'était plus possible, car ici nul intérêt ne devait plus être humain.

Qu'on repasse en pensée avec sincérité l'histoire des États de l'Église, qu'on la prenne, non aux époques de violence où les papes batailleurs, casque en tête et cuirasse au corps, menaient leurs bandes à la façon des autres princes d'Italie, prenaient ou perdaient des villes, en donnaient, en vendaient, en achetaient, trafiquant des peuples comme ils trafiquaient des indulgences; qu'on la suive seulement durant les trois derniers siècles, alors que l'agglomération en est achevée et que la période est comme terminée des formations territoriales accidentelles que les nationalités n'expliquent ni ne justifient; que l'on compte alors combien de fois le domaine temporel de l'Église a été, de la part des Souverains-Pontifes, l'occasion de concessions spirituelles; qu'on examine de quel poids a pesé l'occupation d'Avignon et du Comtat Venaissin dans les dissentiments entre les Papes et les Rois de France, de quel poids l'occupation de Bénévent dans les rapports avec les Rois des deux Siciles : Castro, Ronciglione, les Légations, Ancône, Rome même envahis quand les Empereurs et les Rois voulaient obtenir quelque faveur religieuse, restitués après la faveur obtenue, un perpétuel marchandage des choses saintes, une contrainte toujours menaçante, et dans le fait presque toujours sûre de son fait. Attachée à cette glèbe, vainement l'Église eût-elle essayé de secouer le joug des rois. Si, pendant des siècles, la papauté n'a point, dans l'univers, donné à sa doctrine religieuse le développement que, à Rome même, elle enseignait comme une des parties essentielles de la foi, c'est que son domaine temporel en eût été menacé et qu'elle prétendait le conserver. Tant que le Pape a exercé une souveraineté analogue à celle des autres souverains, il ménageait des intérêts, il subissait des pressions, il devait entrer dans des ligues, se conformer au système qui prévalait en Italie ou en Europe, il devenait d'un parti, lui qui doit être au-dessus et en dehors des partis. Il avait des alliés et des adversaires, lui qui ne doit connaître que des fidèles. Il partageait forcément les opinions sociales qui légitimaient sa monarchie comme les autres monarchies, qui en assuraient la perpétuité et qui en maintenaient l'organisme. Par suite, il écartait violemment du catholicisme des

hommes dont la plupart eussent été sensibles à ses mystères et dont les idées se rapprochaient infiniment de celles qu'enseignait l'Église primitive. Rien de tout cela n'est plus. Le Pape ne peut plus être inféodé ni à un système, ni à un souverain, ni à une opinion politique. Il est libre. Il est le maître. Il est le seul maître, car en face de lui nulle puissance qui sache de qui elle vient et à qui elle va, qui possède la certitude, l'Infaillibilité. Dégagé de ses langes, il apparaît si terriblement grand, qu'il semble qu'il ne connaisse point encore tout ce qu'il pourra, le jour où Dieu voudra qu'il veuille.

Au point de vue des idées, l'évolution accomplie dans la religion catholique par le Concile est le fait qui domine ce siècle. Au point de vue des faits, l'évolution que, pour la papauté, amènera fatalement quelque jour l'abolition du domaine temporel, peut avoir pour conséquence, dans le siècle qui vient, la transformation radicale de la société moderne. Lorsque, à la Constituante, dans la discussion sur les biens du clergé, Montlosier disait des évêques : « Vous leur ôtez une croix d'or, ils prendront une croix de bois, et c'est la croix de bois qui a sauvé le monde », il prononçait une parole qui n'a point été assez méditée. La croix d'or a sauvé jusqu'ici les trônes et les puissances. La croix de bois, deux mille ans après la mort du Christ, peut encore et peut seule, avec les grandes idées de Justice, de Paix et d'Égalité que le Christ est venu annoncer, sauver l'Humanité.

A la sortie, errant à travers Rome, encore ces gens des trains de plaisir. Ils sont au Forum de Trajan et le guide débite ses mensurations imbéciles : quarante-deux mètres quatre-vingt-sept centimètres de haut, trois mètres cinquante-six centimètres de diamètre, cent quatre-vingt-deux marches, quarante-trois petites ouvertures, deux mille cinq cents figures, comparaisons avec les diverses colonnes du monde entier qu'on aune comme des cotonnades. Pendant que, la tête levée, en une contemplation ardente et presque farouche — car Londres n'a rien de tel — les gens de la *partie* fixent cette étrange statue de saint Pierre que Sixte-Quint, moins avisé certes que Grégoire-le-Grand, a placée là comme une revanche, le guide dit les vingt-trois blocs de marbre où passent les vainqueurs et les vaincus, où marchent les chevaux, où se mettent en œuvre les machines de guerre. Il jeta comme au hasard le nom de Trajan enterré au pied de cette colonne dont sa statue couronnait le sommet. Cela ne dit point grand'chose à ces gens qu'il promenait, mais en l'esprit d'un passant que le hasard avait amené, que la curiosité avait retenu,

DEVANT LA COLONNE TRAJANE



cela fit chanter tout entière l'ode *à la Colonne* et les vers du poète demandant pour l'Empereur un tombeau pareil à ce tombeau de Trajan.

Et, pendant que le guide achevait de réciter sa leçon et que, volontairement, il omettait de dire qui avait sorti de terre cette colonne, relevé le piédestal, rétabli l'inscription, dégagé ce forum et ces débris de la basilique Ulpienne, qui, après de semblables victoires sur les Daces et les Germains, avait seulement pris modèle sur ces marbres pour ériger *ex œre capto*

Ce pilier souverain,
Ce bronze devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument deux fois impérissable
Fait de gloire et d'airain,

le souvenir allait à ces pauvres marbres de l'Attique morfondus dans le brouillard de Londres, à ces métopes du Parthénon, trophées des victoires du comte d'Elgin, aux vers douloureux et terribles dont le chantre de *Child Harold* a fouetté le spoliateur d'Athènes, et qui n'empêchent point tout Anglais qui voyage de souhaiter la même gloire, et, à défaut de la colonne Trajane dont l'absence se laisserait voir, d'emporter au moins dans sa patrie le nez ou le menton d'une statue.

MARDI SAINT

ÈS les premières heures, foule à la Scala-Santa.

C'est loin; tout un quartier neuf, coupé à angles droits, a poussé entre Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran. Ces villas qui, il y a vingt ans, mettaient un peu de verdure sur les pentes de l'Esquilin, la villa Massimi, la villa Altieri, la villa Palombara ont disparu, noyées dans les grandes maisons uniformes, jaunes ou grises. Jadis, une seule voie — Via in Merulana — très vieille, passant entre des terrains vagues, s'enfonçant comme dans la campagne, aboutissant au plateau désert de Saint-Jean où l'herbe verdissait — point même une rue, un chemin. Du Colysée, une autre rue venait, solitaire aussi, aux rares maisons basses, finissant à rien en approchant de la place. Et, après le palais et la basilique, ce pâté de bâtiments se levant étrangement du vide avec leurs architectures de civilisés, après cet obélisque, le plus grand qui soit au monde, dont l'ombre tournant du matin au soir ne rencontrait jamais d'être vivant, l'immensité des espaces mornes...

Dans ce coin de Rome, tout était abandon et ruines. La ville dansant dans son enceinte trop large s'arrêtait là où justement était la plus dense, la plus majestueuse, la plus renommée en palais, en thermes et en cirques, la cité

ancienne. Rome moderne finissait au Palatin, laissant inhabités l'Aventin, le Cœlius et l'Esquilin, jetant seulement quelques églises au bout de chemins sans maisons. Çà et là, des ruines fameuses évoquaient des noms d'empereurs : les thermes de Claudius, de Titus et de Caracalla, le palais de Néron. Dans des coins, des familles y vivaient tant bien que mal, comme ces plantes parasites qui grimpent aux vieux murs. Quelques jardins, caprice d'un cardinal ou d'un prince, poussaient aux versants du Cœlius, au revers de l'Esquilin, jardins presque délaissés, mais où, entre les débris antiques, l'immortelle nature faisant son œuvre de recommencement, semblait plus jeune encore et plus vivace, mettant comme une coquetterie à parer les vieilles pierres de ses nouvelles fleurs. Rien autre : et pourtant c'étaient là les entours et les avenues de ce Saint-Jean-de-Latran « *Mater et caput ecclesiarum Urbis et Orbis.* »

Là, sur ce domaine de Plautius Lateranus, chassé du Sénat pour avoir été l'amant de Messaline, et mis à mort par Néron comme complice de Pison et d'Epicharis, ce Lateranus qui mourut, dit Tacite « *plenus constantis silentii* » l'année même où fut crucifié Saint-Pierre ; dans cette Basilique d'or qu'érigea Constantin et que consacra saint Sylvestre, tout pape, de Sylvestre Ier à Pie VI, vint chercher comme la consécration suprême de sa puissance spirituelle. A Saint-Pierre, le Pape est le Souverain spirituel du Monde ; à Saint-Jean, il est l'Évêque de Rome. Saint-Pierre, avec ses proportions gigantesques, l'envolée de son dôme, la splendeur de ses marbres, ses gloires rayonnantes, avec ses sépultures, ses dorures, ses mosaïques, avec ses portiques et ses colonnades, sa masse de pierre qui fournirait des demeures à tout un peuple, symbolise bien l'Église triomphante et victorieuse, assurée de l'avenir et bâtissant pour l'éternité. L'homme y est trop petit pour l'édifice : il y disparaît, s'y sent perdu : il y faut les pompes majestueuses du Pape-Roi. En venant à Saint-Jean, dans ce désert, l'on mesurait le chemin parcouru, l'on remontait l'échelle des siècles. L'écrasement ne résultait plus des proportions surhumaines d'un temple mais des siècles accumulés : on y portait l'histoire. Devant soi, comme aux jours où, sur sa mule blanche, le Pape, précédé des religieux, des patriarches et des cardinaux, escorté des princes et des gardes, venait prendre possession de la Basilique, chacun des pontifes qui, depuis quinze siècles, ont coiffé la tiare et reçu au doigt l'anneau du pêcheur, défilait, majestueux ou sombre avec son cortège, et c'était ainsi tout le passé qui se levait, toute l'Église avec ses luttes, ses souffrances, ses combats et ses joies, avec ses confesseurs, ses saints et ses martyrs.

SCALA-SANTA



A présent, c'est un tramway dans la Via-di-San-Giovanni; c'est des maisons neuves grimpant à l'assaut de Saint-Jean, emplissant presque tout l'espace entre le Colysée, Sainte-Marie-Majeure et la Basilique; c'est des squares comme la place Victor-Emmanuel, où déjà s'écroulent les bâtisses neuves à arcades de granit; c'est des places comme la place Dante; c'est tout un dédale de rues à demi construites, rues piémontaises qui, verticalement, immortalisent Emmanuel Philibert, le comte Vert, le prince Eugène, le prince Amédée, le prince Humbert, la princesse Marguerite, tous les princes de l'almanach et, transversalement, Cavour, Manin, Gioberti, Mazzini, Rattazzi, Cappellini, Mamiani, Ricasoli, Cairoli, Bixio... Cette histoire-ci, en face de celle-là, n'est point pour y faire ombre, et les souvenirs qui sont à Latran ne sont point troublés de ces gloires. Quant aux maisons qui sont vilaines, elles ont jusqu'ici la fièvre pour principal locataire.

Par ces rues, aujourd'hui, sans se troubler aux étiquettes souveraines ou illustres, la foule vient : des campagnards, des bourgeois, des prêtres, la vieille Rome. Tous montent à genoux, disant à chaque marche un *Ave,* l'Escalier-Saint, les vingt-huit degrés de marbre blanc veiné qui, suivant la tradition, appartenaient au prétoire de Pilate, et qui, placés par Sixte-Quint sous ce portique qu'il dédia au Sauveur, ont été par Clément XII enveloppées de bois pour les préserver de l'usure.

Les pèlerins ne s'arrêtent point à contempler les deux groupes de Jacometti que Pie IX fit placer sous le portique. Ils ne s'inquiètent point de discuter sur les origines et ils ne savent point si c'est ici un débris du Palais de Latran, le seul subsistant après le grand incendie de 1308. On leur a appris que ces marches qu'ils gravissent ont été arrosées du sang de l'Homme-Dieu quand, sous les coups, on le menait chez le gouverneur romain. Cachées sous les planches, elles parlent encore plus à leur esprit avec les veines rouges dont on leur a dit qu'elles sont striées et qui semblent la marque indélébile du sacrifice accompli; et, en haut, ce *Saint des Saints* où nul ne pénètre, où nul, hormis le Pape, ne peut célébrer, ce lieu, le plus saint qui soit dans le monde, comme il est écrit au-dessus de l'autel, où saint Léon III accumula quatre grandes caisses de cyprès emplies de reliques, où est conservée l'image du Sauveur, peinte par saint Luc et achevée par les anges, apparaît fermé à tous comme si la porte en donnait sur le ciel.

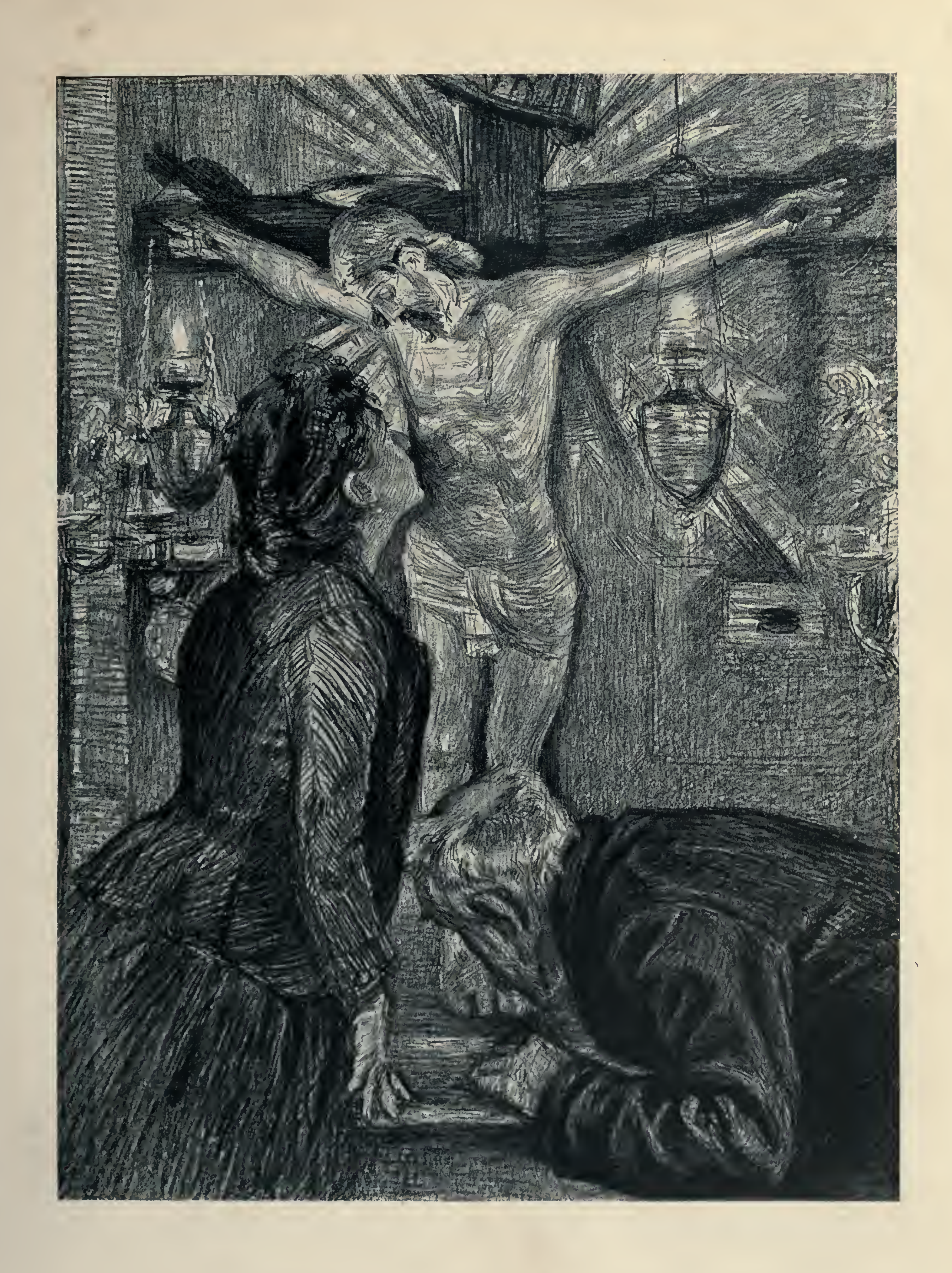
C'est une foi intime, c'est une dévotion qui n'est point jouée, c'est une

espérance qui, à chaque marche gravie, rayonne plus sur ces visages de peuple. Pour cela qu'ils lui veulent prendre, que lui donnent-ils? Ombres pour ombres, celles-ci valent-elles celles-là et, si c'est superstition de monter à genoux les degrés qu'a tachés le sang du Sauveur, quelle superstition ouvrira ainsi aux petits et aux pauvres, la perspective certaine du Paradis promis et, avec la patience de vivre, leur assurera la joie dans la mort?

Dans un autre endroit, même sensation plus intense encore, plus imagée, plus sensible de la dévotion populaire, à ce petit oratoire de Saint-Sauveur-in-Thermis tout près de Saint-Louis-des-Français où, toute l'année, après l'*Ave Maria,* on récite le *Rosaire,* où, chaque jour, on adore la Croix. Là, dans cette ancienne dépendance des Bains de Néron, point de marbres, point de tableaux, point de statues, rien du luxe habituel aux églises. Une pauvreté que rendent plus sensible des petits *ex-voto* bon marché, des papiers découpés, des images d'un sou piquées au mur par des épingles, des diadèmes en zinc à la pièce; des deux côtés du Christ en bois, peint de couleurs vives, aux plaies sanguinolentes, des fleurs en papier défraîchi, dans des vieilles boîtes à sardines; au-devant, deux petites lampes comme les enfants en ont pour jouer à la chapelle.

Le soir, pour le Salut solennel, des fleurs naturelles ornent l'autel; des quatre vases où elles trempent, un est une vieille bouillotte hors de service, un autre, une cafetière démolie; le troisième, une bouteille à champagne au goulot brisé; le quatrième, un vase, un vrai vase, qui a eu des anses. Tout est minable, d'une pauvreté, d'une misère qui peine, fait penser à quelque chapelle de chiffonniers où serait accumulé tout ce qui, au hasard du crochet, a quelque rare rapport avec une religion. Il semble que l'on n'y a donné à Dieu que ce qu'on ne pouvait, pour quelques sous, vendre aux juifs du ci-devant Ghetto, ce qu'ils eussent méprisé de leur lèvre pincée, sans égard aux lamentations des trouveurs, au cri des entrailles affamées. Ce qui paraît ainsi aux riches n'est point tel aux yeux des pauvres. Cela n'a coûté que quelques centimes, mais c'est sur le pain qu'on les a pris. C'est laid, c'est brisé, mais cela brille encore, et ce point lumineux, le seul qui fût dans le taudis, on l'a décroché pour le porter ici. A ce Dieu des pauvres, les mendiants font l'aumône. C'est la faute des riches si l'aumône n'est point plus ample. Du moins ce que les misérables ont donné, l'ont-ils donné de bon cœur.

L'ADORATION DU CRUCIFIX A SAINT-SAUVEUR-IN-THERMIS



A toute heure, la chapelle est pleine; nul n'y est pour voir ou pour être vu, car il y fait peu clair, mais pour prier. Une intime communion de pensée et de ferveur avec le prêtre. Au Salut, les fiancés du petit peuple ont l'habitude de venir là d'abord prier ensemble, avant d'aller se promener pendant le temps que la famille le leur permet. Le jeune homme chante tous les psaumes et répond à haute voix aux prières; la jeune fille, prosternée, prie. L'office fini, l'un et l'autre baisent le haut Christ qui pleure son sang de crucifié et le baiser de la jeune fille est plus long, plus appuyé, s'arrêtant aux larges taches de sang sur la poitrine, pénétré comme d'une pitié de femme pour l'homme mourant, d'une passion d'amoureuse pour le Dieu supplicié.

Pendant les lentes récitations du Rosaire et des Litanies qui bercent doucement et empêchent de penser, dans cette paix des sens, cet endormement mystique que scande le retour monotone des répons identiques, parfois éclatent des bruits de paroles indistinctes; on perçoit des voix, des clameurs, des applaudissements, des rires. C'est le Sénat d'à côté. Car, mitoyen dans le Palais-Madame, c'est le Sénat italien. Et c'est un étrange dialogue que se renvoient ces deux auditoires si proches par le corps et si éloignés par l'esprit.

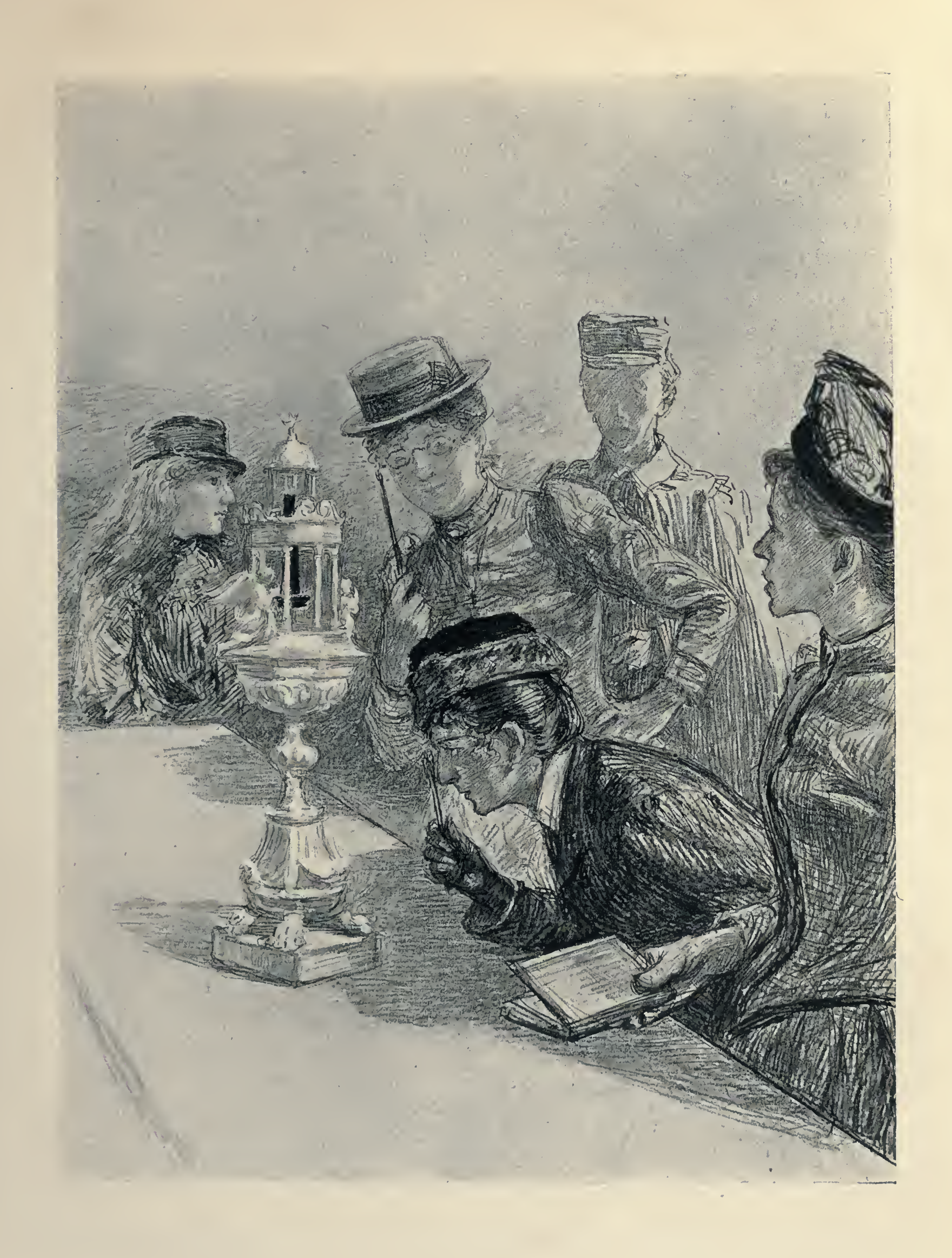
Les pauvres de Rome sont ici sur terre française : Saint-Sauveur-in-Thermis où, dès le troisième siècle, le pape Sylvestre avait institué un centre de culte chrétien, où l'autel a été consacré par Grégoire-le-Grand, a été annexé en 1478 à l'Institution Nationale de Saint-Louis et appartenait à la France à une date encore antérieure. C'est un prêtre français qui apporte à ces pauvres de Rome la résignation et la joie : un vieux prêtre, car Don Andrea Crevoulin a soixante-quatorze ans. Il est d'Avignon. Sa mère fut brûlée vive dans un incendie. Désespéré, il vint à Rome. C'était en 1850 : il y est resté. A Saint-Louis, où il compte toujours comme chapelain, où, à son confessionnal, il écoute tout ce qui, à Rome, est dans la haute piété, des cardinaux, des évêques, des princes, des grandes dames, il a été successivement économe et sacriste; mais il ne donnait point là carrière à son apostolat. Les petits l'attiraient et, à Saint-Sauveur, il a trouvé son terrain. Avec eux et pour eux, il s'est fait Italien, dépouillant sa piété gallicane pour la dévotion romaine, prolongeant les offices, ajoutant les rosaires aux chemins de Croix, les interminables litanies aux fervorini pathétiques, couronnés par les bénédictions du Saint-Sacrement. Et ainsi, grâce à ce vieux prêtre français, les petits oublient qu'ils souffrent, ils se grisent d'oraisons et d'encens, de chants et de prières : ils ont des heures où ils ne pensent point aux promesses mensongères, aux réalités désespérantes,

aux lendemains sans pain. Ils ne se disputent point; ils ne s'injurient point. Ils communient dans la prière. En vérité, une station à Saint-Sauveur ne serait point pour nuire aux voisins du Palais-Madame.

Moins populaire, moins naïve, moins extatique aussi, mais très vive et ardente quoique exclusivement masculine, la dévotion à Sainte-Croix-en-Jérusalem, où l'on va de la Scala-Santa. La femme n'apporte point dans la basilique de Sainte-Hélène le tremblement de sa foi, la passion de son désir, la fureur de son invocation. Elle doit s'arrêter à l'église haute rebâtie par Benoît XIV, dont la façade semble un pastiche rapetissé de la façade de Saint-Pierre. Elle doit se contenter des fresques très retouchées du Pinturicchio qui racontent l'*invention de la Sainte-Croix,* la découverte des trois bois, les épreuves auxquelles ils sont soumis, la rentrée triomphale du cortège dans Jérusalem. Dans l'église basse derrière l'abside, là où sont les grandes reliques, les femmes ne sont admises qu'un jour dans l'année : le 20 mars. Ces reliques, entre les plus fameuses qui soient à Rome, ont pourtant été rapportées de Jérusalem par une femme, l'impératrice Hélène. C'est elle qui, pour les renfermer, bâtit cette basilique dans les jardins de son palais, qui avait été le palais d'Héliogabale. La terre même sur laquelle la basilique repose n'est point romaine, c'est de la terre du Calvaire : Sainte-Croix-en-Jérusalem. Trois morceaux du bois de la vraie Croix, le tiers environ de l'écriteau qui surmontait la Croix avec inscription trilingue : hébraïque, grecque et latine, où le grec et le latin sont, comme l'hébreu, écrits de droite à gauche, un clou de la Passion, une épine de la Couronne d'épines, un des deniers payés à Judas, le doigt dont l'apôtre Thomas toucha le côté du Sauveur ressuscité, la traverse de la croix du bon Larron et enfin le reliquaire de saint Grégoire-le-Grand, qui contient deux cent treize reliques insignes, tels sont les objets exposés à la vénération des fidèles. Toutes les reliques de la Passion ont été rapportées de Terre-Sainte par l'Impératrice, mais même dans le reliquaire de Grégoire-le-Grand, dix-sept reliques se rattachent directement à la vie du Christ et à celle de sa mère, et l'on y voit encore, pour l'ancienne Loi, des reliques des onze prophètes et un fragment de la vierge d'Aaron qui fleurit dans le désert.

Rien, à ce qu'il semble, hormis une pierre contemporaine de l'Impératrice et portant une inscription DOMINÆ NOSTRÆ HELENÆ, n'est demeuré de l'ornementation primitive. La mosaïque de la voûte, souvent restaurée, aussi bien que les fresques, sont d'époque récente. Rien du cadre que sainte Hélène avait

LE RELIQUAIRE A SAINTE-CROIX-EN-JÉRUSALEM



dû faire avec amour à ses précieuses trouvailles n'a été respecté pour attester sa foi et pour conserver sa mémoire.

Dans les monuments religieux, la piété des générations nouvelles aimait substituer ses *ex-voto* à ceux des générations antérieures. A peine une église était-elle construite et décorée qu'on se plaisait à y ajouter, à en changer les dispositions, à en refaire les peintures. Plus saintes elles étaient et plus vénérables, plus les vœux y étaient ardents, plus les transformations rapides. L'idée de consolider ou d'entretenir les édifices des vieux âges ne venait point, ne satisfaisait point, ne semblait point profitable. Il fallait au moins modifier les aspects, mettre les choses à la mode, et l'on pensait s'immortaliser ainsi, — mieux, s'acquérir des titres pour l'autre vie. Ici donc, rien ni de la fondatrice, ni du Concile de 433, ni même, hormis le campanile qui est sans doute du XIIIe siècle, rien du pape Luce II qui reconstruisit la Basilique au milieu du XIIe siècle. Des débris antiques, mais anonymes comme ces colonnes qui soutiennent le baldaquin, comme ce sarcophage de basalte qui, sous l'autel, renferme les corps de saint Anastase et de saint Célaire, mais rien, comme disent les antiquaires, qui soit du temps, qui, par son authentique vétusté, parle aux sens.

Mais bien mieux qu'aux sens, qu'à l'esprit de l'antiquaire, parle à la foi des catholiques cette perpétuité de dévotion, toute portée au même lieu depuis des siècles, toute employée à travers les âges à ce recommencement continuel de décoration. Il ne faut point médire des reliques. Leibnitz, qui n'était point un médiocre esprit, a écrit, tout protestant qu'il était : « Même, puisque le but qu'on se propose est d'exciter en nous des mouvements de piété, s'il arrivait que des reliques réputées vraies ne le fussent pas, ce serait de médiocre importance. » La phrase est bonne à retenir et à recommander aux méditations de ceux qui sont le plus fréquemment admis dans la chapelle souterraine de Sainte-Croix-en-Jérusalem.

Pour les catholiques, en effet, que de pas et de démarches afin d'être admis à voir les reliques de la Passion : il faut aux hommes une permission signée du cardinal titulaire; aux dames, une permission signée du cardinal secrétaire des Mémoriaux qui a dû prendre expressément à ce sujet les ordres du Pape. Autrement on a chance de ne les apercevoir que le Vendredi Saint, le quatrième dimanche de Carême et le 3 mai de chaque année. Mais pour manier les reliquaires, pour en critiquer les ciselures, pour promener ses doigts sur les inscriptions, pour examiner les reliques en les retournant comme sur la table

d'un commissaire-priseur, rien de tel que d'être hérétique. L'excommunication n'arrête point les Anglaises au seuil de la chapelle. Elles y trouvent des complaisances qui espèrent un pourboire et qui, quoique chaque fois presque elles soient déçues, n'en rêvent pas moins aux Miladys légendaires faisant par fantaisie la fortune d'un pauvre homme. Et, avec des moues dédaigneuses, des gestes dénigreurs, la sûreté de goût que donne le Murray à qui sait le lire, elles entourent, elles accaparent, elles absorbent le trésor, et heureux encore est-on qu'il soit de métal et qu'elles n'en puissent briser des morceaux.

Ici, on ne ferme pas les églises avec un système de petites portes bientôt graissées par les mains du populaire; on prend au pied de la lettre la parole du Christ : « La maison de mon Père est ouverte ». On se contente d'un rideau qui n'est pas une clôture; mais, afin d'éviter qu'il ne vole à tous les vents, et que, à force de le lever par un angle, on ne le déchire, ce rideau, surtout pour les portes d'une grande dimension, est une espèce de matelas rembourré de plomb à sa base et doublé d'une nappe de cuir. Quand quelqu'un le soulève avec effort pour pénétrer dans une église, vous croyez assister à un miracle en voyant céder cette muraille flexible. Ce procédé est, en somme, plus malpropre que le nôtre, car, en retombant sur vous, le cuir enduit du cambouis manuel des siècles vous frôle souvent le visage. Pour éviter ce contact au visiteur, un mendiant est là qui, de son dos, relève le rideau, tandis que, humblement, il demande l'aumône.

Il semble que les derniers mendiants romains se soient réfugiés à ces portes, où ils ont trouvé leur emploi, gens d'église qu'ils sont, d'infime espèce à coup sûr, mais tenant pourtant leur place, et si nécessaires que l'œil, habitué à eux, les cherche s'ils s'absentent, que la main se refuse à écarter le lourd voile de cuir, qu'on a comme un remords de l'aumône qu'on n'a point faite. Et ces loqueteux ont un caractère et une façon d'être qu'on ne trouve plus ailleurs : des airs et des allures dévotes, humbles, piteuses, mais en même temps assurées comme si l'aumône leur était due, que ce ne fût point même une aumône, mais un salaire, ou plutôt comme un droit que toute personne comme il faut fût tenue de payer à l'entrée. Et l'œil, quand, sans rien donner, passe devant eux un visiteur ou une visiteuse, Baederer en main, de ces coureurs d'église qui font les monuments comme on fait des patiences! Et la moue pleine, sans qu'ils prennent la peine de se remuer ni de virer le corps, quand déballent, éreintés,

ENTRÉE D'ÉGLISE



bruyants, avec leurs attristantes gaietés, les voyageurs des agences! Comme, en ces mendiants, accrochés, leur vie durant, à ces portails qu'ils ne quitteront que morts, dont ils bougent à peine, à grandi une philosophie et une connaissance des êtres que n'aura jamais ce troupeau qui court par les villes sans en rien voir, comme par la vie sans en rien sentir

Pour comprendre comme, même cela, à Rome, le mendiant romain, est en transformation, sur le point de disparaître, il faut aller le matin chez le Cardinal vicaire, à son palais de la via della Scrofa. Le Cardinal vicaire, on le sait, c'est le représentant du Pape, c'est le Pape évêque de Rome, aujourd'hui le cardinal Parocchi qui, au dire de chacun, si un conclave s'ouvrait, aurait de grandes chances de monter au trône de Pierre. C'est donc Léon XIII qui est ici par son vicaire, et ce vicaire peut être le pape de demain, et celui-ci comme celui-là sait quelles obsèques une populace stipendiée a faites à Pie IX, le pape d'hier, comment, lorsqu'on portait ses restes à la Basilique de Saint-Laurent hors-les-murs, au lieu qu'il avait préparé pour sa sépulture, le cortège funèbre fut attaqué à coups de pierres, et comment, sans l'énergique résistance des fidèles groupés autour du char, la bière renfermant les restes du Pontife eût été précipitée dans le Tibre. Ils savent que cela s'est passé en présence d'une police complaisante sinon complice, que nulle peine n'a frappé les insulteurs des morts, et que c'est un titre aux faveurs royales que de les insulter eux qui vivent. Ils savent que les lois ne sont faites que pour les dépouiller, les discours que pour les injurier, que chaque jour, le premier ministre provoquait la populace à attenter à leur liberté et à leur vie. On fait cela aussi bien au Vatican qu'au Palais du vicariat; mais cela n'importe point, et voici ce qu'on voit tous les jours via della Scrofa : A six heures, le concierge ouvre les grandes portes et une foule, qui attend dans la rue, entre dans la cour. Les premiers arrivés prennent position dans la première partie du grand escalier; les autres forment la queue, comme au théâtre, tout autour de la grande cour du palais. C'est une foule sans caractère, une misère de grande ville, sans individualité, sans nationalité, comme on pourrait la trouver à Berlin, à Londres ou à Paris, une misère cosmopolite et uniforme qui semble s'être vêtue à une *Belle Jardinière* de la débine.

A peine, en approchant, quelques traits distinctifs, si c'en est un, l'abondance de chapeaux de feutre mou, dans les visages des yeux très noirs, des faces basanées, mais rien qui indique le terroir et, en effet, ces pauvres

sont venus là de tous les coins de l'Italie. Au plâtre tachant les vêtements sombres on voit que beaucoup sont des ouvriers en bâtiments; mais voilà tout.

Le mendiant d'église est gai; avec ses airs humbles, il entremêle des petits sourires de reconnaissance à ses clients. Il a une assurance d'avenir — d'avenir éternel — qu'il gagne à la porte qu'il garde. Il l'a si souvent ouverte cette porte qu'une autre s'ouvrira bien pour lui. Il a les menues plaisanteries un peu basses et vulgaires, mais honnêtement salées, qu'on affectionne autour des couvents. Pour le présent, il est un rentier plus sûr de ses rentes que bien d'autres en Italie, avec le fixe médiocre que fournit la paroisse, le revenu que donnent les clients d'habitude, puis les surprises heureuses, les bonnes-mains inattendues : c'est là un peu de loterie, du hasard pour agrémenter sa vie. Quand les cérémonies sont belles et qu'il lui plaît, il entre. Il a le spectacle pour ses yeux, des parfums pour son nez, de la musique pour ses oreilles. On ne se lasse point du grand mystère et, même ceux qui ne pensent point, même ceux qui ne croient point, mis en sa présence, fût-ce pour la dix millième fois, regardent attirés, attentifs, presque émus, se demandant si, devant eux, le Dieu qu'ils voudraient et qu'ils nient, ne va point paraître.

Lui, le mendiant, ne cherche point si loin. Il croit, parce qu'il ne peut pas ne pas croire, que nul doute jamais ne l'a effleuré. Il n'est point assez saint pour imiter Labre, le mendiant français. Il se contente de la vermine qui lui appartient et n'en rajoute pas. Ce n'est pas par mortification qu'il est sale, mais par indifférence. D'ailleurs sa saleté ne va point sans un pittoresque : elle a des tons qui sortent de la banalité, des verts clairs et des bleus crus qui étonnent : la tête a des grands partis-pris où se heurtent des jaunes et des rouges briques sous la barbe blanchie, presque dorée. La face peut être inintelligente, bestiale même, mais d'une bestialité de nature et point d'une bestialité d'éducation. S'il boit parfois, cet homme, c'est du vin : point d'eau-de-vie; point d'absinthe surtout, cette absinthe si tentante qui glace la bouche sous le soleil et qui donne du rêve.

Ils boiront de l'absinthe, ceux qui ne mangeront plus l'hostie; car, à tout homme, il faut sa part de rêve, d'espérance et de joie. Au mendiant de Rome, Dieu suffisait. Mais Dieu ne suffit point à la Maison royale de Savoie, à ses ministres, à ses députés et à ses employés, et à énumérer ce qu'il faut à chacun pour le contenter, l'Imprimerie manquerait de caractères. On a cru quelque

LES ESCALIERS DU CARDINAL-VICAIRE



temps que, au roi de Turin, Rome suffirait, mais Rome, telle quelle, n'a point suffi. Il y manquait, pour être tout à fait capitale, sa populace de meurt-de-faim, son prolétariat sans autre croyance que ses besoins, sans autre foi que ses appétits, sans autre espérance que les rêves communistes enjolivés par l'absinthe. Rome n'a plus rien à envier à présent. Leurs Majestés, pour s'en rendre compte, n'ont qu'à passer devant le palais du Cardinal vicaire. A sept heures précises, elles verront le gentilhomme de Son Eminence descendre l'escalier. Elles verront les misérables qui s'étaient affalés aux murs, se lever et tout ce peuple défiler et, en passant, homme ou femme, chacun recevoir un bon de pain. Et Leurs Majestés n'auront rien à donner; car ces mendiants qu'ils ont faits, ces misérables qui leur appartiennent, cette populace qu'ils ont appelée et qu'il faudrait massacrer demain si le pain lui manquait, c'est le Pape qui la nourrit.

Ce spectacle-là en vaut bien un autre.

MERCREDI SAINT



I jadis le lundi et le mardi de la Semaine Sainte étaient vides de cérémonies imposantes et seulement occupés par les stations ordinaires aux églises et les dévotions particulières, le Mercredi Saint avait une part déjà grande dans les offices qui attiraient à Rome le monde entier.

C'est le jour où les Princes des prêtres et les Anciens du peuple, réunis dans une des salles du Temple, délibèrent une dernière fois sur les moyens de perdre Jésus. Faudra-t-il le saisir en ce moment où la ville est pleine d'étrangers qui ne le connaissent que par sa solennelle entrée dans Jérusalem, trois jours auparavant? Cette multitude qui, par un mouvement de l'Esprit divin est sortie à sa rencontre, portant des palmes et poussant des acclamations, qui étendait des vêtements sur la terre qu'il devait fouler, qui jetait des branches de palmier à son passage, qui proclamait Jésus fils de David, roi des Juifs, l'abandonnerait-elle ainsi? Que dirait Pilate si une émeute éclatait? Mieux valait ajourner l'arrestation après la fête, lorsque les étrangers que la solennité de Pâques avait amenés dans la Ville Sainte, se seraient dispersés; mieux valait s'emparer sans bruit de la personne du Christ et le faire disparaître.

Mais voici qu'un homme demande à être introduit dans l'assemblée. C'est

un disciple du Nazaréen : Judas, surnommé Iscariote. « Que me donnerez-vous, dit-il, et je vous le livrerai ? » Et le marché se fait à trente deniers.

A travers les âges et les temps, cette trahison demeure : elle est une flétrissure à l'humanité. Pour en témoigner son exécration, l'Église, dès les premiers siècles, a consacré le mercredi à la pénitence. En nos temps encore, la Sainte quarantaine s'ouvre par un mercredi, et lorsque, quatre fois dans l'année, l'Église impose les jeûnes qui marquent chaque saison, le mercredi est un des trois jours d'obligation.

Pourtant Judas a fait souche. L'histoire est pleine de lui. A chaque héros qui se lève sur le monde, Judas s'attache. Il lui faut ses trente deniers et, l'argent reçu et compté, le Héros vendu et livré, Judas ne se pend plus. Il est fier, il est glorieux, il est honoré ; si quelque envieux clabaude, Judas invite les peuples à monter au Capitole et atteste que tel jour il a sauvé la patrie. Judas a des vies heureuses ; Judas a des morts tranquilles ; un demi-siècle après qu'il a disparu, on publie les mémoires de Judas, et nul ne répète la parole du Christ : « *Vœ homini illi per quem traditus fuit.* »

L'office du Mercredi Saint, célébré jadis pendant la nuit, forme une partie de la liturgie du lendemain et en a conservé le nom vulgaire de *Ténèbres*. Les Italiens en ont donné cette belle définition : « *Uffizio di lutto, e come la representazione dei funerali del Redentore.* Tout cri de joie et d'espérance disparaît au commencement ou à la fin des psaumes, des cantiques et des répons. Le chant de l'*Alleluia,* introduit par saint Jérôme, est banni ; nulle bénédiction n'est demandée. Chacune des heures canoniales se termine par le chant du *Miserere,* par une oraison par laquelle l'Église invoque les mérites du supplice de la croix. Tout est triste et sombre, comme à des funérailles.

A la Sixtine, où toutes les bougies de l'autel et de la balustrade étaient de couleur jaune où, dans le Sanctuaire, du côté de l'Épître, se dressait, avec ses quinze cierges jaunes, le grand chandelier de bronze triangulaire, la Hercia, dont un cierge devait à la fin de chaque psaume être éteint par le maître des cérémonies, l'autel, surmonté d'un dais de velours violet, avait son retable couvert d'un voile de même couleur. Le parement de velours violet portait les armes des Pamphili, dont était Innocent X, l'adversaire de Mazarin, le destructeur de Castro. Le trône, au dossier de soie violette lamée d'or, était surmonté d'un dais de velours violet et couvert d'une housse violette. Dans la chapelle ainsi préparée arrivaient les cardinaux entièrement vêtus de violet,

MORESCHI, PREMIER SOPRANO



et, après les prélats et les dignitaires, le Pape portant la mitre blanche, l'étole violette et, soit la chape rouge, soit le manteau de serge rouge à capuchon. Dans l'office alternaient les parties de plain-chant et les compositions d'Allegri. Pourtant le *Miserere* était généralement réservé pour le Vendredi Saint et celui qu'on exécutait le mercredi était celui que J. Baïni avait composé. La cérémonie prenait un caractère tout étrange et mystérieux quand, dans la chapelle envahie par la nuit, les cierges de la Hercia, l'un après l'autre, s'éteignaient, symbolisant chacun des patriarches et des prophètes dont la mission d'annoncement est accomplie par le psaume récité, et dont la lumière n'y survit point; durant que l'on chantait le cantique de Zaccharie, le père de Jean, le précurseur, les cierges de l'autel s'éteignaient eux aussi, et seul sur la Hercia, le plus grand cierge, symbole du Sauveur, brillait, moins comme une lumière que comme une étoile!

Ce cierge même, le cérémoniaire le prenait; pendant le chant de l'antienne qui se répète après le cantique, il le tenait appuyé sur l'autel, puis il partait, et sans l'éteindre, le cachait derrière l'autel. L'oraison qui suit le *Miserere* étant achevée, après ces mots : *Qui Tecum vivit*, un des maîtres des cérémonies frappait la terre avec une baguette noire, et sur ce signal, tous les assistants s'empressaient à faire du bruit « *cum manu vel alio quodam modo* », ainsi que dit Guillaume Durand, évêque de Mende, l'auteur du *Rationale divinorum officiorum*. Le bruit ne cessait que lorsque le cierge conservé derrière l'autel reparaissait et que cette lumière nouvelle annonçait que l'office était terminé.

Les liturgistes donnaient de cette cérémonie une explication spécieuse : Lorsque le maître des cérémonies pose le cierge sur l'autel, c'est Jésus sur le calvaire. Lorsqu'il le cache derrière l'autel, c'est la sépulture. Le bruit qui se fait entendre, c'est le tumulte de la nature au moment où le Christ ayant expiré, la terre trembla, les rochers se fendirent et les sépulcres s'ouvrirent. Le cierge reparaît : c'est la Résurrection.

Sauf le cadre incomparable et ces détails d'ornements qu'on a notés, cet office du Mercredi Saint est familier à tous les catholiques, mais ce qui était incomparable à la Sixtine, c'était le chant, ce chant étrange et unique que l'on retrouve à la chapelle cardinalice de Sainte-Marie-Majeure. Il est vrai que le cadre n'est plus le même, que la pompe est moindre, que, dans l'immense basilique, le recueillement s'affaiblit, qu'on vient là plus au spectacle qu'à l'office; que, sur les chaises disposées pour les membres du Corps diplomatique,

prennent place plus de ministres accrédités près le roi d'Italie que de ministres accrédités près le Pape; que, sauf l'ambassadeur d'Espagne, témoin obligé des cérémonies, puisque le roi d'Espagne est ici chanoine d'honneur, comme le roi de France l'était à Saint-Jean-de-Latran, la plupart de ceux qui envahissent les places réservées, hommes et femmes, appartiennent à ce public bigarré qui joue les ambassadeurs dans les environs du Quirinal et qui, y trouvant les plaisirs un peu rares, se rejette sans façon sur les plaisirs du Vatican, mais c'est ainsi et, de même qu'il nourrit les pauvres du roi d'Italie, le Pape est, paraît-il, chargé d'amuser ses invités.

Ces chantres de la Sixtine, qui disparaissent, eux aussi, sont entre les curiosités de Rome, et voici ce qu'on en peut dire : Les chapelains chanteurs « *Cappellani Cantori* » de la Chapelle pontificale sont au nombre de vingt-neuf, y compris un directeur perpétuel qui bat la mesure, le cavaliere Dom. Mustafa, un maître, Vincenzo Pecorini qui indique les morceaux à exécuter, un camerlingue qui règle les intérêts matériels de la compagnie et un secrétaire pointeur qui note les absents et impose les amendes. Ils sont au moins tonsurés, célibataires, et portent constamment le costume ecclésiastique auquel ils ajoutent par privilège le collaro violet; — c'est l'espèce de faux-col sur lequel s'adjoint le collarino ou col de chemise. — Aux Chapelles et aux Consistoires, ils ont la soutane et la ceinture de soie violette, avec la cotta et l'aumusse. En fait de privilèges, ils ont celui d'un caveau spécial à la *Chiesa nuova* où ils sont enterrés tous ensemble « pour que la mort ne sépare point ceux que vivants a joints la même mélodie ». *Soprani, contralti*, ténors, barytons et basses, ils sont nommés au concours. Seuls ils peuvent chanter devant le Pape et les cardinaux réunis en chapelle ou en consistoire, et ils n'exécutent jamais que le chant grégorien ou de la musique dite « alla Palestrina, » sans accompagnement d'orgue, en lisant les morceaux dans des livres entièrement copiés à la main. La tribune d'où ils chantaient à Saint-Pierre, tendue de drap rouge, close d'un grillage d'or qui les dérobait à la vue de la foule, est adossée à un des piliers de la coupole.

Les soprani chantant à la Sixtine étaient encore, il y a quatre ans, au nombre de quatorze et « celui qui possède la voix la plus fraîche et la plus exercée, est, a-t-on écrit récemment, M. Moreschi, de Saint-Jean-de-Latran. La plume est impuissante à rendre la suavité pénétrante de cette voix puissante et souple, dont le timbre est plus pur que celui des belles voix féminines, avec une ampleur et une vigueur bien supérieures. Le talent extraordinaire de

LE MAITRE DE CHAPELLE DE SAINT-PIERRE



M. Moreschi en fait le soprano le plus recherché. Parfois un peu de fatigue altère le timbre admirable de son organe. Mais son style demeure incomparable ».

L'impression singulière que produisent les voix des soprani a été si merveilleusement rendue par MM. de Goncourt qu'on ne saurait essayer après eux de la traduire... « Les voix ne cessaient pas, disent-ils, des voix d'airain, des voix qui jetaient sur les versets le bruit sourd de la terre sur un cercueil, des voix d'un tendre aigu, des voix de cristal qui se brisaient, des voix qui s'enflaient d'un ruisseau de larmes, des voix qui s'envolaient l'une autour de l'autre, des voix dolentes où montait et descendait une plainte chevrotante, des voix pathétiques, des voix de supplication adorante qu'emportait l'ouragan du plain-chant, des voix tressaillantes dans des vocalises de sanglots, des voix dont le vif élancement retombait tout à coup à un abîme de silence d'où rejaillissaient aussitôt d'autres voix sonores, des voix étranges et troublantes, des voix flûtées et mouillées, des voix entre l'enfant et la femme, des voix d'hommes féminisés, des voix d'un enrouement que ferait dans un gosier une mue angélique, des voix neutres et sans sexe, des voix vierges et martyres, des voix fragiles et poignantes attaquant les nerfs avec l'imprévu et l'anti-naturel du son. »

Les amateurs de musique affirment qu'il n'y a pas à Rome que les soprani, qu'on y possède le roi des ténors, un chanteur d'une merveilleuse souplesse auquel une claudication fâcheuse a interdit le théâtre, et une basse chantante tout à fait remarquable; mais, à dire vrai, les opinions paraissent fort divisées sur la musique de Palestrina. L'un dit qu'elle « est froide, inutilement savante, dépourvue d'expression », l'autre qu'elle « est d'une noblesse insigne et d'une expression inattendue ».

On remplirait des volumes des jugements émis et dont pas un ne concorde. Il est certain que cette musique déroute ; beaucoup de ceux qui l'entendent regrettent que Rome qui a imposé au monde occidental l'unité de la liturgie, soit demeurée libre de s'en affranchir, et que la seule ville où le plain-chant romain ne s'entende jamais ou presque jamais, ce soit Rome. Néanmoins, sur le *Miserere* d'Allegri, les appréciations sont moins divergentes. Selon un voyageur compétent, le cardinal Wiseman, l'auteur des *Conférences sur la Semaine Sainte*, « ce n'est qu'un chant doublement varié, les versets étant alternativement à quatre et à cinq parties jusqu'à ce que, au final, les voix se réunissent en une seule harmonie. La note écrite est simple et sans ornements, mais la tradition, soutenue par la longue expérience d'un goût

épuré, a consacré des embellissements qui n'ont pas encore été écrits ou publiés. » Ces embellissements « avec ports de voix, trilles et roulades d'une fantaisie plus bizarre que religieuse » ne plaisent pourtant pas à tous les auditeurs. Néanmoins l'impression produite semble bien profonde, si l'on écoute l'éminent prélat anglais qui est parvenu à analyser ses sensations avec une surprenante justesse : « Le morceau commence, dit-il, par un bel ensemble, avec un léger *crescendo* jusqu'au milieu du verset, où les voix graduellement se séparent pour préparer la terminaison. Alors, elles semblent former entre elles un tissu de combinaisons harmonieuses; chacune paraît se refuser à la solution générale et dédaigner plus qu'un contact instantané avec les autres, se jouant cependant sur de délicieuses dissonances, jusqu'à ce que toutes, par des modulations successives, soient ramenées à l'accord parfait sur une cadence suspendue. Dans la seconde partie du verset, c'est un accord différent et plus riche, après lequel les parties se divisent avec plus de grâce encore qu'auparavant. Elles se croisent plus que jamais : celle-ci se glisse et serpente encore à pas légers et craintifs à travers le labyrinthe des sons les plus doux; celle-là par des chutes délicieuses, tombe goutte à goutte, pour ainsi dire, des tons les plus élevés au niveau de tout le reste. Si l'une semble enfin parvenir à se dégager, les autres la suivent par leurs cadences imitatives; on dirait des cordes d'argent se démêlant d'elles-mêmes et se réunissant autour de la magnifique et profonde basse qui, pendant toutes leurs modulations, s'est à peine départie de sa grave dignité, et là complétant la plus magnifique harmonie pour éclater dans un *crescendo* final qui n'a pas de nom sur la terre. »

On peut penser que, avant qu'il soit longtemps, on sera contraint, faute de soprani, de renoncer, à Rome, à exécuter ces morceaux contestés. On essaie, il est vrai, de former des soprani artificiels; mais il paraît qu'ils manquent toujours de force et de pureté dans l'émission vocale, que leur chant est nasillard et efféminé et qu'ils ne tiennent pas le son. Ainsi disparaîtra, avec une des curiosités de Rome, un scandale qui n'a pour se justifier que son ancienneté. Encore, il y a plus d'un siècle, Clément XIV l'avait formellement condamné; mais les arrêts de Clément XIV, même de plus solennels, n'ont pas eu longtemps leur exécution.

Dans l'après-midi, c'est la fonction du cardinal grand pénitencier qui se nomme aujourd'hui Monaco La Valetta. Il convient de s'arrêter devant cette figure, car le nom du cardinal Monaco a été souvent prononcé en ces derniers

LE GRAND PÉNITENCIER



temps, concurremment avec celui du cardinal Parocchi, pour le cas où la chaire de Saint-Pierre deviendrait vacante. On peut même dire qu'il est le *papabile* sur lequel sembleraient devoir se porter les suffrages de tous les membres du Sacré-Collège qui ne sont point inféodés à l'Italie et qui prétendent maintenir dans leur intégrité les droits et l'indépendance de l'Église Romaine.

Doyen du Sacré-Collège, secrétaire du Saint-Office, grand pénitencier, archiprêtre de Latran, membre de toutes les congrégations importantes, protecteur d'ordres, de confréries et d'instituts sans nombre, le cardinal Monaco La Valetta n'a jamais laissé discuter sa doctrine, suspecter sa foi, ni soupçonner sa vie. Son histoire est courte : né à Aquila, le 23 février 1827, il a dû sa carrière au cardinal Patrizi, un des derniers cardinaux grands seigneurs, qui l'avait pris en amitié et l'avait introduit dans la prélature. Lorsque le cardinal Patrizi vint à Paris pour baptiser le prince impérial, filleul comme on sait de Pie IX, et pour offrir la Rose d'or à l'impératrice Eugénie, monseigneur Raffaele Monaco La Valetta l'accompagnait. Il ne semble point avoir été frappé des splendeurs que déployait alors l'Empire nouveau et ne se lança point dans les nonciatures. Secrétaire de grandes congrégations, il parcourut si rapidement sa voie que, à quarante et un ans, le 13 mars 1868, il était nommé et déclaré cardinal. Rien d'éclatant en lui, ni comme éloquence, ni comme talents, mais une subordination exacte aux doctrines du Pape régnant. Au Concile du Vatican, sans être un des présidents des commissions, il joua un rôle important et marqua son dévouement.

En 1878, à la mort de Pie IX qui l'avait nommé un de ses trois héritiers fidéicommissaires et l'un de ses exécuteurs testamentaires, il était cardinal-vicaire et il n'est point inutile de dire que, dans la Congrégation du 8 février, il fut de ceux qui votèrent pour que le Conclave se tînt à l'étranger. On assure que, dans la Congrégation suivante, « il observa qu'il serait plus régulier de proposer la question si l'on devait élire le Pape tout de suite, *etiam præsente cadavere*, pour éviter des violences de la part du Gouvernement. Il eut, dit-on, quatre voix au premier scrutin et quatre à l'accession et garda deux voix au second scrutin. Riche et généreux, simple et pieux, à la fois prudent et ferme, il vit très retiré du monde et n'entretient presque aucun rapport suivi avec le corps diplomatique.

Le cardinal Monaco a un teint uniformément blanc, d'un blanc mat; on sent en lui la volonté et l'intelligence, non l'ardeur qui se dépense et la foi qui se disperse. Il a les airs d'un taciturne : il voit sa route, il saurait la suivre.

Le monde ne le hante point, ni la pensée qu'on le regarde. Cela lui est indifférent. Il suit sa vie, prêt à accepter la mission que son Dieu lui confierait, moins ambitieux que convaincu, moins politique que chrétien, plus prêtre que pape, plus catholique qu'italien.

Le Mercredi Saint, donc, le Grand Pénitencier se rend à Sainte-Marie-Majeure. Le dimanche des Rameaux il est allé à Saint-Jean-de-Latran ; le Jeudi Saint il viendra à Saint-Pierre. Dans chaque basilique il est reçu par les Pénitenciers : Pères mineurs observantins à Latran, Frères prêcheurs à Sainte-Marie-Majeure, Cordeliers à Saint-Pierre ; il revêt la chape violette, et, sauf à Saint-Pierre, les chanoines, l'attendant à la porte principale, lui présentent l'aspersoir. Le cortège se dirige vers l'autel du Saint-Sacrement où le cardinal fait sa prière ; puis on le conduit à une estrade élevée où le caudataire lui ôte la chape et lui met la barrette sur la tête en même temps qu'un auditeur de Rote lui présente la baguette blanche. Il en frappe à la tête l'auditeur, puis les autres prélats, les assistants et le peuple qui vient gagner l'indulgence de cent jours. Montaigne qui vit, il y a trois cents ans, « Monseigneur le cardinal « Saint-Sixte » faire ainsi son office, écrit avec un demi-sourire : « Il donnait « sur la teste de une baguette longue qu'il avait en la main aus passans et « aus dames aussi, mais d'un visage souriant et plus courtois selon leur grandeur et beauté. »

Peut-être cette cérémonie est-elle une survivance de l'ancienne loi romaine d'après laquelle, pour affranchir un esclave, le maître le frappait sur la tête avec une baguette appelée *Vindicta*. La baguette du Grand Pénitencier, qu'on appelle *Cannuccia*, n'affranchit-elle pas aussi ?

Lorsque le Grand Pénitencier a touché de sa baguette chacun des assistants agenouillés (et chaque fois il gagne aussi pour lui-même, suivant un décret de Benoît XIV, cent jours d'indulgence), il écoute en confession les pénitents qui se présentent. Jadis, il était presque d'usage qu'on lui fournît un criminel de distinction qui venait, bourdon en main, coquilles aux épaules, en costume de pèlerin moyen âge et avec la tête d'un bandit moderne, s'accuser d'énormes crimes : rapts, vols, assassinats ou parjures. Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'un simulacre : les brigands ne jugent plus à propos de se confesser ou pensent sans doute que, à les écouter, le Grand Pénitencier aurait trop à faire.

Dans les basiliques, on ne chôme point de confesseurs. A Saint-Pierre comme à Saint-Jean-de-Latran, onze confessionnaux sont disposés où des péni-

UN CONFESSIONNAL A SAINT-PIERRE


PRO
LINGUA

tenciers de chaque nation attendent en permanence les fidèles. Au-dessus de chaque confessionnal qui, comme dans nos anciennes églises, laisse entièrement voir le prêtre et les pénitents, une inscription indique à quel idiome il est destiné. Mais, si la disposition des confessionnaux est telle qu'on la voit dans la jolie planche de Bernard Picart; si, devant certains, destinés aux occidentaux raffinés, les attitudes des confessantes sont telles qu'on les pourrait voir en tous pays, avec des élégances de formes calculées et des joliesses de maintien, les femmes romaines y portent quelque chose de sauvage, une passion dressée contre la plaque de cuivre percée de petits trous où elles boivent le divin des paroles saintes sans voir qui les dit. Et pendant qu'elles parlent, rapides et violentes, avec des éclats de voix où, même dans l'aveu repentant, glapit l'accent rauque des colères anciennes, des passants se prosternent devant le confessionnal et le prêtre, avec sa baguette plus petite que celle du Grand Pénitencier, les touche au front. Clément XIV a attaché vingt jours d'indulgence à cette pratique, et les Romains ne manquent point, l'absolution obtenue, de faire encore le tour de la basilique, de se prosterner à chaque confessionnal, de gagner l'indulgence, comme si en cette étrangeté de la nature humaine où le besoin d'épargner, la passion de la propriété grossie est dans le sang héréditaire, il y avait comme la volonté d'accumuler aussi des billets à ordre sur Dieu.

JEUDI SAINT

Tout dans Rome, aujourd'hui, est pour la piété ; seul, le Souverain Pontife ne peut marquer au dehors sa dévotion.

Pourtant, c'est entre les jours que commémore l'Église, celui qui tient peut-être le plus à la doctrine qu'elle enseigne, car à pareil jour, dans la Céne mystique, son Dieu a révélé le plus noble de ses mystères. C'est le jour, le premier des Azymes, où au coucher du soleil les juifs doivent manger la Pâque dans Jérusalem. Jésus est encore à Béthanie, mais il rentrera dans la ville avant l'heure du repas pascal, car il doit accomplir la Loi. Il envoie au-devant, pour préparer le repas, deux de ses disciples : Pierre qui est la foi, Jean qui est l'amour. Ils suivront un homme portant une cruche d'eau. Cet homme les mènera où ils doivent aller : c'est à la maison d'un juif riche et qui reconnaît la mission du Christ. Ce juif leur livre aussitôt une salle vaste et bien ornée. L'agneau est présenté au temple, rapporté, apprêté pour le repas : tout est disposé, les laitues amères et les pains azymes. Jésus arrive. Debout, la ceinture aux reins, le bâton à la main, le maître et les disciples remplissent chacun des rits que Moïse a prescrits à son peuple. Pendant ce court repas, ce simulacre, plutôt, Jésus dit : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira, oui, l'un de ceux qui mettent en ce moment la main au

plat avec moi, est un traître. » Et, comme les autres, Judas demande : « Est-ce moi, Seigneur ? » Jésus lui répond à voix basse : « Oui, c'est toi, tu l'as dit. » Mais le vendu fait semblant de ne pas entendre. L'argent le tient, il le tiendra jusqu'à ce que le sacrifice soit terminé.

La Loi ancienne est accomplie, il faut que la Loi nouvelle soit révélée. A la Pâque juive, une sorte de banquet succède où, couchés deux à deux sur des lits, à la mode orientale, le maître et ses disciples prennent part au festin qu'a préparé ce disciple opulent qui prête sa maison à Jésus. A la fin de ce repas, Jésus se lève, prend un linge dont il se ceint comme un serviteur, emplit d'eau un bassin et, malgré la résistance des apôtres, s'approche successivement de chacun d'eux et leur lave les pieds. Puis, prenant en ses mains d'abord un débris de pain azyme, ensuite la coupe pleine de vin, il révèle le mystère de « la Nouvelle Alliance », il institue le nouveau Sacerdoce, il nourrit ses apôtres de son corps, il les abreuve de son sang. Ce n'est qu'alors, devant les désignations de plus en plus claires du maître, que Judas se lève et sort de la salle pour aller chercher ses complices.

Les cérémonies du Jeudi Saint sont donc entre les plus solennelles que ramène l'année, puisqu'elles ont pour objet d'honorer l'anniversaire de la Cène. Pour le mieux faire, l'Église abandonne ses vêtements de deuil. Pour cette messe, elle adopte le blanc, la couleur de la joie, celle qu'elle prendra le jour de Noël et le jour de Pâques. Elle entoure l'autel illuminé des plus riches ornements et où seraient-ils plus riches qu'à la Sixtine ? Mais là, à présent, nulle cérémonie.

Finie la messe en grand apparat avec le trône et le fauteuil couverts d'étoffe lamée d'or et le devant d'autel en tapisserie brodée d'or, où se lisaient, avec les armes d'Urbain VIII, les cinq boules des Médicis. Alors, le Pape précédé de la Croix et de son cortège, vêtu de la chape d'argent où brillait le formoral précieux, coiffé de la mitre d'or, entrait dans la chapelle où les cardinaux en habit violet rendaient l'obédience. Après la messe, dite par le cardinal doyen, où le célébrant, outre l'hostie qu'il devait consommer, consacrait l'hostie pour le calice du Sépulcre, — le calice de cristal de roche monté en or, entouré de pierres précieuses où sont gravés le Christ et les douze Apôtres, — les maîtres des cérémonies distribuaient les cierges aux assistants ; les Cardinaux revêtaient à leurs bancs les habits sacrés de couleur blanche, les Patriarches, les Évêques, les Abbés mitrés venaient à la sacristie prendre la chape et la mitre blanche ; blanche était la cotte des Auditeurs de Rote, des Clercs de

LE LAVEMENT DES PIEDS



la Chambre et des Votants de Signature ; blanche, la dalmatique du dernier auditeur porteur de la Croix; blanche, la dalmatique des deux premiers cardinaux-diacres qui assistaient le Pape. Par la Salle royale, illuminée de cierges sans nombre sortant de douze grandes cornes d'abondance dorées, la procession s'avançait, et, après les prélats marchant deux à deux, après les Cardinaux portant d'une main le cierge et de l'autre la mitre où s'enfermait leur calotte rouge, le Pape s'avançait, tête nue, à pied, portant le calice. Dans la traversée du presbytère, un maître des cérémonies tenait l'ombrelle ouverte sur le calice jusqu'à ce qu'on eût, à la balustrade, rencontré le dais avec les douze Bussolanti aux torches allumées. Dans la Chapelle Pauline toute illuminée, le Pape, au bas de l'autel, remettait au premier cardinal-diacre à genoux le calice que le prélat sacristain déposait dans l'urne du Sépulcre, et après l'encensement et l'adoration, le cortège se rendait à la Loggia de Saint-Pierre d'où le Pape donnait sa bénédiction au peuple.

Quittant alors la chape et la falda pour la mosette de drap rouge bordée d'hermine et l'étole de satin rouge, suivi de son cortège qui avait repris les vêtements violets, le Souverain Pontife se rendait sur la Sedia dans la chapelle Grégorienne où il revêtait l'étole violette et coiffait la mitre d'argent et d'où la procession repartait pour la chapelle de saint Procès et de saint Martinien, dans le bras droit de la croix de la Basilique. Là, le trône était dressé entre les deux colonnes de l'autel, au-devant de tapisseries telles que la tapisserie de la *Cène* qui, sous le règne de Pie VI, fut exécutée à l'hospice Saint-Michel d'après la fresque de Léonard. A droite du trône, sur une estrade où, de l'estrade du trône, on accédait de plain-pied, treize prêtres ou pèlerins étaient assis, vêtus d'une longue robe de fine laine blanche, d'une tunique avec une ceinture de ruban de soie, d'une cape blanche à capuchon, ayant au col une fraise en linge plissé, aux jambes de grands caleçons, aux pieds des souliers de cuir blanc, sur la tête un bonnet très haut, conique, en laine blanche avec des glands de laine blanche. C'étaient les *Apôtres* auxquels le Pape devait laver les pieds. Ils étaient choisis, suivant une décision d'Alexandre VII, parmi des tonsurés nés au delà des monts et étaient désignés par divers cardinaux, le majordome, l'évêque arménien, le capitaine des suisses et plusieurs ambassadeurs, dont l'ambassadeur de France. Le mercredi, ils avaient été présentés à l'étuviste des Palais apostoliques qui, dans la matinée du jeudi, les avait visités et nettoyés, puis les avait livrés, pour être habillés, au bussolante sous-garde-robe.

Sur les crédences, des aiguières, des bassins, des bouquets de fleurs naturelles, des linges et d'autres objets nécessaires à la cérémonie; autour du Pape, toute la cour pontificale, selon les rangs; dans les arcades, des tribunes qu'occupaient les ambassadeurs et les dames romaines.

Après quelques prières qu'il entendait sur son trône, le Pape se levait, déposait la chape, ceignait un grémial de lin blanc garni de dentelles et, précédé des massiers, de deux officiers de sa maison et des deux cardinaux-diacres, passait sur l'estrade. A son approche, l'étuviste apostolique mettait successivement à nu le pied droit de chacun des pèlerins; un diacre en tunique blanche soutenait ce pied pendant que le Souverain Pontife le lavait avec de l'eau que versait un bussolante et qui retombait dans un bassin de vermeil. Après avoir frotté légèrement le pied nu, le Pape l'essuyait, le baisait et s'inclinait; puis il remettait directement à chaque pèlerin une serviette en un bouquet de fleurs, auxquels le prélat trésorier ajoutait deux médailles d'or et d'argent dans une bourse de damas cramoisi à glands d'or. A l'avers de ces médailles frappées à l'effigie du Pape et portant, avec son nom, l'année du Pontificat, se voyait le Sauveur lavant les pieds à saint Pierre, et cette inscription : EGO DOMINUS ET MAGISTER EXEMPLUM DEDI VOBIS.

Le lavement des pieds fini, après la récitation du *Pater* et de diverses oraisons, le Pape se rendait directement à la grande salle située au-dessus du péristyle de Saint-Pierre. Là, une table rectangulaire était dressée, ornée de linges plissés, de vases de fleurs, de pièces d'orfèvrerie et de statuettes de vermeil représentant les douze apôtres. Les Pèlerins qui n'avaient pas changé de costume y avaient été conduits par un bussolante et attendaient debout, à leurs places, l'arrivée du Saint-Père qui, revêtant un tablier bordé de dentelles, versait successivement de l'eau sur les mains de chacun d'eux. Après la prière récitée par le Chapelain secret et la bénédiction de la table par le Pape, les prélats apportaient les plats qu'ils présentaient à genoux au Souverain Pontife. Celui-ci les prenait, les portait sur la table, servait les Apôtres et leur versait à boire. La fonction faite, il se lavait les mains, bénissait de nouveau les Pèlerins auxquels on laissait la desserte de la table et les vêtements dont ils avaient été revêtus, et il se retirait.

Une telle cérémonie ne manquait, à ce qu'il semble, ni de quelques enseignements, ni même d'une certaine philosophie. Dans sa forme traditionnelle, entourée de ses pompes qui en rehaussaient encore l'humilité, elle n'existe plus. Très simplement à présent, les Chanoines de Saint-Pierre y procèdent comme

LA REINE D'ITALIE VISITANT LES TOMBEAUX



on fait en toutes les églises catholiques; l'exemple suprême n'est plus donné. A la même heure, le même jour, les rois l'imitaient et eux aussi lavaient les pieds à leurs Apôtres. D'un bout à l'autre du monde catholique, il y avait un instant où toutes les majestés humaines, si infatuées qu'elles fussent de leur puissance, s'abaissaient à servir comme des frères aînés les plus pauvres de leurs sujets. En France, où la cérémonie avait été instituée par le roi Robert et réglementée par saint Louis qui avait fixé à treize le nombre des Apôtres, c'était un devoir que les souverains regardaient comme si indispensable que, lorsqu'ils ne pouvaient matériellement s'en acquitter par eux-mêmes, ils le faisaient remplir par l'héritier présomptif de la Couronne. Ainsi, en 1607, Henri IV substitua en sa place le Dauphin âgé de cinq ans, et, en 1643, Louis XIII donna la même commission à son fils âgé de quatre ans et demi. Le roi prosterné à deux genoux lavait et baisait le pied des Apôtres, puis il leur servait treize plats de légume et de poisson et leur donnait à chacun une bourse contenant treize écus. Ce titre d'*Apôtre* se gardait dans les actes et, dans les registres des paroisses autour de Versailles, il n'est pas rare de le rencontrer.

Nulle part à présent, le Jeudi Saint, le Pape ne paraît. Mais la reine d'Italie prenant au sérieux, ce jour-là, sa foi de catholique, se donne mission de visiter plusieurs Tombeaux : on dit même qu'il en est où elle envoie des fleurs et qu'elle pare d'ornements divers. On voit passer ses grands landaus découverts avec des laquais rouges à tenue toute anglaise, où elle, de noir vêtue, accompagnée de ses dames et de ses gentilshommes d'honneur, montre son ancienne beauté blonde et l'empanachement de ses chapeaux. A Sainte-Croix-en-Jérusalem, dans la basilique d'où son royal époux a chassé les moines cisterciens, et où il a installé ses soldats, à la même place où priait une autre souveraine, sainte Hélène, où jadis le Souverain Pontife et les cardinaux se rendaient pieds nus de Saint-Jean-de-Latran, elle vient et, se penchant jusqu'à terre, elle baise le crucifix. On attend pour la sortie qu'un peu de peuple se soit groupé au portail, et, ce jour-là, quelques-uns des pauvres du Cardinal-vicaire peuvent avoir la chance de doubler leur aumône.

Ce n'est point à dire que chez la Reine tout soit ici affectation et comédie. Rien ne lui plairait davantage, sans doute, que d'être prise pour une reine d'ancien régime, et d'aller faire, à ses heures, ses dévotions à la vieille mode. Elle aimerait, comme aux entrées solennelles des reines de jadis, les cloches

sonnant à toute volée pour lui souhaiter la bienvenue, les évêques ou les curés se tenant sur la grand'porte de leur église en habits sacerdotaux, entourés de tout leur clergé. Ce seraient les cardinaux qui lui feraient ainsi les honneurs de leur Titre qu'elle n'y verrait point de mal. Ce serait le Pape qui l'attendrait devant Saint-Pierre qu'elle trouverait la politesse galante. Elle ne demande qu'à *concilier*. Sa Cour, par exemple, elle l'ouvrirait fort bien aux grands seigneurs de Rome. Elle l'ouvre même, témoin, dès son arrivée à Rome, le prince de Vicovaro qui est Cenci-Bolognetti en son nom, et prince à la façon de Pie IX, auquel on ne refusa point une place de maître des cérémonies, pas plus qu'à sa femme, miss Lorillard-Spencer, de New-York, une place de dame du palais. La princesse de Teano, à présent comtesse de Fondi, duchesse de Sermoneta, duchesse de San Marco et marquise de Cisterna, qui se nommait jadis miss Bootle Wilbraham avant d'avoir épousé Don Onorato Caëtani, fut aussi bien accueillie. Et quand on créa, à l'avènement du roi Humbert, les six charges de Dames de Cour, il y en eut une pour la princesse Pallavicini, née Boncompagni Ludovisi, dont le mari est un Rospigliosi, chef de la branche cadette, et une autre pour la duchesse Sforza Césarini, née Colonna. Rospigliosi, pourtant c'est Clément IX; Boncompagni, c'est Grégoire XIII; Ludovisi, c'est Grégoire XV; Caëtani, c'est bien un peu Boniface VIII, et Colonna c'est, depuis Martin V, quiconque presque fut pape — car, aussi vieux que Rome, ils sont si intimement liés à sa vie qu'ils semblent, comme les Orsini, indivisibles de ce trône qu'ils doivent garder à travers les temps.

La reine Marguerite n'a donc point de préjugés. Aussi bien depuis treize ans que son royal époux règne à Rome elle aurait eu le loisir de les perdre : les aristocraties romaines ne sont point pour déplaire à son sang bleu de Saxonne, car elle tient plus physiquement de sa mère, la sœur du roi de Saxe, que de son père, le prince Ferdinand duc de Gênes et il semble qu'il en doive être de même au moral. Elle se passionne volontiers pour la psychologie, adore la musique — et surtout la musique Wagnérienne, — paraît quand il faut, mais ne donne à ses sujets que ce qui convient et gratifie seulement à distance ceux qui ne sont pas *nés*, comme on dit en Allemagne, de saluts et de sourires. D'italien, elle a le goût des couleurs voyantes et la folie des bijoux dont elle est couverte au point que, sur ses bras très beaux, c'est, aux grands jours, comme un brassard de bracelets superposés et que, lorsqu'elle paraît en robe décolletée, son cou et sa poitrine disparaissent sous des cascades de perles sans nombre — les plus belles qu'on puisse voir. Peut-être est-elle fort pieuse :

LE TOMBEAU A SAINT-CHRYSOGONE



les femmes le sont d'ordinaire aussi bien dans la branche albertine de la Maison de Saxe, que dans la Maison de Savoie, mais la piété ne s'accommode guère avec le fait de régner à Rome; elle ne donnerait point d'ailleurs cet air de superbe au seuil des églises, à la rentrée au Quirinal. C'est une satisfaction qu'on offre aux petites gens en prenant part à leurs dévotions : cela leur fera peut-être croire que s'il est mal avec le Pape, le Roi est bien avec Dieu.

Cette dévotion politique fait mieux valoir la naïve piété du petit peuple. Dans la vieille église de Saint-Chrysogone, si bien vue par MM. de Goncourt avec ses marbres délabrés, le dallage de mosaïque semé de dragons aux ailes éployées, dont les trous sont bouchés avec des morceaux de pavé de la place, avec la nudité de ses chapelles de village, le bois de ses autels disjoints, loin, très loin, par delà le Transtévère, au delà de l'île San-Bartolomeo, par delà le pont Cestius, dans cette espèce de presqu'île que fait le tournant du Tibre, il faut aller.

Là, dans ce pays perdu où les plaisirs sont rares, c'est chaque année, à Pâques, pour les petits enfants, le même bonheur, la même joie de se coller à une balustrade enfermant un coq grossier en bois peint, une vieille lanterne bien plus grande que le coq, des clous rouillés, une éponge, tous les instruments de la Passion en une représentation toute primitive et naïve; et, aux mamans qui sont derrière eux et qui, vieilles ou jeunes, ont vu cela tous les ans et qui, tant qu'elles vivront, viendront chaque année le regarder, les petits, haussés sur leurs pointes, montrent du doigt chacun de ces accessoires du drame divin dont la suprême grandeur hante leur petite tête, et ils les nomment, et ces morceaux de bois peints, de fer blanc et de carton, revêtus par eux d'une vie presque surnaturelle, leur apparaissent comme les témoins mêmes, comme les contemporains, comme les acteurs de la mort de leur Dieu.

C'est ici, au reste, l'église des petits enfants, et on a devant les yeux, ce qu'y vit Louis Veuillot : Dans le fond de l'église, parée pour la fête de saint Jean de Matha, une demi-douzaine de tout petits enfants jouant avec les rameaux de myrthe et de buis répandus sur le pavé de mosaïque, d'autres dansant comme chez un grand-papa, observant pourtant de ne pas faire trop de bruit...

Vers cinq heures, le beau monde revient à Saint-Pierre, il y a *corso* et les gens de bon ton s'y promènent. On s'y rencontre, on s'y salue, on y

bavarde, on y a sa société, son monde, ses attentifs; on y remarque les toilettes, toutes noires, mais où l'on sait mieux encore se distinguer. Il y a des Anglais qui se poussent dans la chapelle des Chanoines où l'on chante Ténèbres, mais il n'est pas de bon ton de s'y faire voir. On n'élève pas la voix; mais sur toute cette foule causante plane un bruit confus, comme un ronronnement perdu sous l'immensité des voûtes, dans l'immensité de la Basilique. Il n'y a point que des *noirs* pour être là. L'idée de respecter au moins saint Pierre n'est point venue à la nouvelle Cour : on affirme que la Reine s'est montrée elle-même au *corso* du Jeudi Saint; mais on ajoute qu'elle ne le fit qu'une fois.

La piété des gens d'une certaine classe, à Rome, va chaque jour diminuant. Elle était d'extérieur, d'obligation et d'ambition, elle demeure encore d'usage, mais seulement pour des pratiques point gênantes et où il ne faille point s'absorber. On en donne à Dieu pour ce qu'il rapporte, et comme il ne rapporte guère, on lui donne peu. Les terreurs du lendemain s'étourdissent aux plaisirs. Elles reparaissent à des instants, mais fugitives; on ne pense pas autrement, mais on est distrait, et si, quand vient le jour de la peur, on a des conversions qui surprennent et des retours qui étonnent, cela peut faire qu'on meure en catholique, mais cela ne fait point qu'on ait vécu en chrétien.

Après les Ténèbres, pendant que les Romains échangent leurs dernières politesses, la foule des touristes déserte la chapelle des Chanoines et se masse toute sous le dôme, autour de la Confession. Trois chanoines de la basilique vont faire l'ostension des insignes reliques. C'est d'une tribune, au-dessus de la colossale statue de sainte Véronique, entre les grands cierges allumés, plus hauts que des hommes. Pour honorer de plus près les reliques, il faut être admis au nombre des chanoines surnuméraires de Saint-Pierre et cet honneur est réservé aux Souverains. On cite Frédéric III qui, après avoir reçu la couronne impériale des mains de Nicolas V, revêtit la chape pour entrer dans la chapelle où elles sont conservées; un prince Ladislas, fils d'un roi de Pologne; Cosme III, grand-duc de Toscane; puis Jacques III, roi d'Angleterre, et Charles-Emmanuel de Savoie. Deux princesses furent autorisées spécialement à entrer dans le vestibule qui précède la tribune : Christine de Suède et Madame Clotilde de France, reine de Sardaigne. Les balcons sont eux-mêmes des reliques, puisque les colonnes torses qui les soutiennent proviennent, dit-on, du Temple de Jérusalem; mais les reliques insignes sont essentiellement : le voile de

BÉNÉDICTION DES GRANDES RELIQUES



sainte Véronique où est empreinte la face du Sauveur, le fragment de bois de la vraie Croix détaché de celui plus considérable conservé à Sainte-Croix-en-Jérusalem, et la lance qui perça le côté de Notre-Seigneur.

Un chanoine en étole et en gants rouges, assisté de deux autres en surplis et en rochet, bénit successivement le peuple avec les trois reliques au centre et aux deux angles de la loge. Chaque ostension est annoncée par le son de deux clochettes. Le Samedi Saint, on montre, en outre, le chef de saint André, et, le Lundi de Pâques, l'ostension comprend les cent treize reliques de la Basilique vaticane.

Mais Saint-Pierre n'est pas l'église de Rome qui possède les reliques les plus importantes et les plus nombreuses, et un document communiqué permet d'énumérer en détail les reliques insignes, celles qu'une piété traditionnelle recommande à la vénération des fidèles comme attestant chacun des faits éclatants de la vie de Jésus-Christ.

« A Sainte-Marie-Majeure (chapelle du Saint-Sacrement), ce sont les pierres de l'étable dans lequel il naquit ; à Sainte-Marie-Majeure, sa crèche de bois ; à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-François *a Ripa*, à la Nativité-des-Agonisants, ses langes : à Sainte-Marie-Majeure et à Saint-Pierre, du foin sur lequel il coucha ; à Saint-Marc, de la paille de l'étable ; à Sainte-Anastasie, le manteau dont il fut enveloppé à sa naissance ; à Sainte-Croix-en-Jérusalem, des cheveux de Jésus enfant ; à Saint-Jacques-*Scossa-Cavallo,* l'autel de la Présentation ; à Saint-Pierre, onze colonnes du temple de Jérusalem (huit aux balcons des reliques, au-dessous de la coupole, deux dans la chapelle du Saint-Sacrement, et une contre laquelle le Sauveur s'appuyait pour enseigner et pour prier, à la chapelle de la Piété.) A Saint-Sylvestre *in Capite*, la sainte Face ; à Saint-Jean-de-Latran, la table de la dernière Cène ; à Saint-Jean-de-Latran, du linge avec lequel Jésus-Christ essuya ses mains à la dernière Cène, et du linge avec lequel il essuya les pieds de ses apôtres ; au *Sancta-Sanctorum*, une partie du lit sur lequel étaient couchés les apôtres pour la dernière Cène ; à Sainte-Praxède, la colonne de la Flagellation ; à Saint-François *a Ripa*, du voile dont les yeux du Christ furent bandés quand il fut souffleté ; à Saint-Jean-de-Latran et à Saint-François *a Ripa*, le vêtement de pourpre dont il fut habillé ; à Sainte-Praxède et à Saint-Roch, de la tunique sans couture ; à la *Scala-Santa,* l'escalier du Prétoire et les portes du palais de Pilate ; dans seize diverses églises, vingt-cinq épines de la Sainte couronne ; à Sainte-Croix-en-Jérusalem, à Saint-Pierre, à Saint-Jean-de-Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à

Sainte-Praxède, à Saint-Marc et à Sainte-Marie *in Campitelli*, des fragments du bois de la vraie croix; à Sainte-Croix-en-Jérusalem, le titre de la croix; à la même basilique, un des clous; un autre à Sainte-Marie *in Campitelli;* à Saint-Pierre, la lance sacrée; à Saint-Marc et à Saint-Jean-de-Latran, de l'eau et du sang qui coulèrent du côté de Notre-Seigneur. »

Les reliques exposées à la vénération des fidèles ont été, au temps de Benoît XIV, l'objet d'une reconnaissance particulière où ont été rejetées celles qui ont paru apocryphes ou douteuses. Quant aux reliques des martyrs, les catacombes en fournissent toujours. Il en est, parmi ces corps qui sont exhumés par les soins du Vicariat, qui ne sont désignés nominalement par aucune inscription et dont les ossements tombent en poussière; cette poussière, précieusement recueillie, est ensuite mêlée par les religieux cisterciens de Sainte-Croix-en-Jérusalem avec la cire du cierge pascal de la Chapelle Sixtine et des autres églises de Rome. On en fait des petits gâteaux de forme ovale, offrant d'un côté l'image de l'Agneau pascal et la légende *Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi* avec les armes et le nom du Pape qui les bénit, et, de l'autre côté, la représentation de la Vierge et d'un ou de plusieurs saints. Le Pape les consacre solennellement la première année de son pontificat et ensuite tous les sept ans. Le sous-garde-robe est chargé de conserver les *Agnus* et de les distribuer aux fidèles accompagnés d'une feuille imprimée où sont exposées leurs vertus particulières au spirituel et au temporel : toutefois, c'est un camérier secret participant appelé Secrétaire d'ambassade qui a pour fonctions de les présenter, au nom du Pape, aux souverains de passage à Rome.

L'ostension des grandes reliques est brève, le Jeudi Saint; mais ensuite, une autre cérémonie, et non des moins imposantes, retient la foule autour de la Confession.

A la fin de l'Office des Ténèbres, vers six heures et demie, on a porté aux chanoines de Saint-Pierre, réunis dans leur chapelle, de petits aspersoirs de buis, et d'autres d'if ou de cornouiller. Les six plus anciens chanoines revêtent l'étole noire et, quand l'ostension des reliques est terminée, le Chapitre, précédé de la Croix, sort de sa chapelle et se dirige vers l'autel de la Confession. Une nappe sans bordure le couvre. Sur une crédence, posée du côté de l'épître, sont placés sept vases de cristal, un vase de métal doré rempli de vin, un bassin argenté avec sept éponges, et des aspersoirs pareils à ceux que portent les chanoines. Après une prière sur les gradins du marchepied et une antienne

LAVEMENT DE L'AUTEL A SAINT-PIERRE



chantée par l'officiant en chape noire, l'autel est dépouillé de sa nappe. L'officiant et six chanoines y versent d'abord du vin parfumé, puis de l'eau qu'ils étendent avec les aspersoirs et dont ils lavent l'autel. Le vin est l'emblème de la sueur de sang qui recouvrit le corps du Sauveur dans son agonie au Jardin des Oliviers, l'eau représente celle qui découla de son côté, lorsque, après sa mort, il fut percé d'un coup de lance. Après les six premiers chanoines, six autres remplissent le même office. Des sous-altaristes recueillent le liquide avec des éponges; puis l'autel est essuyé et entouré de grands linges blancs, symbole de l'ensevelissement du Christ.

Quand le Chapitre s'est retiré, l'autel reste entièrement découvert et l'on éteint les cent vingt-deux lampes qui entourent la confession. Tout est silence, désolation et nuit. La basilique immense, emplie de la foule qui cherche presque à tâtons les issues, semble vide. Comme un brusque arrêt s'est fait dans la vie pour attendre l'anniversaire de la mort du Christ : La Religion qu'il a fondée interrompt ses cérémonies et, dans le deuil, l'obscurité, la supplication, espère la Résurrection promise.

VENDREDI SAINT



E deuil de l'humanité catholique qu'annonçaient jadis aux fidèles toutes les cérémonies du Vendredi Saint, où tous les détails du costume, toutes les paroles des offices, toutes les attitudes des courtisans concouraient à cette impression de tristesse et de dépouillement, où les cardinaux et les prélats quittaient les insignes de leur dignité et déposaient même l'anneau qu'ils portent à leur doigt, où le Pape renonçait aux hommages solennels, au cierge qu'on tient devant lui lorsqu'on lui présente les livres saints, où les massiers renversaient leurs masses et les soldats leurs fusils; où nul honneur ne se rendait ni dans le chœur de la chapelle, ni dans la ville; où, dans la cité silencieuse, au-dessus de laquelle nulle cloche ne tintait, la vie civile semblait arrêtée devant ce grand acte de foi de la vie religieuse, il en est aujourd'hui comme ailleurs des deuils privés, qu'on prend lorsqu'on n'a rien de mieux à faire et qui n'empêchent ni de se montrer aux promenades, ni d'aller au théâtre, ni de faire des visites, ni d'accomplir du premier au dernier chacun des rites obligatoires de l'existence mondaine.

C'est le jour pourtant où le sacrifice suprême s'est accompli, où le drame du Calvaire s'est déroulé en toute son horreur, avec cette tragique cruauté

que seuls, avec leur concision farouche, les Évangiles savent conserver et dont un récit, quel qu'il soit, qui n'est point leur littérale copie, est impossible.

Rien ne transpire de ce qui se passe au Vatican en forme secrète. On ne voit plus la messe des Présanctifiés, devant l'autel entièrement nu, avec les cierges éteints, les ornements noirs, les leçons sans titre, célébrée en présence du Pape qui a déposé son anneau pontifical et ne donne aucune bénédiction. On n'entend plus, après le chant de la Passion, le sermon en latin qui, depuis l'année 1389, était prononcé par le Grand pénitencier ou par un prélat qu'il désignait, de 1573 à 1774, par un Père de la Compagnie de Jésus et, depuis, par un mineur conventuel. On ne récite plus les dix-huit oraisons pour toutes les classes de fidèles, même pour les schismatiques et les hérétiques, même pour les juifs ; on ne voit plus l'adoration du crucifix, d'abord sur l'autel, entièrement recouvert d'un voile noir, puis peu à peu manifesté au milieu des chants sacrés, ensuite porté sur un riche coussin et placé sur les degrés du sanctuaire, adoré trois fois et baisé par le Pape, puis par les cardinaux, les patriarches, les évêques, toute la Cour, jusqu'aux curseurs, aux massiers et aux caudataires des cardinaux. La croix replacée sur l'autel, c'était la procession pour reprendre le Saint-Sacrement dans la Pauline et le reporter dans la Sixtine où le cardinal grand pénitencier consommait l'hostie. Pendant la procession, on remplaçait le crucifix de l'Adoration par une croix d'argent qui renferme un morceau très considérable du bois de la Vraie Croix, taillé lui-même en forme de croix et sur lequel l'on voit d'un côté le Christ crucifié avec quatre clous et onze figures en bas-relief, de l'autre, les figures de la Vierge et de huit saints accompagnées de caractères runiques. Il paraît que cette relique, qui fut plusieurs fois volée et perdue, avait, vers 463, été donnée par l'évêque de Jérusalem au Pape saint Léon Ier. Devant cette croix on chantait vêpres.

Et encore, dans l'après-midi du Vendredi Saint on anticipait l'office du Samedi Saint en chantant les matines, terminées par le *Miserere* d'Allegri, et le Pape venait enfin, à Saint-Pierre, prier solennellement devant les reliques majeures, que les chanoines montraient de la loge de sainte Véronique.

Aujourd'hui, rien à la Sixtine ou à Saint-Pierre. Dans les églises, des sermons ou des chemins de croix : A Saint-Nicolas *in Carcere*, près du théâtre de Marcellus, au fond d'une ruelle, dans l'encastrement de bâtisses du moyen âge, là où des colonnes profondément enterrées, à base étrusque, jettent inopinément dans l'église ou dans une maison un bout de chapiteau ou un fragment

LE CHEMIN DE CROIX A SAINT-NICOLAS





d'entablement, là où la construction moderne s'est si bien engagée dans la construction antique, s'y est si intimement agglomérée que tout de celle-ci subsiste au travers de celle-là, et que, dans l'étrange emboîtement des choses hétérodoxes, le plus vulgaire y est accolé au plus vénérable; dans cette église où une urne antique de porphyre vert donne pour ornement à l'autel des têtes de Méduse, où fut le Temple de la Piété filiale et, dit-on, la prison Tullienne, les braves gens du quartier, autour de la place Montanara, ont leur confrérie : et c'est des *salumieri,* vendeurs de cochonaille et de poissons salés, de fromage et de mortadelle, des bouchers, des épiciers, tous les petits commerçants de ce coin populeux abrité sous le Théâtre de Marcellus, devenu plus tard la forteresse des Pierleone, le palais des Orsini et des Savelli, qui, décorant le Tombeau comme, aux jours de liesse populaire, ils décorent leur boutique, de bouts de papier de couleur découpés et festonnés en guirlandes, portent la croix et les chandeliers et font la procession.

Encore, pour le petit monde, à Sainte-Praxède, là où il y a vingt ans finissait Rome, car, après Sainte-Marie-Majeure, commençait comme le champ désert parsemé d'églises et de villas qui allait jusqu'aux murs, là, au-dessus de l'ancien Théâtre de Flore, dans cette église toute vieille, où les fonds d'or de la mosaïque vieille de mille années, le puits étrange au milieu de la nef, dans lequel sainte Praxède recueillait le sang des martyrs, les colonnes de granit écrasées, font un décor sans pareil pour évoquer les sanglants mystères du Vendredi Saint, Monseigneur Marini, installé sur une table ornée de tentures à bande dorée, prêche trois heures durant. Dans l'église sombre où traînent sur les mosaïques quelques restes de clarté, l'image du Christ seule apparaît sur l'autel illuminé, et du doigt, brutalement, avec des gestes populaciers, cette image, il l'adjure, il l'invoque, il la montre, se démenant comme un acteur de petit théâtre devant son auditoire qu'il transporte.

A Saint-Louis, c'est le beau monde : on prêche en français et c'est de bon ton de venir même quand on ne l'entend pas. Quelques équipages à la porte, et dans l'église quelques toilettes noires et assez élégantes.

Ici on est en France. A terre, en grandes lettres de cuivre sur le marbre grisâtre, les noms des officiers qui, en 1849, ont été tués au Siège de Rome, de ceux bien plus nombreux qui, pendant l'occupation, sont morts de la fièvre. On marche sur de la cendre française. Aux colonnes, aux murs, des monu-

ments élevés à des Français, des inscriptions françaises. C'est un coin de France transporté à Rome, et quel coin plus sacré que celui-ci, tout fait d'ossements! Il en est d'illustres, cardinaux, artistes, généraux; il en est dont le souvenir ne périra point : « ces ossements légers » de madame de Beaumont que recueillit Chateaubriand. Il y a des héros et des poètes, des voyageurs et des femmes : il y a une part de l'âme française. Point autre chose d'ailleurs que l'âme; l'église est romaine, avec des dorures qui sont d'outre-monts, des belles fresques du Dominiquin dans une chapelle, des peintures médiocres du Caravage et d'autres Italiens ailleurs, des marbres partout. Il n'y a que la voûte où Natoire, vieilli, ait occupé ses loisirs de directeur de l'Académie. Penser que depuis le 11 février 1666, il existe à Rome une Académie entretenue aux frais de la nation française et que, en deux cent vingt-quatre années, voilà ce qu'elle a laissé dans l'église nationale des Français!

L'église est moderne presque, d'une modernité de trois cents ans, mais l'institution de Saint-Louis date de plus loin : cinq siècles. Encore Saint-Louis succède-t-il, dans les temps, à Saint-Sauveur *in Ossibus* où, sur l'emplacement du Palais du Saint-Office, près de Saint-Pierre, les Français avaient au IXe siècle une église, une hospice et un cimetière. Au XIVe, on les trouve au quartier de la Regola — *inepto et angusto loco* — d'où ils sortent en 1477, échangeant leur chapelle et leur hospice contre diverses propriétés de l'abbaye de Farfa en Sabine, et plusieurs églises — dont la chapelle de Saint-Sauveur *in Thermis*. Cet échange est approuvé par une bulle de Sixte IV en date du 2 avril 1478, et, la même année, une confrérie des deux sexes de nationalité française est érigée dans la principale église placée sous l'invocation de saint Louis. Deux ans plus tard, un archidiacre de Chartres, prélat abréviateur du Parc-Majeur, nommé Jacques Bugnet, fait construire à ses frais un hôpital pour les malades français. Mais l'église était petite et laide : dès les premières années du XVIe siècle, la confrérie songe à la rebâtir sur un plan digne de la nation. Ce n'est pourtant que le 1er septembre 1518 que la première pierre de la nouvelle église est posée par le cousin de Léon X, le cardinal Jules de Médicis, qui fut depuis le Pape Clément VII, en présence de l'ambassadeur de France, Denys Brissonet, évêque de Saint-Malo. Il fallut du temps, soixante et onze années, avant que le bâtiment ne fût achevé. Henri II s'était employé à y donner de l'argent, puis Henri III, mais ce qui avait permis d'en finir, ç'avait été surtout la donation faite par Catherine de Médicis à *l'églize et hospital de monsieur Saint-Louys* de toutes « les petites maisons, places et boutiques étant lès et environs de

SERMON A SAINTE-PRAXÈDE



son palais de Rome, vulgairement appelé le Palais de Madame ». Ainsi, la façade, qu'avait dessinée Jacques Della Porta, fut terminée et l'église fut consacrée le 8 octobre 1589, jour de Saint-Denis, par le cardinal François de Joyeuse, archevêque de Toulouse.

Ce sont des Français aussi qui ont payé les décorations de l'intérieur : le cardinal Cointerel a donné le tableau du maître-autel, l'*Assomption*, du Bassan; il a donné la boiserie du chœur, les grandes portes, le tabernacle de bronze doré et il a fait peindre la chapelle de Saint-Mathieu par le Caravage. C'est Pierre Polet, de Noyon, qui a payé au Dominiquin les fresques de la chapelle Sainte-Cécile, et l'abbé Benedetti qui a orné la chapelle Saint-Louis. Pour les applications de marbres on ne les fit qu'au XVIIIe siècle de 1749 à 1756 : on eût pu s'en passer.

Les bâtiments de la communauté des chapelains avaient suivi de près l'église. Ils étaient achevés en l'an 1600, et, en 1628, était ouvert l'hospice où chaque pèlerin français était logé durant trois nuits et recevait chaque jour une bouteille de vin, deux pagnottes, trois onces de fromage et une salade. La Communauté se composait alors de vingt-quatre chapelains dont six étaient de l'Oratoire. Après diverses vicissitudes, elle comprend aujourd'hui douze chapelains et six pensionnaires. Parmi les chapelains, l'ambassadeur de France nomme un supérieur; les députés de la nation choisissent un sacristain et un économe, et le supérieur désigne un bibliothécaire. La bibliothèque a en effet une importance; fondée au début du XVIIIe siècle, elle possède plus de sept mille volumes.

C'est clair et gai les bâtiments de Saint-Louis : une sorte de cloître à portiques autour d'un jardin où bruit une fontaine, de beaux couloirs larges, des salles décorées dans l'esprit du XVIIIe siècle et qu'ornent quelques tableaux, d'autres où les chapelains qui vivent en communauté se réunissent aux heures de loisir, de jolies chapelles pour la prière, des cellules agréables pour le repos et le travail, c'est propre, silencieux, recueilli. Il semble qu'on y trouverait la pensée facile et douce, qu'on l'approfondirait davantage, qu'on en sort meilleur. C'est là une de ces institutions de la France du passé qui la font mieux aimer, et qui, maintenant une tradition quatre fois séculaire, relient les anneaux brisés de la chaîne, montrant comme cette patrie eût été grande si elle avait su seulement se continuer.

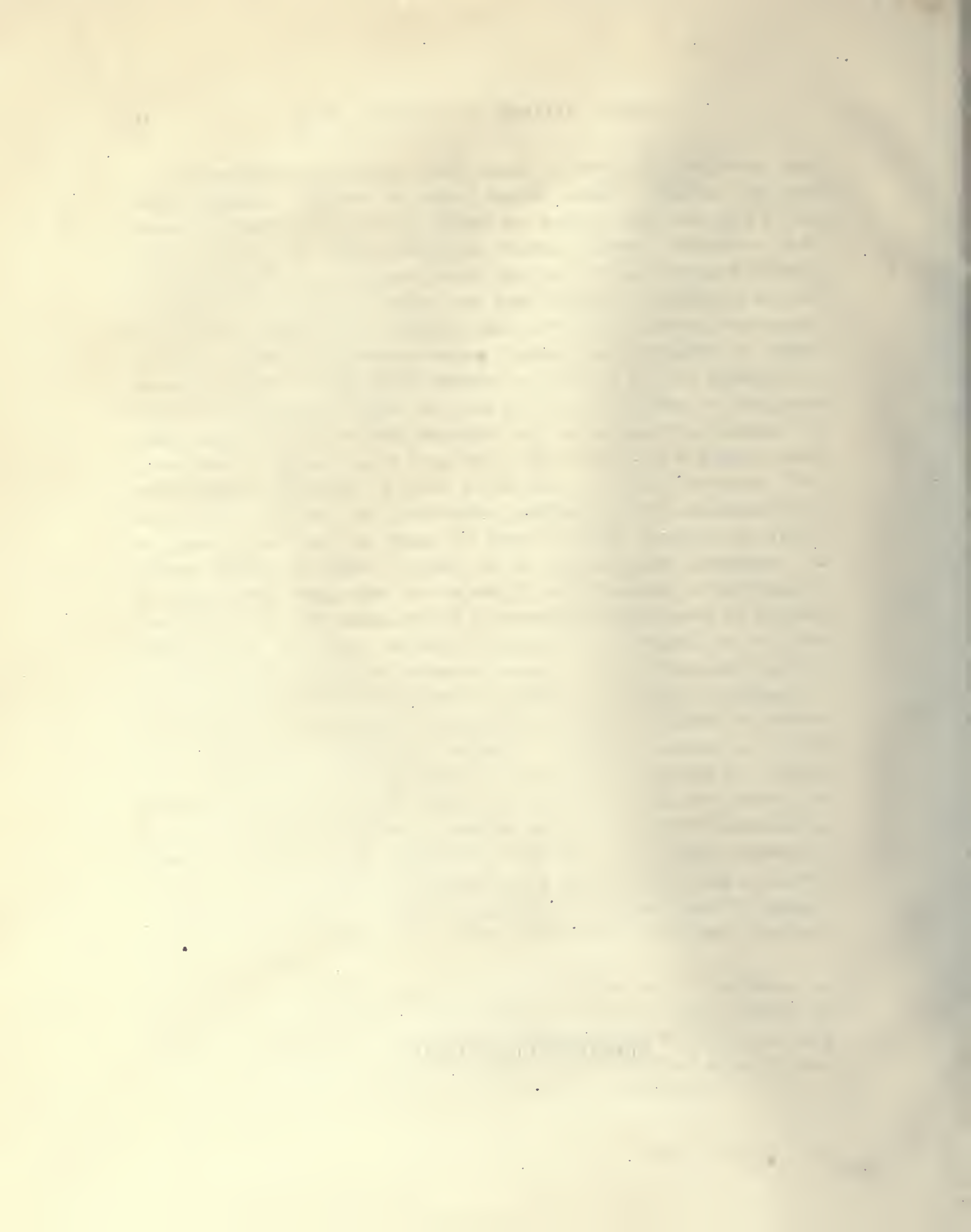
Ici la France donne le vivre et le couvert; la règle est austère, la discipline est exacte. On pense, on travaille et on prie. Aussi l'on produit des œuvres.

Le supérieur, tel que nous l'avons connu et aimé, était hier encore pour donner l'exemple : l'homme du monde attentif, aimable, généreux, qui avait appris à la Grande-aumônerie l'art délicat des nuances aussi bien qu'il y avait trouvé l'exemple des extrêmes sacrifices, l'homme spirituel, observateur et fin dont l'œil voyait tout et à la malice duquel bien peu de chose échappait, l'homme qui connaissait le mieux le Vatican, non point seulement en prêtre et en politique, mais en artiste, et qui raisonnait aussi bien de la prochaine congrégation que de la *dispute du Saint-Sacrement*, l'homme qui représentait et comme incarnait à Rome le haut clergé français en ce qu'il a de plus distingué, se doublait d'un éducateur d'âmes qui avait fait ses preuves dans le plus grand collège laïque de Paris et d'un théologien qui, en sa chaire de Sorbonne où il enseignait le Dogme, était à coup sûr le plus éminent de la Faculté maintenant détruite. Historien, il avait publié deux excellents ouvrages : l'un, *Louis XIII et le Béarn,* où il racontait le rétablissement du catholicisme dans son pays et l'annexion à la France de l'ancien domaine de Henri IV, l'autre *Edmond Richer*, une étude curieuse sur la rénovation du gallicanisme au XVIIe siècle. Mais, depuis plus de dix ans, il s'était consacré exclusivement à l'*Imitation.* Il en avait collectionné, lu et collationné d'abord toutes les éditions, s'était imbu de la doctrine de façon à en rendre la substance en un livre désormais classique; puis, se mettant en chasse — et il a bien, avec son nez si fin et ses yeux si clairvoyants sous les lunettes, ce qu'il faut au chasseur — il avait battu les bibliothèques et les monastères d'Italie, recueillant les indications, feuilletant des manuscrits, colligeant, comparant, poursuivant le plus ancien texte à travers les inexpériences des copistes et les gloses des moines, parvenant enfin à établir cette édition de l'*Imitation,* vrai chef-d'œuvre de typographie, véritable monument d'érudition patiente, où, dans le commentaire, abondent de plus les vues ingénieuses et nouvelles sur l'auteur présumable du livre, sur le but qu'il s'est proposé, sur la forme métrique qu'il a adoptée.

Monseigneur Puyol a déplu au gouvernement français qui l'a destitué. Cela n'est point notre affaire; assez d'autres loueront les vainqueurs, nous restons avec le vaincu.

A côté de monseigneur Puyol, et sous sa direction, toute une légion de jeunes prêtres se donnait pour tâche d'éclaircir les points les plus obscurs de l'histoire de la papauté. Tel, pour n'en citer qu'un seul, l'abbé Gayet, avec son beau livre sur le *Grand Schisme d'Occident,* qui ne fera pas moins de sept volumes. Que deviendra ce corps à présent que l'âme est partie?

MONSEIGNEUR PUYOL





Saint-Louis n'est qu'un débris du domaine national. C'était, c'est encore à la France — bien qu'en 1828, par un coup d'étrange prodigalité on l'ait concédé aux dames du Sacré-Cœur — cet admirable couvent de la Trinité-des-Monts, dont, il y a quelques années, la bibliothèque fut vendue à l'encan et où à présent on serait bien embarrassé de trouver des religieuses françaises. Mais ce n'est plus à nous, ces immenses terrains de Saint-Denis *aux quatre fontaines* qu'on estimait en 1844 plus de vingt mille écus romains et qui valent aujourd'hui des millions. En 1806, on les avait aliénés pour trois générations : en 1850, on jugea à propos de consentir un nouveau bail emphytéotique comprenant la totalité des terrains. La loi italienne est survenue et, moyennant la consolidation de la rente dérisoire de quatre-vingts écus romains, la France a été expropriée d'une propriété qui, en l'emplacement où elle est, représente une fortune incalculable.

Bientôt cherchera-t-on en vain la trace, après les percements qui ont bouleversé Rome, de Saint-Yves-des-Bretons, de la chapelle des Quatre-Nations *in Bianchi*, de Saint-Nicolas-des-Lorrains et de Saint-Claude-des-Bourguignons. Au moins savait-on réunir autour du cloître de Saint-Louis les débris monumentaux et les inscriptions qui intéressent l'histoire nationale. Rien d'ailleurs ne sera perdu tant qu'on ne se sera point laissé dépouiller du couvent de la Trinité, dont les dépendances représentaient, il y a vingt-cinq ans, un revenu de plus de six mille écus romains, perçu par les dames du Sacré-Cœur et dont fait partie aussi bien le grand escalier de la place d'Espagne que le chemin planté d'arbres qui conduit à la promenade du Pincio : ce qu'attestent les bornes fleurdelisées qui les délimitent.

A Saint-Louis, on conserve des archives sans prix pour l'histoire des relations de la France avec la papauté. On n'a plus de registres paroissiaux où inscrire les actes intéressant l'ambassade de France, puisque, en 1862, M. de La Tour-d'Auvergne-Lauraguais a renoncé, pour lui et ses successeurs, à avoir l'église nationale pour paroisse. Mais on y sait faire son devoir de prêtre et de français et, lorsque monseigneur Puyol y célébra, il y a quelques années, les obsèques de M. Mariani, ambassadeur de France près le roi d'Italie, ce fut un spectacle qui ne manquait point de caractère de voir le représentant du roi Humbert, entouré de toute la cour piémontaise, accueilli officiellement sur terre française par l'ambassadeur de France près le Saint-Siège. La scène était curieuse et rare, et MM. les pensionnaires de l'Académie de France auraient pu en faire un croquis pour les archives de Saint-Louis.

Ils auraient pu prendre exemple sur ces gouaches qui appartiennent à la famille de Bernis et qui représentent le sacre de monseigneur de Bernis, évêque d'Apollonie. Cet évêque d'Apollonie, qui fut plus tard coadjuteur et archevêque d'Alby, puis archevêque de Rouen, était neveu du cardinal de Bernis et, pour faire amitié au cardinal, Pie VI voulut le sacrer lui-même à Saint-Louis, l'église nationale.

Les jolis dessins, et comme cela est spirituel et vivant ! Saint-Louis avec, au fond, sur l'autel, les gloires rayonnantes et les anges pimpants plaqués en haut relief sur les marbres précieux ; le Pape, entouré de sa Cour, des gardes, la hallebarde levée, de tout un peuple de dignitaires, mitre en tête ; aux balustrades du sanctuaire, d'immenses torchères brûlant ; au premier plan, entre deux évêques, au milieu des prêtres qui lui font cortège, tout jeune, presque poupin encore, comme fut jusqu'au dernier jour son oncle, *Babet la bouquetière*, le presque gamin évêque d'Apollonie ; les Suisses formant la haie ; dans les tribunes, des dames, les mains au grand manchon, un voile noir couvrant à demi les échaffaudages de coiffures poudrées ; sous une sorte de dais à plumets, à la place de la chaire à prêcher, en une tribune que décorent les armes des Bernis et leur lion et leur fière devise : *Armé pour le Roy*, les gens à plaque et à cordons, les dames du corps diplomatique. Sur le pavé, la canaille, mais quelle canaille ! des officiers et des dames, un peu de peuple, mais si joli ! Et tout cela pimpant, agile, long, tout cela clair, tout cela accommodé par les gestes, les costumes et les façons à ce temple qui veut pour ses fidèles des dorures et des grâces, des richesses de costume et des vivacités d'allures, de la soie et du velours, de la poudre et du clinquant, un temple où il semble qu'on ne doit entrer qu'en grand habit, qui, tout plein de morts qu'il est, est trop somptueux pour être triste, où la mort même, sous ces marbres rares et sous ces dalles armoriées, est de bonne compagnie, ne veut des larmes que dorées et ne fait porter que des deuils de Cour.

Cette impression que la mort n'est point faite pour Rome, on l'a dans toutes les églises. Ces voûtes, ces dômes, ces rondeurs, ces coupoles, ces aveuglantes clartés, ces rayons jouant sur les marbres et les ors, ce rococo qui, de certaines parties de Saint-Pierre, fait comme de gigantesques boudoirs, tout raconte le triomphe de l'Église, rien la misère de la créature. Les cathédrales du nord sont bâties pour la prière, la supplication, l'humble agenouillement de l'être mortel devant son Dieu. Il y est resté avec la terreur du Jugement prochain, la terreur de l'an mil, l'année marquée pour la destruction. Tout évoque la mort, tout y prépare, tout en parle. Dans les ombres majestueuses, que jamais le

SERMON A SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS



soleil ne traverse, les lueurs jaunes des cierges semblent des étoiles lointaines dont le sanctuaire s'environne; les sons prennent un mystère, les voix ne sont plus humaines. Les nefs les plus larges, devenues étroites à l'œil sous ces voûtes si hautes, semblent se resserrer pour s'élancer vers la divinité, emporter la prière dans l'envolée de leurs piliers. L'ogive même, toute tournée vers le ciel, est comme trouée pour laisser passer la prière. Le noir des draperies funèbres sied à ces architectures et s'y harmonise. La mort y est l'hôtesse toujours attendue, sans cesse rappelée, constamment présente et c'est la mort, avec ses horreurs, avec son lendemain, qui jette ceux qui portent la mort dans leur chair, à genoux devant le Juge.

Ici, il semble que la mort soit au second plan. Ce sont les temples du triomphe. L'Église loue son Dieu, elle le bénit, elle l'honore, elle ne se lamente ni se supplie. Le culte qu'elle rend est un culte souverain. Le prêtre est roi. Ces affres que subissent les gens du nord, ces tristesses sublimes, ces effondrements de terreur sont remplacés par une confiante certitude, qui magnifie son Dieu et ne tremble point devant lui. L'hommage en emprunte une grandeur et une majesté sans égales, il en reçoit moins de ferveur et d'émotion. Il perd en effusion ce qu'il gagne en splendeur, et la mort, absente en sa réalité terrible, n'y est plus que comme un prétexte à monuments marmoréens.

Faut-il penser que cette façon d'envisager la mort en est le mépris, qu'il est resté des Romains antiques la stoïque indifférence de cet événement dernier, conséquence naturelle de la vie, ou que c'est la Religion catholique qui, par une constante préparation, par l'assurance donnée des paradis futurs, par la certitude acceptée d'une vie supérieure, a blasé et endurci les âmes, les a guéries de la terreur de la mort? En tous cas, ici, les marques apparentes, physiques, si l'on peut dire, de la douleur inspirée par la perte d'êtres chers, ne sont point de mise. On crie très fort pendant que le malade agonise, jusqu'à ce qu'il ait reçu le Viatique, mais il n'est point d'usage qu'on aille aux enterrements; à peine porte-t-on le deuil, et nulle tombe n'a, comme dans la France du nord, ces fleurs, ces couronnes, ces *ex-voto,* témoignages d'un souvenir banal, enfantin si l'on veut, ridicule même, s'il n'était toujours attendrissant. D'ailleurs il n'y a pas de tombes; il y a des charniers : on ne conserve pas le mort en un petit coin de terre qui est à lui et d'où le déterrer semble une impiété; on ne lui garde point une personnalité posthume; on ne l'entoure point d'attentions survivantes; à peine la chair est-elle tombée qu'on prend les os, qu'on les mêle aux ossements anonymes des générations antérieures,

qu'on en fait des trophées et des décorations, qu'on les utilise pour des ornementations fantasques qui ne donnent plus, en quelque façon, qu'une idée de la mort abstraite et conventionnelle, propre et vernissée, non l'horreur, l'épouvantable et tragique frisson de la pourriture de la chair.

A Constance, dans une sorte de petit musée qu'un chanoine a légué à la ville, il y a un tableau que ce prêtre avait placé en face de son lit pour le regarder à toute heure. C'est de la chair humaine, gangrenée et pourrie, verdâtre et rosâtre, où montent, où coulent, où glissent, où grouillent tous les vers du sépulcre. L'impression de cette toile, bien ou mal peinte, est inoubliable; de ce tout petit musée, on n'a vu que cela; de Constance et de son lac, des délices de Meinau, des salles gothiques, des cloîtres, du merveilleux cabinet de curiosités, des précieuses collections lacustres, cela seul se dégage et apparaît plus tard, avec l'horreur physique, l'invincible horreur de la chair vivante pour cette ordure qui sera elle demain, qui est elle déjà, dont nulle puissance ne peut la soustraire et à qui du moins elle essaie d'arracher ce quelque chose qu'elle veut sacré, qu'elle espère divin, qu'elle rêve immortel : son âme.

Cela c'est la mort, la mort telle qu'aux frontières d'Allemagne un croyant, un catholique, un prêtre, prosterné devant son Dieu pour voler à l'abîme une part de son être, veut la voir, la regarder, la contempler, s'en pénétrer. Il tremble devant elle et ses cheveux se dressent; mais toujours, sans cesse, à chaque minute qu'il vit, chaque fois que ses yeux s'ouvrent, le spectacle est là dans son réalisme repoussant et hideux, pour le précipiter pantelant et terrifié aux pieds de Celui qui, seul, peut le sauver, — le Sauveur.

Mais ces ossements, bien propres, bien astiqués, montés en guirlandes et courant en lacis, ces suites de cubitus entrelacés, de radius en faisceaux, comme on en voyait chez les Capucins de la place Barberini, de même que ces figurations d'ossements en bronze, en marbre, ou en pierre de couleurs, comme on en voit dans toutes les églises de Rome, cela devient emblématique, cela ne touche plus la chair, cela ne fait plus frissonner la viande. On trouve cela gentil, laid ou grotesque : point terrible. On sait que la chose arrivera, mais on n'en parle point, et comme les Latins, pour dire la mort, on a des périphrases. A quoi bon s'en attrister sans cesse, puisqu'on est assuré du Salut, que nul doute ne s'élève à ce sujet, que la Madone l'a promis et que le Pape le garantit. Aussi, ne va-t-on pas se forger des imaginations et, se conformant à cette tournure d'esprit qui ne veut du funèbre qu'à l'état décoratif et imper-

SAMEDI SAINT — UN BÉNITIER



sonnel, les architectes romains ont construit leurs églises comme des palais de prière où la Divinité est présente, tandis que les architectes gothiques construisaient les leurs comme des asiles mystérieux où l'on vient chercher et demander un Dieu.

Le costume moderne détonne dans ces églises ensoleillées. Un mendiant à guenilles pittoresques y fait mieux en un coin qu'un monsieur en redingote noire, qu'une dame en jaquette ajustée. Il peut se faire que notre vêtement, uniforme dans tous les pays et sous toutes les latitudes, ait parfois un caractère; mais, s'il est congruent au décor dans un salon à la moderne où il tache simplement les étoffes des murs et fait ressortir la gaieté claire des robes soyeuses, dans un palais — et ici c'est un palais — où chacun a à jouer son rôle, où le cadre écrase les personnages s'ils ne sont point aussi brillants et aussi somptueux qu'il est lui-même, il est une tristesse, une pauvreté, presque une souffrance.

Au surplus, peut-être cela est-il mieux ainsi. A la figure morale que fait la France à Rome, sied un vêtement analogue. Entre cette France jaseuse et parée du temps passé, habillée de velours, chamarrée de cordons, telle qu'elle apparaît en ces vivantes gouaches qui sont aux Bernis, cette France qui, sinon par les armes, au moins par l'esprit, donnait le ton à l'Europe, cette France d'où venaient toutes les délicatesses, livres et bonbons, plumes et soieries, toute la mode, tout le goût, tout ce qui faisait l'homme et la femme civilisés, cette France qui là, à Rome, en ce carrefour de l'Europe, avait, pour tenir son auberge, comme il disait, le plus vivant échantillon de sa politesse assagie et de sa galanterie superficielle, un cardinal qui, avant d'être ministre du Roi, avait été l'ami de ses maîtresses, qui, avant d'être prêtre, avait fait des petits vers, qui, dans sa longue vie, avait passé par tous les mondes, connu toutes les sociétés, subi toutes les fortunes et essuyé toutes les disgrâces, entre cette France et la nôtre, quelle comparaison!

SAMEDI SAINT

’Église est encore en deuil : mais déjà la Résurrection s’annonce. Jadis, le Samedi Saint, la chapelle Sixtine retrouvait ses ornements dépouillés la veille, mais le dossier du trône, comme le devant d’autel étaient de soie violette ; les cardinaux, quoique portant les insignes violets, avaient les bas et les colletines rouges ; le Pape qui n’arrivait point en cortège, mais entrait seulement après que l’office était commencé, était revêtu de la chape et coiffé de la mitre lamée d’or. Enfin, la messe était célébrée, mais cette messe n’était que l’anticipation de la messe de la nuit de Pâques. Dans les premiers siècles, les fidèles veillaient toute la nuit à l’église en attendant l’heure précise de la Résurrection où la messe était célébrée, et ils assistaient à l’administration solennelle du baptême aux catéchumènes ; peu à peu, on avança l’heure de la messe nocturne si bien que, vers la fin du XIII[e] siècle, elle était, en occident, presque universellement fixée au matin du Samedi Saint. Seuls à Rome, les Arméniens continuent encore à la célébrer pontificalement dans l’église San-Biago, à quatre heures de l’après-midi, ce qui correspond au minuit d’Arménie.

A la Sixtine, la fonction était commencée en particulier, dès la première heure, par le prélat sacristain pontifical qui procédait à la bénédiction de l’eau.

Cette eau nouvelle, comme elle était recherchée par les Romains ! Encore aujourd'hui, ils s'empressent autour des bénitiers. A Saint-Pierre, où la bénédiction a lieu sous le portique, aussitôt après, se hissant aux anges joufflus de Liberoni, ces anges de deux mètres de haut qui semblent un trumeau pour appartements de géants, aux bénitiers de marbre jaune qui écrasent le passant de leur énormité fabuleuse, des petites filles armées d'un litre, un litre vert hideux, un litre à absinthe ou à vin bleu, grimpées et presque tombées dans la coquille où il semble qu'elles se pourraient noyer, essaient de faire pour la maison, peut-être pour des malades qu'elles ont, leur provision d'eau neuve.

Après la bénédiction de l'eau, le cardinal célébrant venait, en mitre et en chape violette, assisté des ministres en aube, faire la bénédiction des cinq grains d'encens pour le Cierge pascal et aussi, surtout, du Feu nouveau. Durant plusieurs siècles, chaque année, le Samedi Saint, dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, une des lampes éteintes, suspendues au-dessus du tombeau du Christ, s'allumait, affirme-t-on, d'elle-même, en présence du clergé et du peuple. Le prodige ne s'est jamais manifesté à Rome, mais, à ce feu nouveau du Samedi Saint, à ce feu qui, au temps du Pape Zacharie était pris d'une lampe cachée depuis le Jeudi ; qui, sous Léon IV, était tiré d'un cristal ou d'un béryl, parfois de pierres presque sacrées, telles que celles données par Pazzo de Pazzi à la Seigneurie de Florence au retour de la Croisade et qui provenaient du Saint-Sépulcre ; à ce feu, l'Église devait rattacher la commémoration de cette révolution la plus étonnante et la plus fertile en conséquences, qui a transformé toutes les conditions de vie de l'humanité par ce seul fait : l'apparition du feu. Les liturgistes s'ingénient vainement à expliquer mystiquement l'importance donnée par l'Église à cette cérémonie préliminaire du Samedi Saint. Qu'a-t-on besoin ici de commenter la liturgie ? Cela n'est-il point assez grand, ne dépasse-t-il pas tout rêve : ce qu'était l'homme avant qu'il n'eût conquis le feu, ce que le feu conquis en a fait ! En toute religion, n'est-il point demeuré une marque de cet effroi des êtres devant le feu perdu, le feu éteint, le feu qu'on ne saura plus rallumer, ce feu auquel on donna des prêtres, non parce qu'on y attacha d'abord des rêves symbolistes, mais parce qu'il était cela, le feu, un mystère assez grand pour confondre, un don, sans doute du hasard, mais si précieux que tous les paganismes ont tourné autour de lui, pour établir sa conservation d'abord, puis pour mettre de leur imagination divi-

BÉNÉDICTION DU FEU



nisante autour de lui, le rapetissant ainsi à la mesure de leurs esprits qui souffraient de l'Incognoscible?

Et c'est pourquoi, en ce renouvellement de toute chose en la nature, en cette Résurrection qui, demain, s'accomplira, et qui, aux ténèbres de l'ancienne vie, a substitué la lumière de la loi nouvelle, il convient que le symbole de cette première évolution qui a sorti l'homme de la bestialité primitive trouve sa place et marque son rang. Il faut que, comme aux époques déjà lointaines, le feu sorte de la pierre, et que ce feu fait à la porte de l'église, le célébrant en chape, assisté du diacre et du sous-diacre, vienne le bénir avec les oraisons réitérées qui imposent un caractère chrétien à la commémoration d'un événement qui a changé les choses humaines.

Après ces cérémonies, le diacre vêtu d'une dalmatique blanche venait processionnellement à la chapelle Pauline chercher le *tricereo*. C'est un roseau au haut duquel est fixé un cierge à trois branches; le roseau rappelle la Passion et symbolise la faiblesse humaine : le triple cierge signifie la Trinité divine. Précédé des massiers, des acolytes portant l'encensoir et le bassin de vermeil pour les grains d'encens, du sous-diacre avec la croix, il marchait le *tricereo* en main, ayant à ses côtés un maître des cérémonies tenant un petit cierge allumé au feu nouveau. A la porte de la balustrade, le cortège s'arrêtait. Le diacre inclinait le roseau, et le maître des cérémonies en allumait une des branches. Tous s'agenouillaient et le diacre, élevant en l'air la lumière nouvelle, prononçait presque à voix basse : « *Lumen Christi* ». A trois reprises, la dernière devant le trône, il répétait la génuflexion, élevant chaque fois plus haut le chant devenu triomphal. Puis, après avoir demandé sa bénédiction au cardinal célébrant, le diacre qui, ministre inférieur, représentait en ce moment Madeleine et les Saintes Femmes initiées les premières, malgré leur sexe, à la Résurrection, venait à l'Ambon dire le cantique que la tradition attribue à saint Ambroise, cet *Exultet* qui est entre les hymnes les plus largement grands qu'ait produits l'idée religieuse; puis il fixait les cinq grains d'encens au cierge pascal qu'il allumait avec une des trois bougies du *tricereo*. Les cierges sont à Rome, dans toutes les églises, dans toutes les chapelles, pour toutes les redevances, ornés de fleurs, de guirlandes et d'armoiries, peints, dorés, agrémentés d'arabesques et de soieries : que devait être le cierge pascal de la Sixtine?

Ensuite, c'était la lecture des douze prophéties par douze chantres de la
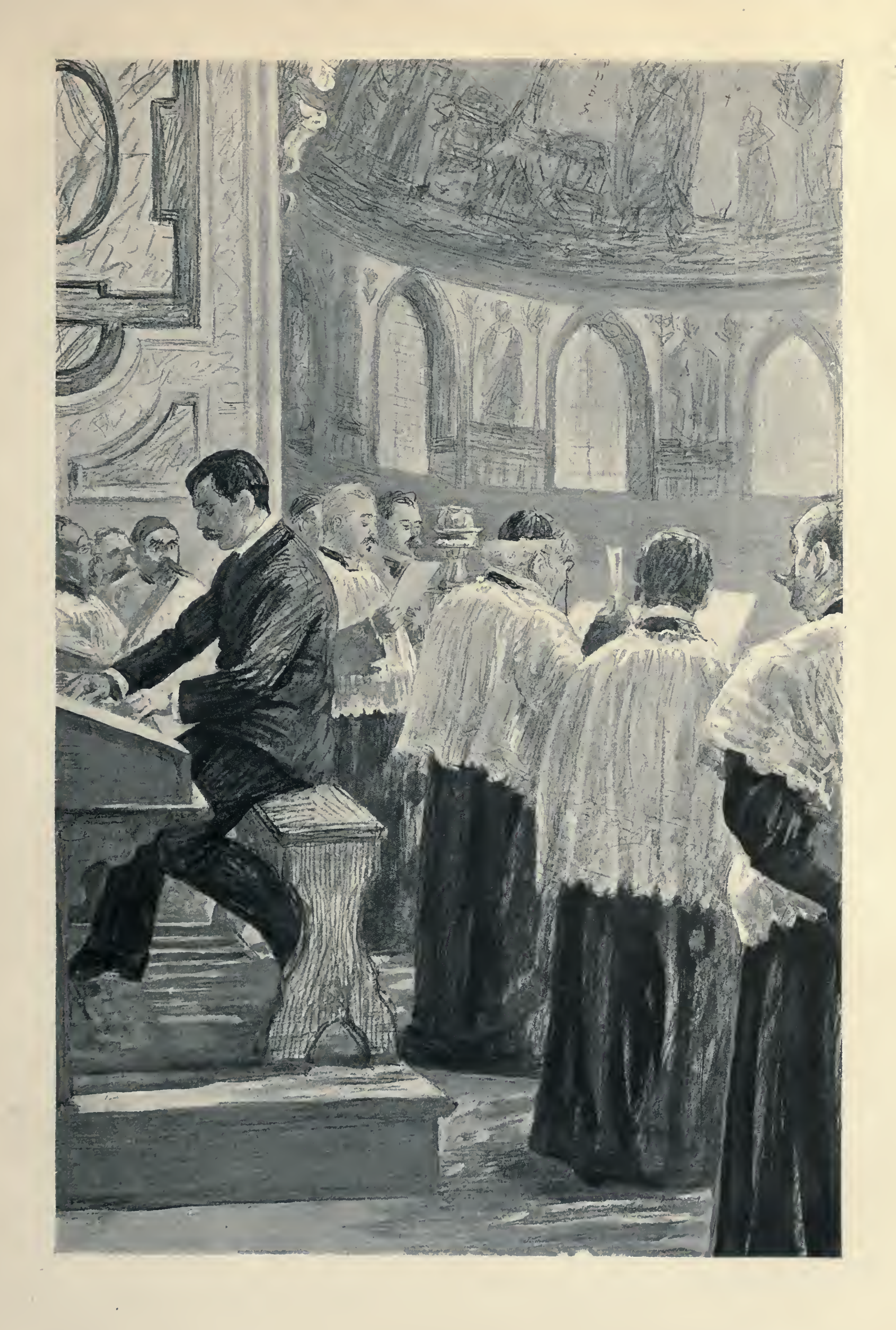
Chapelle qui venaient et disparaissaient l'un après l'autre et qu'accompagnaient, à certains moments, les contralti. Puis, deux soprani à genoux entonnaient les grandes litanies. Comme c'était ici la messe de la nuit de la Résurrection anticipée d'un jour, et que les prophéties étaient accomplies, les célébrants dépouillaient alors les vêtements violets pour prendre les ornements blancs; les cardinaux revêtaient la chape rouge; le trône du Pape apparaissait avec sa draperie de lames d'argent brodée de fleurs d'or, l'autel avec son parement blanc; tous les cierges de la chapelle s'allumaient et le Pape entrant commençait au bas de l'autel le psaume *Judica.* Et, après l'obédience des cardinaux et le chant du *Gloria* continué par les chantres, le voile violet qui, au-dessus de l'autel, couvrait la tapisserie de la Résurrection, tombait d'un coup; les Gardes-Nobles relevaient leurs épées abaissées; les massiers brandissaient leurs masses d'argent : les mortiers de la Garde-Suisse éclataient au dehors, répercutés par les canons du fort Saint-Ange et, dans Rome, toutes à la fois, sonnaient toutes les cloches de toutes les églises.

C'était l'*Alleluia* annoncé au Pape par le sous-diacre auditeur de Rote, chanté trois fois par le célébrant, répondu par tous les chantres, l'*Alleluia* que Moïse prononça sur le Sinaï, que Jean entendit répéter par les anges à Pathmos, le chant de triomphe et d'allégresse : l'acclamation au Dieu victorieux, au Christ vainqueur de la Mort.

Puis, la messe, sans *Credo* ni offertoire, ni motet; avec l'autel encensé par le célébrant, le Pape encensé par le premier cardinal-prêtre, puis successivement l'encensement au Sacré-Collège, à la Prélature, au Prince assistant, aux Magistrats, au Maître du Sacré-Hospice, à tous les dignitaires. On omettait l'*Agnus Dei* parce que, à cette heure, le Christ ne s'est point encore manifesté et ne l'a point donné à ses disciples et la Postcommunion afin d'intercaler pour ainsi dire, les vêpres dans la messe elle-même. L'office se terminait par un *Alleluia* solennel, par la bénédiction du Pape, par la publication d'une indulgence de trente années.

A Saint-Jean-de-Latran où est toujours la station et où le Cardinal vicaire officie, les cérémonies de la bénédiction du feu nouveau, de l'encens et du Cierge pascal sont presque semblables à celles que l'on voyait à Saint-Pierre. Le cardinal Parocchi apporte à célébrer une religieuse attention, une majesté et, si l'on peut dire, une ampleur rares, même à Rome. La voix est puissante, le geste large, la face sait conserver une immobilité d'autant plus remarquable

LES CHANTRES A SAINT-JEAN-DE-LATRAN



que la physionomie du cardinal, dans la vie courante, est plus mobile ; il semble que ce soit un autre homme. Quant au cadre, on le souhaiterait moins moderne, moins orné de statues colossales et tourmentées, moins brillant de dorures neuves. Depuis Urbain IV qui reconstruisit la Basilique après le second grand incendie, celui de 1360, tout Pape a voulu y mettre la main et y laisser trace de son Pontificat. Il est bien difficile à présent de dire à quelle époque elle appartient : le plafond doré est de Pie IV, le portique est de Sixte-Quint ; la nef transversale est refaite par Clément VIII, les cinq autres par Innocent X ; la façade principale est l'œuvre de Clément XII ; le baldaquin et la crypte ont été restaurés par Pie IX, et Léon XIII, bien que, depuis son exaltation, il n'ait pu venir à Saint-Jean-de-Latran, a imaginé, pour agrandir le vaisseau déjà si vaste, de reporter très en arrière l'abside, la partie la plus ancienne de la Basilique et le pourtour qu'on dit avoir été construit sous le Pape saint Léon Ier, en l'an 461. Le travail est terminé, les mosaïques de Jacopo da Turrita et de Fra Jacopo da Camerino ont repris leur place au lieu marqué par Nicolas IV, et lorsque la poussière des jours aura quelque peu éteint des tons un peu criards et assourdi les ors, cette partie de l'édifice sera sans doute une des plus dignes d'attirer l'attention.

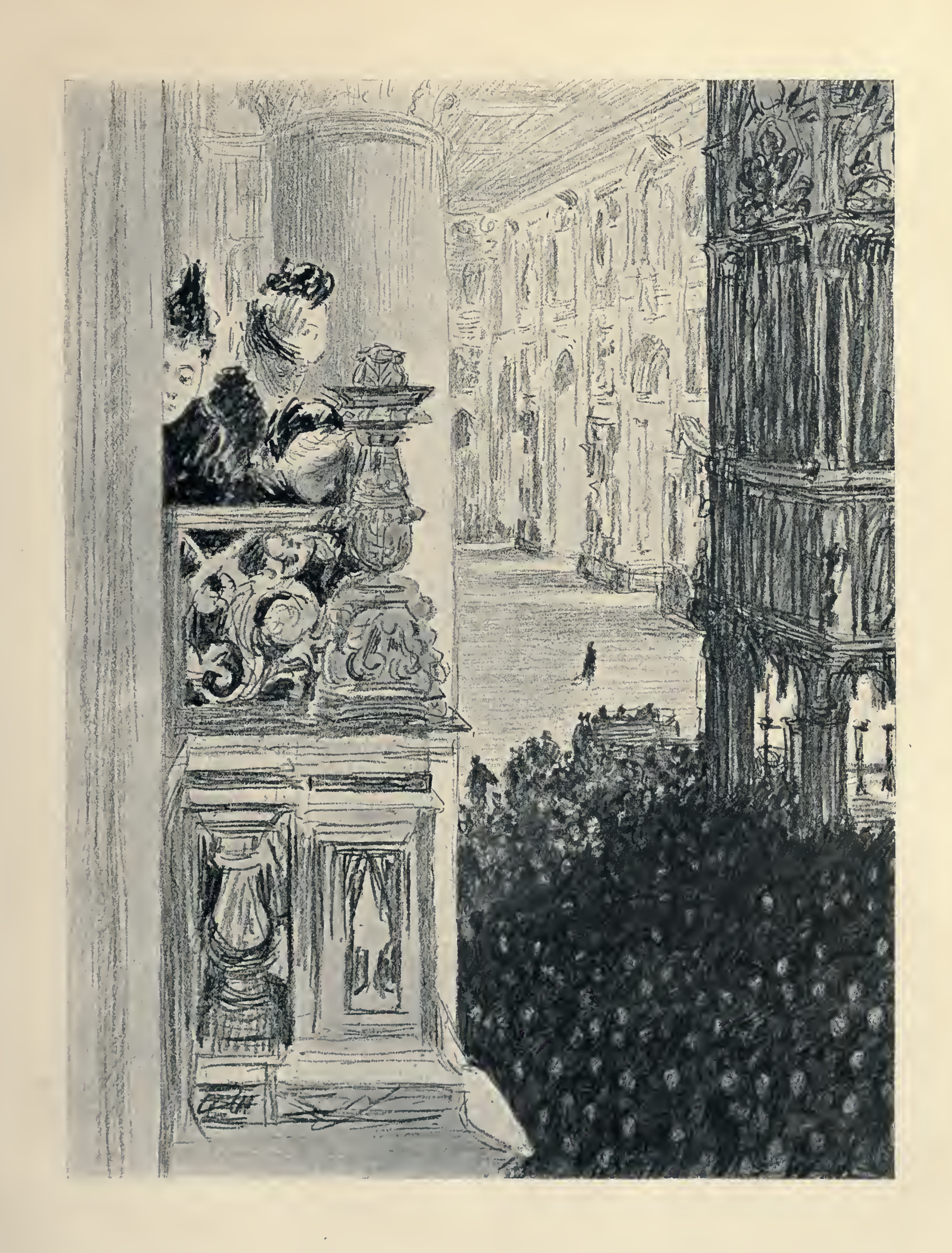
Malgré tout, c'est le Baptistère qui, moins modifié, demeuré presque le même qu'au temps de Sixte III, évoque le plus nettement l'idée de la grandeur de l'Église catholique, fait comme toucher le mieux cette perpétuation à travers les siècles. En face de ces huit colonnes de porphyre, don de Constantin, de ces portes de bronze arrachées aux thermes de Caracalla, de cette vasque antique en basalte vert, de cette mosaïque de l'abside où des pampres s'entrelacent harmonieusement sur les bleus du fond, il est impossible de ne point songer. Et lorsque, comme suppléant du Pape, comme administrateur du diocèse de Rome, le Cardinal vicaire accomplit ici cette fonction du Baptême des Infidèles, l'une des plus importantes de son ministère, il semble que chacun des rites que la primitive Église attachait au baptême des catéchumènes va strictement s'accomplir, que la procession va venir de la Basilique au Baptistère, précédée du cierge pascal : en tête, les catéchumènes, chacun avec son parrain ou sa marraine ; puis les acolytes portant le Saint-Chrême et l'Huile Sainte ; enfin, après tout le clergé, l'évêque célébrant entouré de ses ministres.

Le célébrant va bénir l'eau du Baptême, il la divisera en forme de croix, il étendra ses mains sur elle, il la touchera, il fera trois fois sur elle le signe

sacré, il la répandra vers les quatre parties du Monde, vers les quatre fleuves que Dieu fit jaillir de la fontaine du Paradis. Trois fois il soufflera sur elle en forme de croix, trois fois il y plongera le cierge pascal ; enfin il y tracera avec son souffle la lettre grecque, la première du mot *Psuché*. Quand un prêtre aura aspergé l'assistance avec l'eau nouvellement bénite, l'évêque y répandra l'Huile et le Saint-Chrème qu'il étendra avec la main. On appellera les catéchumènes qui s'avanceront un à un et, dépouillés de leurs vêtements en la partie supérieure, ils descendront les degrés de la fontaine, ils entreront dans l'eau, à portée de la main de l'officiant. Celui-ci recevra de chacun la confession de la Foi; il étendra sa main sur la tête du néophyte qu'il plongera par trois fois profondément dans l'eau de la fontaine et il prononcera les paroles saintes. Puis, dans le Chrismarium, il remettra à chacun des nouveaux baptisés une robe blanche qu'ils revêtiront dans les tentes préparées où ils changeront de vêtements. La Confirmation leur sera ensuite suppléée avec ses cérémonies habituelles et la procession rentrera dans la Basilique au chant des Litanies.

Après, c'est la messe comme à la Sixtine, avec les mêmes chants et les mêmes cérémonies; mais, au *Gloria in excelsis*, au-dessus du maître-autel de la Basilique, derrière les grilles dorées du *ciborium* — le dais en marbre soutenu par des colonnes et qui couvre le maître-autel — des rideaux de soie rouge s'écartent, et les bustes en argent, à masque de vermeil, de saint Pierre et de saint Paul, apparaissent. Les deux apôtres ont la main droite levée pour enseigner; mais, de la main gauche, saint Paul tient le glaive et saint Pierre porte les clefs. Au dedans de ces effigies de grandeur naturelle, sont les têtes des deux apôtres, dont les ossements fracturés et réduits en poussière sont enfermés dans des fioles de cristal. Avant le XIVe siècle, ces reliques étaient conservées dans l'autel même du Saint-des-Saints, et c'est pourquoi cet autel est entouré d'une forte grille de fer et que les volets aux effigies des Apôtres ont serrures et verroux. Cela n'arrêta point d'ailleurs les soldats du connétable de Bourbon, lors de la prise de Rome, le 6 mai 1527. Mais, depuis le 16 avril 1369, les chefs des Apôtres étaient dans le *ciborium* de Saint-Jean-de-Latran, où le Pape Urbain V les avait transférés. A cette occasion, Charles V, roi de France, avait offert deux reliquaires en forme de bustes, tout ornés de pierreries et couverts d'inscriptions, qui ont été fondus, après le traité de Tolentino, et dont il reste deux représentations : dans le chœur des chanoines, à Saint-Jean-de-Latran, et dans l'Oratoire de la confrérie du Saint-des-Saints.

UNE LOGE A SAINT-JEAN-DE-LATRAN



On serait tenté de penser, devant ce don de Charles V, que, dès ce moment, les rois de France possédaient, à Saint-Jean-de-Latran, des privilèges particuliers, puisqu'ils portaient à l'Archibasilique un si spécial intérêt. L'on ne trouve pourtant des traces certaines de leurs prérogatives qu'à partir du commencement du XVIIe siècle. A la vérité, par un diplôme du mois de janvier 1482, Louis XI avait doté le Chapitre et la Basilique de divers biens en Périgord, et par la bulle *Quamquam universis* de juillet 1483, le Pape Sixte IV avait fort exalté cette munificence; mais il n'avait point été question de canonicat d'honneur. D'ailleurs les effets de la donation de Louis XI avaient cessé dès 1507, et près d'un siècle s'écoula avant qu'elle fût renouvelée. En 1604 seulement, le 22 septembre, Henri IV fit don au chapitre de Saint-Jean de l'abbaye de Clarac ou Cleirac au diocèse d'Agen, sous les conditions que posèrent son ambassadeur, M. de Béthune, et le cardinal de Joyeuse, protecteur des églises de France. Il fut stipulé, le 6 juin 1605, que chaque année il serait fait deux parts égales des revenus : l'une de ces parts pour huit chanoines désignés par le roi, agissant par l'évêque d'Agen; l'autre divisée entre tous les membres du clergé selon les proportions en usage. Ce système resta en vigueur jusqu'en 1791, et les revenus de l'abbaye, évalués à plus de 40,000 livres par année, encore augmentés en 1729 de ceux du prieuré de Saint-Jean de Clermont, furent perçus par un vicaire de la Basilique résidant à Clarac. La statue érigée à Henri IV dans le vestibule de Saint-Jean et due au ciseau de Nicolas Cordier, atteste encore la reconnaissance des chanoines. Tous les ans, le 13 décembre, jour anniversaire de la naissance de Henri IV, une messe solennelle était célébrée, où l'ambassadeur de France assistait placé dans le chœur, sur une estrade, avec siège et prie-Dieu en damas rouge, et à la suite de laquelle il donnait un *ricivimento in fiocchi.* Le Pape manquait peu à venir faire sa prière dans le courant de la même journée.

Après le sacre, Napoléon songea sérieusement à rétablir l'ancien usage et réclama même les droits honorifiques; mais ce fut Charles X seulement qui, en 1825, annonça au Chapitre qu'il lui enverrait chaque année, des fonds de sa liste civile, une somme de 24,000 francs. La messe du 13 décembre, qu'on nomme la *fonction* de la Sainte-Luce, fut alors renouvelée pour cinq années. Elle ne recommença qu'en 1864, mais fixée alors au 20 avril, jour anniversaire de la naissance de Napoléon III, lequel, par décision du 2 juin 1863, avait rendu l'allocation promise par Charles X.

On dit volontiers que le chef de l'État français, quel qu'il soit, est de droit chanoine honoraire de Latran; on voit à présent ce qu'il faut penser.

A la messe, succède l'Ordination des clercs, pratiquée en des formes identiques à celles de l'Église universelle, mais avec une majesté qu'augmentent le nombre des ordinands de tous pays qui viennent recevoir le Sacrement, l'antiquité du temple et les souvenirs qui s'y attachent.

On confère d'abord les Ordres Mineurs qui ne sont en quelque sorte que les échelons pour monter aux Ordres Majeurs et ne constituent point de véritables sacrements.

Le premier ordre est celui de Portier. L'archidiacre présente aux ordinands, après une instruction de l'évêque consécrateur, la corde d'une cloche, car ils doivent veiller à sonner la cloche aux temps réglés pour appeler les fidèles à la prière. Jadis, l'*Ostiarius* avait mission d'ouvrir et de fermer les portes de l'église, d'en défendre l'entrée aux infidèles, d'empêcher qu'on approchât trop près de l'autel durant le sacrifice, qu'on interrompît le prêtre, que les femmes fussent mêlées avec les hommes.

Ensuite, c'est l'ordre de Lecteur que l'évêque confère en donnant à toucher le livre qui doit être lu à l'église, fonction redoutable aux âges de persécution, car les Lecteurs avaient la garde des livres saints. Ils servaient d'ordinaire de secrétaires aux évêques et aux prêtres et se préparaient ainsi au ministère, tandis que les Portiers, choisis le plus souvent parmi des hommes déjà âgés, ne franchissaient guère ce premier degré.

Ensuite, c'est l'ordre d'Exorciste, conféré en faisant toucher aux ordinands le livre des exorcismes et en leur disant : « Recevez ce livre avec la puissance d'imposer les mains aux énergumènes. »

Enfin viennent les Acolytes auxquels on fait toucher d'abord un chandelier avec un cierge, puis une burette vide, en accompagnant ces cérémonies des paroles analogues aux fonctions que les Acolytes doivent remplir.

Le Minorat, comme on dit à présent des quatre ordres mineurs, se confère souvent dans la même journée; mais pour monter aux Ordres sacrés, il faut une autre distance et de plus sérieuses réflexions. Quand, appelés chacun par son nom, ceux qui doivent être ordonnés sous-diacres se présentent devant l'évêque, il les avertit de considérer attentivement à quelle charge ils se soumettent. « Jusqu'ici, leur dit-il, il vous est libre de retourner à l'état séculier; mais, si vous recevez cet ordre, vous ne pourrez plus reculer ; il faudra toujours servir Dieu, dont le service vaut mieux qu'un royaume, garder la chasteté avec son secours et demeurer engagés à jamais au ministère de l'Église. Songez-y donc pendant qu'il est temps encore, et, si vous persistez dans

L'ORDINATION A SAINT-JEAN-DE-LATRAN



cette sainte résolution, approchez au nom de Dieu. » Alors, tous ceux qui veulent être ordonnés sous-diacres, diacres ou prêtres, s'avancent vers l'ordinant : ils se prosternent la face contre terre, pendant qu'on chante les Litanies et qu'on invoque pour eux le suffrage de tous les saints. Ils se relèvent à genoux et l'évêque les instruit de leurs fonctions, il leur fait toucher le calice vide avec la patène, il leur donne le livre des épîtres avec le pouvoir de les lire dans l'église; mais c'est aux diacres et aux prêtres qu'est réservée l'imposition des mains.

Pour ceux-là il faut le témoignage de l'archidiacre et le consentement du peuple avant que l'évêque leur impose les mains, puis leur remette les ornements de leur ordre et le livre des Évangiles.

Pour conférer la prêtrise, les cérémonies sont encore plus imposantes, car c'est ici le dernier degré : « Les prêtres, dit le pontifical, tiennent la place des soixante-dix vieillards qui furent donnés à Moïse pour l'aider à conduire le peuple, et des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. » Le prêtre doit offrir, bénir, présider, prêcher. Il a la puissance de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ et celle de remettre les péchés. Par l'Ordination il reçoit le Saint-Esprit, et, une fois prêtre, il ne peut plus, sans être anathème, redevenir laïque. Un sceau indélébile est sur lui. Aussi, ce n'est point l'évêque seul, mais tous les prêtres présents qui imposent les mains à l'ordinand pendant que, priant sur lui, l'évêque dit les divers degrés du sacerdoce; ensuite, il lui donne les ornements; avec l'huile des catéchumènes, il lui consacre les mains; il lui fait toucher le calice plein de vin et la patène avec le pain; enfin, après lui avoir fait réciter le Symbole des Apôtres, il lui impose les mains une seconde fois, et, à la messe, il le fait célébrer et consacrer avec lui-même.

La fonction commencée à six heures du matin, n'est point terminée à deux heures de l'après-midi.

PÂQUES

Encore un retour au passé d'il y a vingt ans, puisque c'est toujours à ce passé qu'il faut demander des splendeurs, des fêtes et des joies. Ce jour par excellence était le jour joyeux. Il voit accomplir la promesse. Il voit la vie, et la vie immortelle vaincre la mort. Il voit triompher la Justice, la Justice vaincue, la Justice trahie, la Justice livrée, la Justice flagellée et crucifiée, la Justice suppliciée, la Justice reniée par ceux même qui disaient l'aimer. C'est le jour de la revanche; mais qui la donne, cette revanche? Non pas l'humanité : elle a fourni Judas, Caïphe, Anne, Hérode, au mieux Pilate; mais nul, hormis quelques femmes, nul qui, jusqu'au bout, ait aimé la Justice assez pour croire en elle quand tous la niaient. Il faut un Dieu pour cette revanche. Il faut la sublimité d'un miracle pour que la Justice ait son jour et c'est ce jour qui est Pâques.

Et, comme pour se mettre à l'unisson de cette inattendue victoire, comme pour sortir de la mort, de la longue mort de l'hiver, la nature sourit toute à la vie qui recommence à circuler en elle et, autour de la fête chrétienne, elle apporte ses parfums renouvelés, ses fleurs les plus brillantes, tout le mystère de sa résurrection. Sous le soleil clair, dans la lumière comme épurée, le vert naissant des feuilles étroites, encore toutes grippées, met comme un bouquet frais éclos à chaque arbre, à chaque arbuste, à chaque buisson.

Au temps où le Pape vivait à Rome et non au Vatican, la Papauté mettait à honneur de célébrer dignement la plus grande fête de la religion et de l'humanité. Alors on était éveillé par les quatorze coups de canon du Château Saint-Ange que pavoisaient les couleurs pontificales et, en hâte, sans s'inquiéter de la curieuse procession que faisaient, au point du jour, à Sainte-Marie-della-Scala, les Carmes déchaussés, on se pressait pour assister à la Chapelle papale, à Saint-Pierre. Dès huit heures, les carabiniers à cheval et les dragons avaient pris poste le long des rues aboutissant au pont Saint-Ange, barré pour tous autres que les ambassadeurs et les prélats. A huit heures et demie, débouchaient les gardes-palatins, les grenadiers et les suisses, ayant tous au casque ou au shako une branche de buis ou de myrthe. Ils formaient la haie sous le portique et dans la grande nef de la Basilique, et les musiques se rangeaient à l'entrée pour jouer au passage du Pape.

Les *San-Pietrini*, ces ouvriers extraordinaires qui, dès leur jeune âge, sont dressés à courir sur les corniches, à préparer les illuminations, à exécuter tous les travaux d'entretien de la Basilique, avaient, dans la nuit, donné à Saint-Pierre son air des grandes fêtes. Les pilastres et la frise étaient couverts de tentures de damas rouge aux armes d'Alexandre VII qui écartelait le chêne d'or des La Rovère à la montagne d'or des Chigi. Des rideaux de damas, fermant la chapelle de la Pieta, en faisaient une salle des parements où le Pape et les cardinaux revêtaient les ornements sacrés, si le cortège ne descendait pas de la Salle royale. Devant la chapelle du Saint-Sacrement, fermée aussi par des portières armoriées, se dressaient des bancs destinés au Sacré-Collège et couverts de tapis précieux. La statue de saint Pierre, vêtue des ornements pontificaux, ayant au doigt annulaire une bague enrichie d'un rubis entouré de diamants, était éclairée par une lampe et par deux gros cierges piqués dans des chandeliers de métal doré, don de Pie IX. Sur la balustrade de la Confession, brûlaient huit cierges décorés de feuilles de clinquant. La grille de la Confession était ouverte, et, au-dessus du tombeau de l'Apôtre, on apercevait la cassette de vermeil ciselé contenant les *palliums* destinés aux archevêques et aux primats. A droite et à gauche, dans les tribunes, des dames vêtues de noir et voilées. En avant et sur les côtés, les ecclésiastiques et les laïques invités, une masse entièrement noire. L'autel, sur ses deux faces garni d'un parement blanc brodé d'or sur les dessins de Jérôme Mariani avec les armes de Clément XIII, un parement estimé quatre-vingt mille francs. Sur l'autel, une croix plaquée de lapis-lazzuli, avec les statuettes de saint Pierre et de saint Paul

JEUNE ET VIEILLE ITALIE



et sept chandeliers d'inégale grandeur, le septième disposé derrière la croix. Deux de ces chandeliers incrustés de cristal de roche avaient été exécutés, sur les dessins de Michel Ange, par Antonio Gentille, et donnés par le cardinal Farnèse. Les quatre autres avaient été faits sur le même modèle par le chevalier Bernin, sous le pontificat d'Urbain VIII. Sur la plus haute marche de l'autel, deux candélabres de bronze doré, œuvre d'Antoine Pollaiuolo et provenant du tombeau de Sixte IV. Ces marches étaient couvertes d'un tapis à fleurs. Au côté gauche, trois crédences avec des nappes blanches tombant jusqu'à terre, destinées au service du Pape, du cardinal diacre d'office, du sacriste et des acolytes.

Le trône était en face de l'autel : il était élevé sur plusieurs degrés que garnissait un tapis rouge et abrité d'un dais de velours rouge aux armes du Pape régnant. Le dossier en velours rouge était recouvert en partie, ainsi que le siège, d'une toile d'argent brochée d'or à fleurs. Une grande tenture en velours cramoisi, à crépines et à torsades d'or, fermait la basilique à l'occident, à la courbure de l'abside. A droite et à gauche, des bancs, ceux-ci distingués par l'étoffe verte, pour les patriarches, les archevêques et les évêques assistant au Trône; ceux-là avec des tapis à rinceaux, pour les cardinaux. Le trône de tierce, monté sur une estrade aux marches rouges, était une haute chaise au siège de soie blanche fleuronnée d'or, au dossier de velours rouge armorié, coupé d'une bande d'étoffe blanche à fleurs d'or. Dans les tribunes, drapées de damas rouge, les princes et les ambassadeurs en grand costume. Dans la tribune, fermée d'une grille dorée, adossée à un des piliers de la coupole, les chantres pontificaux.

Voilà le décor : qu'on en rêve un plus grandiose, plus somptueux, plus traditionnel. Tout ici évoquait des pensées, faisait naître des souvenirs. La Papauté tout entière était présente, cette suite comme infinie de vieillards illustres, pontifes et rois. Elle étalait les présents que chaque génération a accumulés pour la magnificence du culte et pour la gloire de Dieu, et chacune s'enchaînait à la précédente et l'appelait, de façon que, devant cet autel, où repose l'apôtre Pierre, les dix-neuf siècles de l'Église catholique étaient debout !

Les cardinaux tout de rouge vêtus, les souliers rouges, la soutane rouge, le mantelet rouge, la mosette rouge, le chapeau rouge, arrivaient dans leur train de gala, avec trois voitures s'ils étaient princes. Ils se réunissaient dans la salle de la Pieta et y revêtaient les ornements sacrés, chacun suivant son

ordre : évêques, prêtres ou diacres. Le Pape les y rejoignait accompagné de sa maison, et, à la porte, il était reçu par les chanoines en costume canonial : violet à chaperon d'hermine. Il dépouillait alors ses vêtements ordinaires : la soutane blanche, la ceinture blanche à glands d'or, le rochet de dentelles, la mosette de soie blanche, et il revêtait successivement la *falda* de soie blanche, le rochet, l'aube, l'étole blanche, le pluvial de soie blanche brodé d'or, agrafé sur la poitrine par un pectoral tout brillant de pierres précieuses, la tiare à triple couronne sertie de diamants; puis, il s'asseyait sur la Sedia garnie de velours rouge galonné d'or que soulevaient douze palafrenieri du palais apostolique en costume de damas rouge, et la procession se mettait en marche.

D'abord le maître des cérémonies, en soutane rouge, avec les procureurs des collèges en noir; puis le prédicateur apostolique en robe et manteau de bure, sandales aux pieds, et le confesseur de la Famille pontificale, tout vêtu de noir; les procureurs généraux d'ordres religieux, chacun dans son costume; les bussolanti en violet et rouge; les adjudants de chambre, les chapelains du commun, les clercs secrets, les chapelains d'honneur et les chapelains secrets, les avocats consistoriaux, les camériers d'honneur, les camériers secrets, les chapelains chantres de la Chapelle, les abréviateurs du Parc-Majeur, les votants de signature, les clercs de la Chambre, les auditeurs de Rote, tous en violet et rouge; le maître du Sacré-Palais dans le costume noir et blanc des dominicains; deux chapelains secrets portant l'un la mitre lamée d'or, l'autre la mitre *glorieuse;* le maître du Sacré-Hospice en costume noir; un votant de signature en violet, portant l'encensoir et la navette; l'auditeur de Rote, portant la croix papale, accompagné de deux acolytes apostoliques du Rite grec, en robes longues de drap d'argent, et suivi des maîtres-portiers, custodes de la croix; les pénitenciers de Saint-Pierre; les abbés mitrés, mitre en tête; les évêques, les archevêques, les patriarches, les cardinaux suivant leur ordre, le sénateur et les conservateurs de Rome, le prieur des chefs de quartier, le gouverneur de Rome avec le prince assistant au Trône. Puis, derrière les deux cardinaux diacres assistants, derrière la foule des camériers secrets de cape et d'épée précédant les deux premiers maîtres des cérémonies, l'écuyer et le fourrier majeur, la Sedia, portée sur les épaules de douze palafrenieri vêtus de rouge. Le Pape était assis, la mitre en tête, entouré des camériers secrets portant les flabelli de plumes d'autruche, des officiers des Gardes-Nobles et des officiers des Gardes-Suisses, ceux-ci casqués, la longue épée à deux mains sur

POPOLO — VIA CAVOUR


VIA CAVOUR

l'épaule. Au-dessus de la tête du Pape, le dais porté par les prélats référendaires de signature; derrière la Sedia, le doyen de la Rote, le premier adjudant de Chambre en cape rouge, un scopatore (balayeur) secret, puis l'auditeur de la Chambre, le trésorier, le majordome, les protonotaires apostoliques, les généraux d'ordres religieux, les ambassadeurs, la foule des étrangers...

Cette procession, quel coloriste en avait réglé la disposition! Comme les tons y étaient mariés et combinés pour recevoir les uns des autres une intensité plus grande! Les rouges, les violets, les blancs, les ors encadrés dans des noirs puissants, puis planant dans une apothéose de couleurs claires, au-dessus des uniformes multicolores, des casques brillants, des panaches et des aigrettes, entre les grandes épées des Suisses, le Pape, prêtre et roi!

Quand le cortège apparaissait sur le seuil de la grande porte, les chantres entonnaient le motet : *Tu es Petrus.* Puis retentissait la fanfare de la Garde-Noble. Une station d'adoration devant la chapelle du Saint-Sacrement, un arrêt encore devant l'autel de la Confession, et le Pape montait à l'autel de tierce; il s'asseyait, se coiffait de la mitre d'or, la Garde-Noble fermait l'enceinte; la Garde-Suisse entourait la Confession; chacun, suivant son rang, trouvait sa place : les cardinaux et les prélats à leurs bancs; le prince assistant au Trône, à la droite du Pape; le sénateur sur le premier degré du trône. Le joaillier du Palais apostolique avait rangé sur l'autel, en avant des chandeliers, les tiares : la tiare que Napoléon donna à Pie VII, et dont l'émeraude est unique par sa grosseur et sa beauté; la tiare que la reine Isabelle donna à Pie IX, en 1854, avec ses dix-huit mille diamants. Alors, après le motet *Hæc dies quam fecit Dominus*, harmonisé par Palestrina, chacun des cardinaux tenant sa mitre par les fanons, s'avançait et baisait la main du Pape cachée sous le pluvial. Après les cardinaux, les patriarches, les archevêques et les évêques baisaient le genou du Saint-Père, puis les abbés mitrés et les pénitenciers lui baisaient les pieds. Ensuite, commençaient les prières préparatoires à la messe, pendant que le sous-diacre apostolique, aidé d'un camérier, enlevait au Pape ses mules rouges et le chaussait de bas et de sandales de soie blanche brodées d'or qu'il tenait sur un bassin doré et couvert d'un voile blanc. Après les psaumes et les oraisons, après le lavement des mains, le Pape revêtait la ceinture d'or à laquelle pendait une aumônière de soie blanche, la croix pectorale ornée de pierres précieuses, le fanon blanc, rayé d'or et d'amarante, qui est comme une double pèlerine, l'étole, la tunicelle, la dalmatique de soie blanche, les gants blancs brodés

d'or, la chasuble de soie blanche, le pallium de laine blanche semé de croix noires et attaché par trois épingles d'or, la mitre de drap d'or, et le cardinal assistant lui passait au doigt annulaire de la main droite l'anneau pontifical.

La messe commençait alors, après une sorte de procession jusqu'à l'extrémité des bancs où les trois derniers cardinaux-prêtres étaient admis l'un après l'autre à baiser le visage et la poitrine du Pape. Cet usage rappelait, selon l'interprétation d'Innocent III, le baiser des rois mages à Jésus enfant. Après l'encensement de l'autel, on renouvelait la même cérémonie pour les cardinaux assistants; enfin, le Pape venait à l'autel et commençait le Sacrifice. La messe pontificale se poursuivait selon les mêmes rites que le dimanche des Rameaux, sauf que, à Pâques, les deux derniers cardinaux-diacres se plaçaient, avant la préface, des deux côtés de l'autel jusqu'à la communion, pour rappeler les deux anges qui se tenaient auprès du sépulcre du Sauveur ressuscité. Après l'oraison dominicale, le chœur ne répondait point : *Amen,* au *Per omnia secula seculorum*, entonné par le Pape, parce que, assure-t-on, un jour de Pâques où le pape Grégoire-le-Grand célébrait la messe à Saint-Jean-de-Latran, les anges lui répondirent du ciel. Enfin, à Pâques comme à Noël, le Pape avait coutume de donner la communion à tous les cardinaux-diacres et aux ambassadeurs.

Lorsque, le dernier évangile lu, le Pape, descendu de l'autel, était remonté sur la Sedia, qu'il avait quitté la mitre et repris la tiare, le cardinal-archiprêtre de la Basilique, accompagné de deux chanoines en soutane violette, lui présentait une bourse de moire blanche, contenant trente jules d'or d'une valeur de cinq écus, et lui disait : « *Beatissime Pater, capitulum et canonici hujus sacro-sanctæ basilicæ Sanctitati Vestræ consuetum offerunt presbyterium pro missa bene cantata.* » Le Pape donnait au cardinal sa main, aux chanoines son pied à baiser et la bourse profitait au caudataire du cardinal-diacre, qui, en la rendant au Chapitre, recevait vingt-cinq pauls (13 fr. 45).

Puis, le cortège se remettait en marche jusqu'au milieu de la nef où un prie-Dieu était préparé avec des bancs pour les cardinaux. Le Pape descendait et s'agenouillait : au balcon de la *Véronique,* abrité par un dais de velours et éclairé par huit torches, paraissait un chanoine de la Basilique, ganté de rouge, qui présentait les reliques de la Passion, et bénissait avec chacune aux deux extrémités de la loggia, évitant de bénir au milieu, par respect pour le Pape.

Après, c'était la plus imposante et la plus grandiose des cérémonies de la

LE ROI A LA PORTE DU PEUPLE



Semaine Sainte. Ayant vénéré les reliques, le Pape remontait sur la Sedia et coiffait la tiare; le cortège se mettait en marche, passait par la Grande porte, montait l'Escalier royal, traversait la Salle royale, entrait dans la salle de la Bénédiction au-dessus du portique de la Basilique. A la fenètre centrale, les colonnes étaient drapées de rouge; du balcon, pendait une tenture de soie blanche encadrée de velours rouge aux armes de Clément XI, qui était Albani. Au-dessus, un dais de velours rouge galonné d'or. La place immense s'étendait à l'infini avec ses colonnades circulaires, et les fontaines des deux côtés de l'obélisque de Caligula. En avant, les troupes pontificales, musique au centre. A droite et à gauche, une foule bourdonnante, et plus loin des voitures, toutes les voitures de gala de la vieille Rome.

La foule attendait, regardant cette fenètre.

« Longtemps, disent MM. de Goncourt, qui ont vu les derniers jours de la Papauté souveraine, longtemps la fenètre resta vide. A la fin, des choses, une à une, se montrèrent religieusement dans son noir mystérieux : trois mitres, trois tiares, muettes et solennelles annonces du souverain trois fois roi, et encore une mitre d'or, une croix entre deux cierges allumés. Puis défilèrent les éminentissimes cardinaux deux à deux, des patriarches mitrés dont la barbe avait le blanc d'or pàli de leurs dalmatiques, des évêques orientaux, des vieillards qui rappelaient les Élus, les Bienheureux, les Vénérables, les docteurs de l'Église, peints dans les vieilles chapelles, ombres des Grégoire et des Ambroise qui passaient là avec des figures ressuscitées.

« Cependant, toujours plus pressé, plus furieux, le bombardement des coups de cloches et la tempête de leur bronze tonnait à toute volée, quand, dans le cadre de la fenètre encore une fois vidée, monta doucement, avec l'ascension d'un nuage, un bout de tiare nimbé par deux éventails de plumes d'autruche oscelées de plumes de paon... Et déjà parlait une voix qui avait fait découvrir toutes les têtes et plier tous les genoux, une voix grandissante qui remplissait la place, tant le silence de la place l'écoutait! Tout à coup, la tiare d'or se leva, le Saint-Père sortit de ce qui le cachait, du livre qui le masquait; et, surgissant dans toute la candeur magnifique de son costume, on le vit immobile dans sa gloire blanche...

« Alors, avec une lenteur auguste, les mains du vieillard se levèrent. Elles montèrent prendre au ciel la bénédiction qu'elles semblèrent, au mot : *descendat super vos*, un moment arrètées, tremblantes et planantes, répandre et verser sur toute la terre... »

Depuis vingt ans, le Pape n'est point monté à la Loge de la Bénédiction. La dernière fois que la place Saint-Pierre a vu le Pape, qu'elle a entendu la formule sacrée, ce fut le 21 septembre 1870. Les zouaves pontificaux qui avaient fait vaillamment leur devoir à la porte Pia et à la porte Salara, allaient partir pour la France où les attendait l'héroïque tombeau de Loigny. On voulait épargner à Pie IX, a dit un témoin, l'émotion de cette séparation. Un prélat et deux médecins se tenaient dans l'antichambre pour empêcher qu'on ne lui fît connaître le moment du départ. Mais, dans les rangs des zouaves, un sentiment de douleur se communiquait et devenait une demande ; on s'était tû en capitulant, on s'était tû en déposant les armes, maintenant on parlait. « Voir encore le Pape, recevoir encore une fois sa bénédiction, et on partirait content et consolé. » Alors, le général Kanzler monta l'escalier du Vatican et demanda à parler au Saint-Père. A peine Pie IX eut-il entendu la demande de ses enfants, qu'ouvrant lui-même la fenêtre de sa chambre qui donne sur la place Saint-Pierre, il étendit les bras et prononça la grande bénédiction : *Benedictio Dei omnipotentis...* Un immense cri de : Vive Pie IX ! s'échappa de toutes les poitrines. Quand le dernier zouave quitta la place, Pie IX tomba sur un fauteuil, il était évanoui.

A quoi bon essayer de dire ce qu'on voit à présent à Saint-Pierre le jour de Pâques ? Quelques offices dans la chapelle des chanoines, des chants et une foule. Cette foule, ce n'est plus celle qui venait au Corso à Saint-Pierre, de quatre à six heures, pendant les derniers jours de la Semaine Sainte. Elle est du peuple, elle arrive de tous les environs de Rome, croyant que par quelque miracle elle va, comme aux jours anciens, voir s'ouvrir la loggia de Saint-Pierre, en tomber les draperies de velours et apparaître dans le noir, sur les épaules des bussolanti, le Prêtre blanc. L'idée que cela arrivera, que cela doit être, continue à hanter les cerveaux confus. Même, à vrai dire, en beaucoup, il s'est fait un mélange de l'idée unitaire acquise et du respect ancien pour le Pape. Si profond que soit l'abîme qui, depuis 1848, s'était creusé entre la Papauté et l'Italie, la tradition est si puissante, la religion, quoi qu'on ait tenté contre elle, a des racines si loin poussées, qu'au fond de tout esprit italien qui a quelque portée ou qui, simplement, consent à suivre ses instincts, se trouve une singulière passion pour ce qu'on a appelé la *conciliazione*, c'est-à-dire l'établissement d'un *modus vivendi* qui permette au Pape de résider à Rome avec dignité. Si, depuis cinq à six ans, les sectaires n'avaient point tout fait

pour enrayer ce mouvement en accumulant les obstacles, en élargissant les difficultés anciennes, en en créant de nouvelles, qui sait où il eût conduit ?

Mais, si les parlementaires et les politiques en ont rejeté le projet ou en ajournent l'exécution, elle demeure dans le peuple, non pas précise et formulée, mais à l'état d'une de ces espérances, chaque jour reculées, qui donnent aux petits les meilleures joies de leur vie. Aussi, sans se préoccuper de l'incohérence de certaines idées qui devraient les frapper, viennent-ils là tout simplement attendre que le miracle se produise. La vieille maman de la campagne, au bras de son fils, bersaglier dans un des régiments en garnison à Rome, est toute brave de promener, et toute heureuse d'espérer, sans se douter que c'est justement ceci dont elle est si fière qui empêche cela d'arriver.

Et depuis la mort de Pie IX, chaque année c'est ainsi : le jour de l'exaltation de Léon XIII, c'était bien autre chose ; l'immense place de Saint-Pierre était pleine, pleine aussi la basilique. Le Pape allait-il monter à la loggia, donner la bénédiction au dehors ? Cela ne faisait point doute, cela allait être. Aux gens du peuple qui le croyaient par instinct et par besoin d'imaginer des solutions heureuses et conformes à leurs désirs, se mêlaient les politiques transigeants qui pensaient trouver en Pecci un pape à eux. Dans la Basilique, les intransigeants défendaient leur cause, démontraient qu'une telle manifestation était impossible, ne quittaient point des yeux la loggia intérieure, et, tout en protestant, commençaient à douter, tant l'ardeur de la foule était entraînante, et à s'inquiéter, tant l'attente se prolongeait. Ils eurent enfin gain de cause au bout d'une heure.

Mais le peuple attend toujours, et dans sa joie traditionnelle, dans sa croyance survivante au rêve encore déçu, dans le gourmand désir du repas pascal préparé, de l'agneau rôti, des œufs bénis, de la colombe en sucre tenant au bec un rameau vert, lorsque, déjà consolé et reportant ses espoirs à l'an prochain, après avoir passé le pont Saint-Ange, il débouche dans le Corso, il ne comprend pas ce que c'est que cette voiture qui vient sur lui à grande allure, et, dedans, cet homme à grosses moustaches blanches qui, à bout de bras, sans prendre un repos, sans savoir qui le salue et sans le voir, tire son chapeau haut, de feutre noir, du geste sec et brisé d'une marionnette allemande. Ni cris, ni vivats, ni enthousiasme, ni dévotion, à peine quelques feutres levés, plutôt une gouaillerie aux deux laquais rouges, serrés à l'anglaise en leur habit à courte queue, figés au siège de derrière en une immobilité de musée Tussaud.

Cela qui passe, allant vers la Porte-du-Peuple, la porte où vont les tramways bruyants de trombones jouant l'hymne à Garibaldi, c'est pourtant la bénédiction du Quirinal.

Comment cela finira-t-il? Quelle conclusion mystérieuse, quel dénouement tragique, quelle solution providentielle? Sur cette ville qui fut la ville des prières et dont on veut faire la ville des plaisirs faciles, sur ce peuple que Dieu gouvernait par son vicaire, et auquel on enseigne le mépris de la religion et le règne des instincts, sur cette noblesse qui, mêlant le sang des Souverains-Pontifes au sang des marchands américains, affamée d'argent et de jouissance, éperdue de vanité, lancée dans toutes les spéculations, prête à tous les tripotages, laisse dans les uns son argent et dans les autres son honneur, quelle main s'étendra? la main du Dieu vengeur, ou la main de la populace révoltée? Dieu, faisant son règne avec le peuple, ou la plèbe, faisant son anarchie sans Dieu?

L'autre jour, on venait de courir le Grand-Prix de Rome : des chevaux comme partout, un peu inférieurs; des jockeys comme partout; des toilettes, des voitures, cette même banalité d'élégance tapageuse, ce même ruement à l'argent, cette même ineptie des paroles, cette même absence des idées qui, d'Epsom à Longchamps, de Deauville à Ascot, constitue le bon ton moderne et la civilisation raffinée. On avait entendu là ce qu'on entend d'ordinaire : des acclamations pour le vainqueur, des sifflets pour les vaincus, seulement c'étaient des chevaux. On s'était enroué à crier un nom, comme si c'eût été d'un héros ou d'un sauveur, et c'était d'un jockey. Il y avait là tout Rome, comme on dit à présent; des grandes dames et des filles, des princes et des valets d'écurie. Cela est Rome!

Devant la porte Saint-Jean, cette foule de gens distingués faisait halte : la vieille porte rouge dans le mur de briques qui vit Bélisaire et les barbares, Charlemagne et Bourbon. Au-dessus, dans le ciel, très haut, du fronton d'une église, des envolées de saints plafonnaient. L'église, c'était Saint-Jean, la basilique romaine, l'église sainte, mère et tête des églises, l'église veuve, dont le Pontife n'a pu prendre possession et qui, depuis douze ans, espère en vain les bénédictions solennelles. Au bas, des mails à quatre chevaux atten-

LES TROMPETTES DE JÉRICHO



daient. Il se fit un mouvement dans cette foule. Des voitures à laquais rouges, bien tenus, poudrés, de style anglais, passèrent, où se trouvait un homme à grosses moustaches blanches et une femme en toilette claire et, sur un des drags, pour rire sans doute, en face de ces vieux murs et de cette église, un des jeunes gens cueillit dans le panier de jonc la longue trompe argentée qui sert, au-devant des chevaux, à faire écarter les carrioles pour laisser les routes libres au plaisir des riches, et se prit à sonner un air de chasse. De tous côtés on l'imita, et, brillant au soleil, un temps, on ne vit que ces trompettes, pareilles aux buccins anciens, et on n'entendit que ces déchirants accords qui sonnaient quoi : la vue ou la curée?

Entre les roues des voitures, tout un petit monde grouillait : des juifs qui, du Ghetto démoli, se sont réfugiés aux alentours, et qui cherchaient quelque chose à voler, des mendiants hâves qui demandaient du pain, des enfants déguenillés aux yeux ardents, qui regardaient, entrant dans leurs yeux de pauvres ces toilettes, ces chevaux, ce luxe, cette gaieté.

Qui croulera le premier? Ce mur sur qui les siècles se sont ébréchés sans l'entamer, cette église qui vit les empires tomber et, l'un succédant à l'autre, trois cents pontifes en vingt siècles, ou bien ce royaume, ces laquais rouges et ces nobles égayés? Le ciment des murailles antiques tient bon. Les assises de l'église sont enfoncées au profond du sol et, pour fondements mouvants, ces voitures ont ces juifs pillards, ces mendiants affamés, ces enfants envieux : la révolution...

TABLE
DES ILLUSTRATIONS

I. — ARRIVÉE A ROME

II. — AU VATICAN

III. — LA JOURNÉE DU PAPE

IV. — LA SEMAINE SAINTE

CETTE ÉDITION

DE

ROME PENDANT LA SEMAINE SAINTE

A ÉTÉ IMPRIMÉE

ET LES PLANCHES EN ONT ÉTÉ GRAVÉES ET TIRÉES

à Asnières-sur-Seine

PAR BOUSSOD, VALADON ET Cie

en Janvier et Février 1891







